This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 848,076

391
.24
386

QUATRE MOIS AU TEXAS

DE LA NOUVELLE-ORLÉANS A LA HAVANE

NOTES DE VOYAGE

PAR

A. LANCASTER

AVEC UN AVANT-PROPOS

PAR

J. C. HOUZEAU

Bruxelles
TYPOGRAPHIE Ve CH. VANDERAUWERA
16, RUE DES SABLES, 16

1886

à l'ami A. J. Wauters
Souvenir affectueux
A. Lancaster

QUATRE MOIS AU TEXAS

DE LA NOUVELLE-ORLÉANS A LA HAVANE

QUATRE MOIS AU TEXAS

DE LA NOUVELLE-ORLÉANS A LA HAVANE

NOTES DE VOYAGE

PAR

A. LANCASTER

AVEC UN AVANT-PROPOS

PAR

J. C. HOUZEAU

Bruxelles

TYPOGRAPHIE Ve CH. VANDERAUWERA

16, RUE DES SABLES, 16

1886

F
391
.L24
1886

gift
Regent L. L. Hubbard
7-20-28

AVANT-PROPOS

L'AMÉRIQUE ET L'ÉMIGRATION

Il n'y a guère plus de deux siècles que la race anglo-saxonne se répand dans le Nouveau Continent; mais ces deux siècles ont été mis à profit par ces vaillants émigrants qui, sur un sol neuf, ont élevé une société d'un caractère distinct de celles qui existent dans l'Ancien Monde. Pourvus de tous les éléments de force et de progrès des peuples modernes, l'imprimerie, les armes à feu, la vapeur, l'électricité, élevés par leurs écoles au niveau intellectuel de la civilisation la plus avancée, ils ont pu, dans la liberté des immenses campagnes vierges, reprendre quelque chose de l'existence simple et franche de l'homme primitif. Dans la spontanéité de cette vie nouvelle, le formalisme souvent exagéré de l'Ancien Monde, qui parmi nous met en quelque sorte l'individu dans un moule, n'avait plus de pouvoir. L'homme s'en déchargeait avec plaisir, comme il l'aurait fait d'un vêtement reconnu incommode dans le climat qu'il venait habiter.

Appliqués principalement à la culture de la terre

et à l'élève du bétail, dans des contrées qui n'avaient encore ni habitants civilisés, ni lois fixes, ni usages établis, les colons des immenses campagnes qui constituent aujourd'hui les États-Unis purent faire eux-mêmes leurs lois et leurs usages. Ce furent les puritains débarqués sur les rochers de Plymouth, au Massachusetts, le 22 décembre 1620, qui donnèrent l'exemple de la première constitution écrite dont l'histoire politique conserve le souvenir. Le but de la société civile, dit ce document, bien remarquable pour l'époque où il fut rédigé, est « d'édicter tels lois, ordonnances, décrets et constitutions, qui seront considérés comme conduisant le plus efficacement au bien général de la colonie. »

Mais ce ne fut pas tant la législation qui caractérisa la société nouvelle que la simplification des mœurs et des usages. L'action des causes naturelles est aussi impérieuse sur l'homme que sur les autres êtres qui l'entourent. Quand ces courageux pionniers se furent établis en pleine liberté dans les grandes solitudes de l'Ouest, ils se trouvèrent soumis aux conditions dans lesquelles les premières sociétés humaines se sont fondées. Ils ont recommencé le travail d'édification sociale, et seraient repartis de l'état sauvage des Indiens, leurs voisins et pour ainsi dire leurs compagnons, s'ils n'avaient apporté avec eux ce qui manquait aux Indiens, le fruit accumulé des découvertes et des inventions de toutes les générations précédentes. Ils étaient venus sur la terre du sauvage, mais avec le bagage intellectuel de la civilisation.

Tout civilisés qu'ils étaient, ils ont dû subir, et ils ont subi en effet l'influence de ce milieu bienfaisant, la nature vierge et l'espace libre. En même temps qu'ils maintenaient le lien social, ils ont pu s'affran-

chir d'une grande partie des préjugés qui nous dominent, et de ces obligations qui semblent créées pour augmenter l'ennui inhérent aux relations conventionnelles du monde. Mais comme dans toutes les actions naturelles, ce travail a pris un certain temps : il n'a pas été accompli dès la première génération. C'est à mesure que les populations se sont répandues dans le *Far West,* à mesure qu'elles se sont isolées davantage, que l'effet s'est manifesté. Dans la première moitié de ce siècle, la transformation était profondément marquée chez les Anglo-Saxons de l'Ouest des États-Unis. Les chemins de fer n'existaient pas, et les communications étaient lentes et laborieuses. Dans les grands jardins naturels des bassins de l'Ohio et du Mississipi moyen, les communautés se développaient dans un complet isolement, présentant le spectacle bien intéressant et bien digne de l'attention du philosophe d'une réédification en quelque sorte *ab ovo* de la société, par des hommes pourvus de tous les moyens d'action et de toutes les conquêtes matérielles et intellectuelles de la civilisation la plus avancée.

Il en était résulté un état social ayant ses caractères à lui, rendant surtout à l'individu son initiative et la libre disposition de toutes ses forces, sans préjudice de la concentration de ces forces pour les buts communs. Une foule de traits qui viennent à l'appui de cette appréciation se rencontreront dans les scènes si bien observées, si vraies, si parlantes, que raconte M. Lancaster. Malheureusement ce caractère si curieux de la société de l'Ouest des États-Unis tend dès à présent à disparaître. Les communications sont devenues partout si rapides et si multipliées, l'émigration d'Europe apporte chaque jour tant d'éléments étrangers à cette civilisation locale, que le cachet

propre s'efface peu à peu. Le monde civilisé est soumis aujourd'hui dans son entier à une espèce de brassage, qui n'en fait qu'une seule et même unité. Aucune race, aucune nation, ne peut prendre part dans ce vaste mouvement, et conserver en même temps la fraîcheur de sa couleur locale. La grande expérience qui s'accomplissait au delà des mers, d'une société forte de tous les engins et de toutes les puissances de la civilisation, et délivrée de la compression exagérée des individualités et de l'excès du formalisme, restera probablement inachevée. Elle disparaîtra avant même d'être parvenue à terme.

Quel spectacle nous aurait-elle réservé? Quel problème social aurait-elle résolu? Nous serons apparemment condamnés à l'ignorer. S'agissait-il d'une étape nouvelle dans la route du progrès, ou bien d'une simple variété de développement de groupe, dont il n'y a pas lieu de regretter la disparition? Nous n'entendons pas le décider.

Mais si cette forme sociale différente ou un peu différente de la nôtre n'a été vouée qu'à une existence passagère, les tableaux où on la représente en ont d'autant plus plus de valeur. Sans doute il restera toujours quelque chose des effets de l'isolement dans lequel les colons anglo-saxons des États-Unis se sont développés pendant deux siècles. Il en restera surtout ce qui s'accorde le plus intimement avec les caractères de la race, par exemple la place importante garantie à l'initiative individuelle. Longtemps encore les grandes prairies vierges mettront les colons en contact avec la nature, au loin de la vieille société. Mais ces espaces finiront par se remplir. Les immigrants arrivent dans le Nouveau Monde avec une affluence qui a un caractère permanent; et la nation américaine ne sera bien-

tôt plus une branche *sui generis* de la famille anglo-saxonne, mais un vaste assemblage cosmopolite.

La question de l'émigration est devenue, en effet, dans ces derniers temps, un point capital pour un grand nombre de peuples. La Belgique, qui n'avait jusqu'ici presque rien fourni aux populations du Nouveau Continent, est arrivée aujourd'hui à se préoccuper de la manière la plus sérieuse du manque de ressources de ses habitants. C'est avec raison que l'auteur des souvenirs de voyage que l'on va lire a porté sur ce sujet son attention. Mais à nos yeux, c'est avec une bien grande prudence qu'il s'agit de distribuer des encouragements à ceux de nos compatriotes qui seraient disposés à émigrer.

L'expérience, dont M. Lancaster a rapporté au moins un exemple saillant, prouve combien il existe de difficultés dans cette voie. C'est un fait acquis que toutes ou à peu près toutes les sociétés de colonisation qui ont expédié des émigrants d'Europe sur des terres ou dans des ateliers qu'elles leur avaient destinés, n'ont produit autre chose que le désappointement, la colère et la ruine de ceux qu'elles avaient cru servir.

Tout Européen à qui l'on propose certaines conditions d'existence en Amérique, se fait illusion sur le sort qui l'attend au delà des mers, même dans l'hypothèse où les agents de la compagnie qui l'engage ne lui ont rien exagéré. La plupart de ceux qui écoutent ces propositions ne sont d'ailleurs jamais sortis de leur commune ou de ses environs. Ils n'ont aucune idée de ce que le simple changement de lieu et de climat entraîne de différences, à position sociale égale, dans le logement, le vêtement, la nourriture, la boisson, le langage. Ces différences seules suffiraient pour les déconcerter, les rebuter, les affliger à l'extrême. En

arrivant dans un pays distinct, ils sont frappés dès l'abord de tout ce qui leur manque; ils cherchent les objets dont ils se sont servis toute leur vie, qui sont devenus nécessaires à leurs besoins essentiels, et sans lesquels leur existence n'a plus pour eux de valeur, tandis qu'ils ignorent ou repoussent ce que le pays dans lequel ils arrivent est susceptible de leur donner. Cette impression résultant du changement d'habitudes est profonde, et produit bien vite chez l'homme illettré un état de véritable irritation, surtout lorsque cet homme est arrivé à un certain âge. Cet effet désastreux du déplacement ne diminue qu'avec le degré d'éducation.

Mais à ce premier désappointement, qui est infaillible, vient aussi infailliblement se joindre celui des désillusions causées par les conditions du travail. Ce ne sont plus les mêmes méthodes, les mêmes outils, les mêmes séries d'opérations auxquels l'émigrant était accoutumé dans son pays. Il ne sait plus son état, et pour un homme qui n'est pas exercé à apprendre des choses nouvelles, il y a là une difficulté qui le déconcerte et l'irrite. D'ailleurs tout émigrant que l'on fait venir aux États-Unis croit toujours qu'on lui a promis beaucoup plus qu'on ne lui donne là-bas. Il s'est figuré monts et merveilles, et il se trouve en présence de la réalité.

Il en résulte un état de mécontentement et bientôt d'exaltation qui, aux États-Unis, est passé en proverbe. J'ai souvent entendu dire : exaspéré comme un émigrant désappointé. Alors celui qui se regarde comme victime écrit dans son pays pour décrier la compagnie, en donnant à celle-ci tous les torts; il est même arrivé fréquemment qu'il se livrait à des voies de fait envers les agents de cette compagnie. Il passe son temps à

se plaindre et à réclamer, au lieu de chercher des conditions qui lui conviennent mieux. Il tombe dans la misère, sa famille souffre, et bien des fois il meurt à la peine.

Tel a été presque invariablement le résultat des sociétés pour favoriser la colonisation, même de celles qui étaient le mieux intentionnées. Presque toutes ont dû sombrer ou se dissoudre par suite de l'attitude de ceux qu'elles avaient cru obliger. L'épreuve est trop avérée, elle a été trop patente, trop souvent répétée, pour la recommencer encore. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait pas d'autre moyen de favoriser l'émigration. Mais il est évident que celle-ci doit être avant tout spontanée, et se faire aux risques et périls de l'émigrant.

L'homme qui n'est point sollicité à partir, mais qui s'y décide d'après sa propre initiative, sait qu'il doit uniquement compter sur lui-même. Il n'a d'exigences à manifester à personne, et quoi qu'il arrive nul reproche à formuler. Le fait suivant, dont nous avons été témoin dans la Louisiane, met en relief la différence des deux situations. Un émigrant allemand avait été amené par un chef d'industrie qui, quelques jours après son arrivée, le mit au travail dans un des ateliers. Il se trouva que dans le même chantier il y avait un noir. Aussitôt l'émigrant murmure et réclame; outre les reproches ordinaires touchant la nourriture, le couchage, le logement, reproches uniquement basés sur la différence entre les conditions matérielles de l'Allemagne et des États-Unis, l'émigrant jetait les hauts cris parce qu'on le faisait travailler à côté d'un nègre. Soit, dit le chef d'industrie! Reprenez votre liberté.

L'émigrant ayant à chercher lui-même du travail, ne se montra plus si difficile. Huit jours plus tard

nous le trouvions dans un autre atelier, non plus *à côté* d'un noir, mais *sous* les ordres d'un contre-maître du plus bel ébène. Il ne s'en plaignait pas, et ne donnait pas le moindre signe de mécontentement. Mais il y était volontairement, il était entré dans cet atelier pour gagner son pain, et c'était exclusivement son fait s'il avait un noir au-dessus de lui. C'est ainsi que les émigrants européens laissés à eux-mêmes se résolvent sans trop d'effort, parfois même joyeusement, à passer par des épreuves qui les feraient bondir si elles leur étaient proposées par un tiers. Ils mettraient ce tiers en pièces, plutôt que s'y soumettre. Mais lorsqu'il leur faut agir d'eux-mêmes, on les voit prêts à bien des sacrifices, qui peuvent leur coûter beaucoup, mais qu'ils supportent avec courage.

En favorisant l'émigration, il faut donc se garder, selon nous, de faire à nos compatriotes aucune promesse ni même aucune offre. A cause des différences de nature des deux contrées, les mêmes mots ne représentent pas des deux côtés des choses absolument identiques. L'émigrant trouvera donc toujours que les promesses à lui faites n'ont pas été remplies. Lui donnât-on aux États-Unis une existence rigoureusement correspondante, au point de vue matériel et social, à celle qu'il avait prise pour terme de comparaison en Europe, il nierait encore péremptoirement avoir obtenu ce qui était stipulé : le pain ne serait pas du pain que l'on pût manger, la maison n'offrirait qu'un hangar, la viande serait mal cuite, et quant à la bière elle ne ressemblerait pas au faro de Bruxelles.

Mais quand l'émigrant part sans y être déterminé par personne, il ne se dissimule pas que ses commencements seront rudes, et il y est préparé. Veut-on faire quelque chose pour lui ? Qu'on le défraye en tout ou en

partie de la traversée. Mais qu'on se garde soigneusement de se mêler de sa destination, et de l'inviter sur les terres d'une compagnie quelconque.

Plusieurs de nos compatriotes vivent encore qui ont échappé aux désastres de la colonie de Green Bay, dans le Wisconsin. Des efforts avaient été faits pour y amener des Nivellois, qui se sont trouvés désorientés par la nouveauté des procédés de défrichement qu'il fallait suivre, et par l'attente, cependant inévitable, de la première récolte. Livrés à eux-mêmes ils auraient certainement mieux calculé, et ils auraient pris leurs mesures. Appelés, poussés par des intéressés, ils sont allés se livrer en proie aux fièvres et à la misère.

Au reste il y aurait, à nos yeux, quelque chose de plus utile aux émigrants que toute l'assistance pécuniaire qui pourrait jamais être mise à leur disposition : ce serait la création, dans nos communes populeuses, de cours d'anglais à la portée de tous, donnés gratuitement. Par là on pourvoirait l'émigrant d'un secours permanent, qui lui serait, pour ses débuts surtout, d'une incalculable valeur. Aux États-Unis, ceux qui ne parlent pas l'anglais sont exploités sans merci par ceux qui savent cette langue. En arrivant ils tombent entre les mains de compatriotes qui leur font mille protestations, mais qui n'ont d'autre but que celui de vivre à leurs dépens. Ils commencent par les loger chez eux à des prix exorbitants et en les traitant fort mal; ils font semblant de leur chercher du travail et de n'en point trouver; puis quand ils voient que leur petit pécule est épuisé, ils les font entrer dans l'atelier d'un compère, qui affecte de les prendre par compassion et leur donne à peine un morceau de pain, tandis qu'il paye secrètement chaque semaine une forte prime à celui qui les a amenés. Entretemps on ne les met en

contact qu'avec des hommes qui parlent leur langue, de manière à retarder le moment où ils apprendront l'anglais et pourront faire leurs affaires eux-mêmes. Nous en avons connu qui depuis plus de dix ans vivaient dans cette déplorable tutelle, sans savoir encore le premier mot de la langue du pays.

Qui peut raisonnablement espérer de prospérer dans un pays lointain, au milieu d'une population dont il n'entend pas le langage, je dirai même dans un pays dont il est incapable de lire les journaux? Il reste étranger aux coutumes, aux marchés qui se présentent et dont il pourrait profiter, aux dispositions essentielles des lois et règlements, qui souvent le prennent à l'improviste. Il ne peut obtenir directement un seul renseignement; il ne peut traiter lui-même aucune de ses affaires, quelque peu importantes qu'elles soient. En un mot, c'est un sourd et muet dans la société.

Le cercle dans lequel les émigrants de langue allemande peuvent se faire entendre n'est pas aussi circonscrit. Mais pour ceux de langue française ou wallonne, et pour ceux de langue néerlandaise, ignorer l'anglais en arrivant aux États-Unis c'est, surtout pour l'homme de métier, se livrer à une misère à peu près certaine. Munir l'émigrant de l'outil qui lui sera nécessaire avant tous les autres, le langage, serait donc à nos yeux un des plus précieux services qu'on pourrait lui rendre. Ce service, évalué en argent, lui vaudrait plus que tous les subsides et toutes les concessions gratuites dont aucune société d'encouragement pourrait le gratifier.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce point : ce n'est pas le lieu d'entrer dans le détail de ce que ces cours devraient être. Nous sommes d'ailleurs bien

loin de voir goûter pareil projet. Dans les idées de notre société, l'émigration est une opération analogue à celle qui consiste à mener des chevaux au pâturage. D'ailleurs l'envoi au loin des bouches que nous ne parvenons pas à nourrir, est-il le seul moyen d'augmenter les ressources des nôtres par celles de pays plus fortunés? Au lieu d'expédier au delà des mers nos travailleurs sans occupation, ne pourrions-nous pas exporter les produits de leur travail, ce qui nous fournirait des valeurs en échange? Il faut, dira-t-on, que ces produits trouvent un placement. Sans doute. Mais quels efforts avons-nous jamais faits pour mettre ce placement à la hauteur de l'importance industrielle du pays?

Il faut être naïf pour imaginer qu'il suffit d'afficher une marchandise à bas prix en Belgique, pour que les Australiens, les Chiliens, les Mexicains, les Chinois accourent l'y chercher. Il faut encore une forte dose de naïveté pour croire que les maisons de commerce anglaises, allemandes ou américaines, établies au loin, vont s'intéresser à cette vente pour nous obliger. C'est par ces maisons que nous faisons aujourd'hui notre commerce d'exportation, et nos fabricants savent la belle moisson que ces intermédiaires fauchent sur leurs terres. Ce qu'il nous faudrait, ce sont de grands bazars belges sur les marchés éloignés. L'entreprise n'a jamais été virtuellement tentée : elle n'est pas aussi simple qu'on pourrait l'imaginer. Il ne s'agit pas seulement d'une question de capital et d'initiative. Il y a des conditions essentielles à remplir.

Au loin, et dans des pays où le succès ne dépend pas aussi directement qu'en Europe d'une réputation d'honnêteté, il ne faut pas compter, en règle générale, sur la probité d'un correspondant pris parmi les négo-

ciants indigènes. Il y a parfois des exceptions honorables ; mais en principe il faut être sur place et veiller à ses affaires soi-même. Cela pourtant ne suffit pas encore. Dans les pays lointains, les étrangers sont traités en matière à exploiter, à dépouiller et à tromper de toute manière. Ils ne passent des marchés que dans les conditions les plus onéreuses. Les loyers pour eux sont surfaits au double : rien ne garde son prix. Aussi faut-il bien éviter de s'établir, dans les villes commerciales des pays reculés, à titre d'étranger. Il faut s'adjoindre comme associé un homme du pays, et lui créer un intérêt tel qu'il prenne l'entreprise à cœur. Dès lors c'est lui qui traite avec ses compatriotes, et par lui l'établissement obtient les conditions normales du marché. La maison acquiert à partir de ce moment, aux yeux des habitants du pays, ce que j'appellerais volontiers le droit de bourgeoisie. Il y a chez les marchands indigènes nombre de jeunes commis, intelligents, actifs, ambitieux, qui seraient heureux de trouver une occasion de sortir d'un rang subalterne, et qui rempliraient parfaitement, sous la surveillance de l'associé belge, le rôle dont nous parlons ici. Enfin il faut en Belgique quelqu'un chargé de procurer au bazar éloigné les différentes marchandises, dans les conditions les plus avantageuses, et par conséquent quelqu'un qui soit non pas un commissionnaire, mais un intéressé.

De là résulte que l'organisation d'un bazar à l'étranger, pour avoir un caractère de durée et d'utilité nationale, exige trois éléments : un associé belge en Belgique, un associé belge sur place, dans le pays lointain où le bazar est fondé, et un associé indigène. Dans un pareil bazar on devrait trouver nos fers, nos armes, nos marbres, nos zincs, notre verroterie, notre

céramique, nos étoffes de laine et de coton, des vêtements confectionnés, de la chaussure, de la quincaillerie, des harnais, une foule de produits divers. Il ne s'agit pas à pareille distance et avec de tels frais d'établissement, d'ouvrir l'un un petit débit de souliers, un autre une petite boutique de clous, un autre encore un magasin de fusils dans une petite chambre. Tout doit se trouver réuni. Les journaux français publiaient il y a quelque temps une lettre du Tonkin, dont l'auteur se plaignait que tous les objets de consommation journalière et d'habillement y vinssent, non de maisons françaises, mais de maisons anglaises ou allemandes de Shanghaï. La raison en est manifeste. Les Français ne fondent guère au loin que des établissements morcelés, divisés par genres d'objets comme en Europe, et presque toujours fort modestes. Les nations plus hardies forment de grands établissements généraux.

C'est un proverbe que l'expérience des autres ne sert pas. Il est donc probable que dans ce genre d'entreprises, si nous l'abordons un jour sérieusement, nos capitalistes auront à faire leur apprentissage eux-mêmes, à leurs dépens; et qui pourrait dire s'ils ne se rebuteront pas de leurs premiers insuccès et n'abandonneront pas la partie? Longtemps encore nous chercherons notre voie dans ce grand travail d'expansion où d'autres ont déjà su trouver la leur. Longtemps encore l'Amérique et en particulier les États-Unis resteront pour nous un simple objet de curiosité, que l'amateur et le touriste seront à peu près seuls à visiter. Sans doute ils y trouveront un vif intérêt : une société dans bien des traits différente de celles d'Europe, la nature dans son ampleur, avec ses grandes scènes désordonnées et sauvages.

C'est ce double aspect qu'a rendu avec bonheur

l'auteur des récits qui composent ce volume. Il a parcouru une partie notable des États-Unis, et en écrivant ses souvenirs il a su leur donner une forme qui fait en quelque sorte participer le lecteur aux scènes qu'il raconte. D'un côté il nous montre l'homme dans sa spontanéité, et de l'autre le cadre grandiose de la nature dans ses conditions vierges. Ceux qui ont vu témoigneront de la fidélité de ses tableaux, et ceux qui n'ont pas eu les originaux sous les yeux ne trouveront pas moins de charme dans des peintures pour la plupart nouvelles pour eux.

J. C. HOUZEAU.

QUATRE MOIS AU TEXAS

NOTES DE VOYAGE

I

DU COLORADO AU TEXAS.

Le 27 août 1882, vers 2 heures de l'après-midi, je me trouvais au *dépot* (gare) de la petite ville de Pueblo, au sud du Colorado. J'attendais le train qui devait me conduire à 400 lieues de là, à San-Antonio de Bexar, au Texas. Je devais être rendu dans cette ville à la date du 1er septembre, et il me restait à peine cinq jours pour effectuer, même sans arrêt, ce long voyage.

Parti d'Anvers le 22 juillet précédent, à bord du *Waesland*, de la Red Star Line, j'étais arrivé à New-York le 3 août, après une traversée heureuse et fort agréable. J'accompagnais les instruments destinés à la mission chargée par le gouvernement belge d'observer dans l'hémisphère nord le passage de Vénus, mission dont je faisais partie avec M. Houzeau, alors directeur de l'Observatoire, et M. E. Stuyvaert, astronome adjoint au même établissement.

Après un court séjour dans la grande cité américaine, j'avais remonté l'Hudson jusqu'à West-Point, où se trouve la fameuse Académie militaire des États-Unis. De là j'étais allé

aux chutes du Niagara, puis, revenant en partie sur mes pas, j'avais atteint Philadelphie, et, le lendemain, Washington. La capitale de l'Union m'attirait surtout par ses institutions scientifiques, et notamment par son Observatoire naval et son *Signal Office*, si hautement réputés dans le monde savant. En quittant Washington, je m'étais dirigé droit vers l'ouest, par les Alleghanys et Cincinnati. J'avais ensuite visité Chicago, Saint-Louis, Kansas-City, traversé le Kansas dans toute sa largeur, et m'étais arrêté enfin à Denver, dans les Montagnes Rocheuses, où j'avais passé plusieurs jours à admirer les merveilles de cette région.

Durant les trois à quatre semaines de ce rapide voyage, j'avais parcouru une grande partie des États-Unis, vu de près des cités immenses et d'humbles bourgades, été en contact avec des Américains de tous rangs, depuis le Yankee des États de la Nouvelle-Angleterre, à peine différent de l'Européen, jusqu'au mineur du Colorado, aux mœurs rudes et parfois primitives. J'avais surtout été frappé de la prodigieuse activité industrielle qui règne d'un bout à l'autre de l'Union et saisi d'admiration à la vue de ces navires, de ces trains de chemin de fer, de ces tramways, de ces fils électriques en nombre incalculable, qui, sans cesse, sans trêve ni repos, transportent les voyageurs ou la pensée dans toutes les directions, à l'intérieur du Nouveau-Monde et vers l'ancien.

Cette exubérance de vie matérielle rejette naturellement dans l'ombre les préoccupations plus douces et plus pures des choses de l'art et de la littérature. Aussi l'Américain est-il complètement débarrassé de ce souci de la forme qui nous poursuit constamment. Peu lui importe l'aspect extérieur des objets auxquels nous avons coutume de donner un certain cachet artistique, si peu marqué qu'il soit. Il songe avant tout au côté pratique, utilitaire.

Un autre sentiment qui domine bientôt le nouveau débarqué aux États-Unis est celui de grandeur, d'immensité. Les

monuments publics, les fabriques, les usines, les magasins de New-York, de Chicago, de Saint-Louis, sont des géants à côté des nôtres ; à tout instant, soit qu'on se trouve en wagon ou en bateau à vapeur, des ponts gigantesques attirent les regards ; les distances elles-mêmes sont énormes ; et cependant on retrouve partout et toujours la même physionomie aux villes, le même langage, le même type de population, à de légères différences près. On s'habitue par là promptement à voir tout en grand, et on se prend à considérer nos royaumes et nos républiques comme autant de pays de Lilliput. Ajoutez à cela l'indépendance complète d'allures de l'Américain, l'idée de liberté individuelle qui le domine, l'absence des traditions, des préjugés que les siècles ont légués aux peuples d'Europe et dont nous avons peine à secouer le joug, et l'on ne s'étonnera plus du changement rapide qui s'opère dans l'esprit de l'habitant de nos contrées allant se fixer aux États-Unis. Il semble que la respiration y soit plus large, plus libre ; on se sent un autre homme.

Telles étaient les réflexions qui m'occupaient en attendant l'arrivée du train de l'*Atchinson, Topeka and Santa-Fé Railroad*, par lequel je devais partir. On se plaît ainsi, à certains moments, à jeter un coup d'œil en arrière sur des faits ou des événements qui se sont précipités, sur lesquels la pensée n'a pas eu le temps de s'arrêter, entraîné que l'on était dans une sorte de tourbillon contre lequel on n'a pu ou su réagir. Après un mois d'une vie de grande activité, de déplacements continuels, j'allais bientôt trouver à San-Antonio une existence plus calme, et avant d'y arriver je trouvais du charme à repasser dans mon esprit, en me promenant dans la gare de Pueblo, tout ce que j'avais vu depuis le jour de mon débarquement à New-York jusqu'au moment actuel.

Le train devait partir à 2 heures 50 minutes. Ma montre indiquait déjà 2 heures 40 minutes et rien encore, cependant, ne se montrait à l'extrémité de la ligne. Les abords du *depot*

étaient très calmes. Il n'en avait pas été ainsi à 2 heures, où deux trains à la fois s'étaient ébranlés dans des directions différentes, emportant de nombreux voyageurs. Trois heures sonnent, et toujours même tranquillité dans la gare! Mon train est sans doute en retard. A 3 heures 15 minutes, de plus en plus intrigué de l'absence de tout mouvement autour de moi, et plus encore de l'absence de train, je me mets en quête d'un employé quelconque et après beaucoup de recherches je finis par trouver un *baggage-man* (porteur de bagages), qui, à ma profonde stupéfaction, m'apprend que le départ a eu lieu à 2 heures, sous mes yeux, sans que je me doutasse le moins du monde qu'il s'agissait de mon train. Le mystère fut vite expliqué. J'étais tout simplement la victime de la multiplicité des *temps* employés encore à cette époque, aux États-Unis, sur les différentes lignes de chemin de fer. J'avais l'heure de Denver, qui se trouve à 160 kilomètres et à peu près sur le même méridien que Pueblo, tandis que les correspondances sur l'Atchinson, Topeka and Santa-Fé Railroad étaient réglées d'après le temps de Jefferson-City, éloignée de 230 lieues à l'est du point où je me trouvais. Cette distance correspond à une différence d'heures de près de 50 minutes.

Les Américains étaient souvent aussi victimes de méprises de ce genre. Ils ne savaient pas beaucoup mieux que les étrangers se reconnaître dans ce dédale de *temps* si divers. Et comment en eût-il été autrement? Dans toute localité située à la rencontre de plusieurs lignes, il fallait, avant de se mettre en voyage, et surtout lorsqu'il était question de changer de train, s'enquérir avec soin des différentes heures locales en usage sur chacune de ces lignes. Faute d'agir avec prudence, on s'exposait aux mécomptes les plus désagréables.

Aujourd'hui, grâce à une décision du Congrès, toutes ces difficultés ont pour ainsi dire disparu.

Au mois d'octobre 1883, des délégués de presque toutes les lignes de chemins de fer se réunirent en conférence, et

après mûre délibération adoptèrent les résolutions suivantes :

Cinq *étalons* (standards) du temps se partageront le territoire des États-Unis et le Canada. L'étalon du Canada portera le nom d'*intercolonial time* et coïncidera avec le méridien de 4 heures ou de 60° à l'ouest de Greenwich. Ceux de l'Union s'appelleront respectivement *eastern*, *central*, *mountain* et *Pacific time*, et coïncideront avec les temps locaux des méridiens de 5, 6, 7 et 8 heures, ou de 75°, 90°, 105° et 120° à l'ouest de Greenwich. Ainsi, tous les trains circulant entre les méridiens de 82° 30′ et de 97° 30′ auront leurs heures de départ et d'arrivée réglées sur le temps moyen du 90e degré; et ainsi de suite.

Ce système a le grand avantage de ne jamais présenter de différence de temps supérieure à 30 minutes.

La seule difficulté que la Conférence ait rencontrée, consistait dans le choix des localités où devaient s'opérer les changements d'heures; la difficulté était surtout assez sérieuse là où la population est très-dense et, par suite, où les villes sont très rapprochées. Il faudra naturellement quelque temps avant que le voyageur ait la pratique du nouveau système.

Nous souffrons moins, en Europe, de la non-uniformité des heures dans les longs voyages par voies ferrées, parce qu'à chaque changement d'heure correspond un changement de pays. On est ainsi amené par une circonstance bien spéciale à songer à la marche de sa montre.

Je ne pus quitter Pueblo que le soir, à 7 h. 45 m. Comme ma mésaventure me donnait quelque loisir, j'en profitai pour parcourir la ville. Il avait malheureusement beaucoup plu les jours précédents; les eaux du ciel avaient converti Pueblo en un vaste lac de boue, au milieu duquel on ne pouvait s'aventurer sans prendre de grandes précautions. En maints endroits les chevaux enfonçaient dans la vase jusqu'à hauteur des genoux. Des planches épaisses avaient été posées sur

les accotements des rues, et c'est grâce à ces ponts improvisés que certaines d'entre elles étaient plus ou moins abordables.

Pueblo est une cité toute nouvelle, habitée presque exclusivement par des mineurs, aux types les plus rébarbatifs qui se puissent voir. C'est d'ailleurs une population rude, habituée aux grandes fatigues, aux dangers, âpre au gain, dominée par la passion du jeu, qui sévit avec frénésie dans tous les centres miniers du Colorado. C'était la première fois que je faisais connaissance avec des faces aussi patibulaires. J'avais été prévenu cependant, mais je trouvai la réalité bien au-dessus des conceptions que mon imagination s'était formées. L'étranger n'est pas sans éprouver quelque crainte de se trouver ainsi tout d'un coup entouré de gens à l'aspect si peu engageant. Une longue barbe inculte, un mauvais chapeau à larges bords enfoncé sur la tête, de hautes bottes couvertes d'une croûte de boue de plusieurs doigts d'épaisseur, une chemise de flanelle comme vêtement principal, plus un ou deux revolvers à la ceinture, composent leur accoutrement habituel. On s'habitue cependant à leur contact, comme à toutes choses, bien que les rapports avec eux ne soient pas toujours exempts de suites fâcheuses. Les meurtres pour vols ou provoqués par des querelles sont fréquents au Colorado. Pendant mon séjour à Denver, un jeune Allemand fut assassiné en plein jour sur l'un des ponts de la South-Plate-River au milieu de la ville, et dépouillé des valeurs qu'il portait sur lui, sans qu'il fût possible de découvrir les auteurs du crime. Moi-même, pendant ma promenade à Pueblo, je me vis à certain moment suivi à distance par un individu dont les allures ne dénotaient rien de bon, et qui épiait constamment mes faits et gestes. Allais-je à droite, il prenait la droite; allais-je à gauche, il tournait du même côté. Je m'étais, il est vrai, aventuré un peu à la légère hors des limites de la ville, et le lieu paraissait propice pour perpétrer quelque mauvais dessein. A voir l'obstination de ce *gentleman* à me

suivre, je jugeai prudent de ne pas pousser plus loin. Je fis volte-face et revins sur mes pas, la main posée sur mon revolver, qui se trouvait dans ma poche. En passant à côté de mon gênant compagnon de promenade, je l'entendis qui murmurait certaines paroles dont je ne saisis pas le sens, mais je compris, à sa mine désappointée, qu'il aurait bien voulu rester plus longtemps en ma compagnie et faire plus ample connaissance, si pas avec ma personne, peut-être avec ma bourse.

A 7 heures 45 minutes, je montai enfin dans le sleeping-car qui allait me conduire jusqu'à Kansas-City. Comme je gravissais le marchepied de la voiture, un monsieur m'adressa la parole avec un accent qui dénotait une origine française. C'était en effet un ingénieur parisien, établi depuis plusieurs années aux États-Unis. Nous fîmes route ensemble pendant un jour entier, et j'appris de sa bouche quantité de faits intéressants et curieux sur l'Amérique et les Américains.

Nous étions installés de quelques heures à peine dans le Pullman-car, lorsqu'il fut le théâtre d'une aventure des plus divertissantes. On sait que les wagons-lits américains diffèrent essentiellement des nôtres. Ils constituent de véritables dortoirs, à double rangée de lits superposés. Des rideaux glissant sur des tringles cachent les dormeurs aux regards indiscrets. Lorsque vous entrez dans la voiture, le conducteur vous remet, contre le versement du droit supplémentaire exigé pour pouvoir occuper ce wagon spécial, un ticket portant le numéro du lit qui vous est destiné. C'est simple et pratique, comme on voit. Seulement, dans certaines circonstances, et notamment dans celle dont je fus témoin ou plutôt l'un des acteurs, le système dont nous parlons peut provoquer des scènes fort burlesques, et mettre même le wagon en pleine révolution. Notre conducteur, sous l'émotion de copieuses libations faites dans la journée, avait remis le même numéro à plusieurs voyageurs; il n'en résulta aucun

inconvénient pour ceux qui allèrent se coucher les premiers, et entre autres pour plusieurs dames. Mais vers 10 heures, au moment où les retardataires voulurent prendre possession de leurs couchettes, ce fut à l'instant un tohu-bohu inexprimable d'exclamations, de jurons, de cris d'effroi, ceux-ci poussés par les ladies, dont la pudeur était justement effarouchée. Il fut difficile de ramener le calme au milieu de tout ce monde : l'un réclamant la place à laquelle lui donnait droit son ticket, l'occupant ne voulant évidemment pas la céder, fort du même droit. Bref, après de longs pourparlers avec le conducteur et son aide noir, qui riait aux larmes de la détresse de son chef, on parvint à caser chaque voyageur convenablement et le reste de la nuit se passa sans encombre.

Lorsque nous nous réveillâmes le lendemain, nous étions dans le Kansas.

J'avais déjà traversé cet État en allant de Saint-Louis à Denver, mais dans sa partie septentrionale. Nous étions maintenant dans sa partie méridionale.

Le Kansas se trouve exactement au centre du vaste territoire des États-Unis. Sa capitale, Topeka, est distante de 1,700 kil. de l'Atlantique, de 2,300 kil. du Pacifique; vers le sud, 1,300 kil. seulement sont à franchir pour atteindre le golfe du Mexique, et vers le nord, 1,200 kil. la séparent de la frontière du Canada. .

Ce seul État du Kansas est huit fois grand comme la Belgique; il forme une plaine immense, aujourd'hui cultivée sur beaucoup de points, mais vierge il n'y a pas longtemps encore, avec le bison seul comme maître. L'homme a chassé ce roi des prairies de son domaine; là où d'immenses troupeaux de buffalos vivaient dans la liberté la plus complète, paissent actuellement des troupeaux non moins nombreux de bœufs paisibles. Dans mes deux traversées du Kansas je n'ai aperçu qu'un seul bison, et encore était-il à l'état domestique.

La richesse du Kansas réside principalement dans ses mil-

lions de têtes de bétail et dans ses céréales. Mais cette contrée, dont la fertilité est remarquable, ne produit actuellement, comme la plupart des États de l'Union, qu'une faible partie des biens qu'elle est susceptible de fournir. Huit millions d'acres seulement, sur cinquante-deux millions, étaient cultivés en 1879. Le défrichement des terres arables marche néanmoins rapidement; on peut évaluer à plus d'un million d'acres la superficie du sol acquise chaque année à la culture.

Le Kansas a une population d'un million d'habitants environ. En 1850, il en comptait 107,000!

Le sud de cet État est plus peuplé et plus fertile aussi que le nord, où de vastes étendues de prairies attendent encore la main de l'homme pour être transformées en champs cultivés. On y parcourt des espaces sans fin, unis comme la mer, où le sol a pour toute parure un léger manteau fait d'herbe extrêmement maigre, haute d'un pouce au plus, mais parsemée de petites plantes fleuries qui transforment la plaine en un véritable tapis de Smyrne, diapré des plus belles couleurs. Des cactus nains se voient çà et là, et de temps en temps on distingue au loin quelque chien des prairies se livrant à ses ébats gracieux. La monotonie du tableau qui se déroule ainsi devant le voyageur pendant tout un jour fait naître peu à peu un sentiment de tristesse dont on a peine à se défendre. On se sent comme perdu au milieu de cette immensité, plus calme et plus silencieuse que l'Océan, où l'agitation des flots entretient toujours l'idée de mouvement et de vie.

J'ai cité le chien des prairies. Ce mot de chien ne doit pas éveiller l'idée d'un animal appartenant à la race canine. Le chien des prairies a la taille et l'aspect d'un jeune lapin auquel on aurait coupé les oreilles. Il se tient de préférence sur son train de derrière, et il faut voir avec quelle grâce, quelle gentillesse il exécute tous ses mouvements; combien il est vif, pétulant dans ses allures. A tout instant il croise les pattes de devant sur la poitrine et incline la tête comme pour saluer, et

la gravité comique avec laquelle il prodigue cette marque de politesse inconsciente est vraiment des plus amusantes. On l'apprivoise très facilement. Le jardin zoologique de Chicago en possède un grand nombre, vivant en complète liberté. « Ils se creusent dans le sol, couvert de gazon, des demeures qu'ils habitent par couples et par petites familles. Ils rejettent au dehors la terre qui provient de ces excavations, et elle forme à l'entrée de chaque réduit un monticule qui fournirait la charge d'un cheval attelé à un tombereau. Ces monticules, éloignés les uns les autres de cinq ou six mètres, occupent assez d'étendue pour former ce qu'on appelle des villages. Tous ces proprétaires vivent en bonne intelligence ; ils se visitent, jouent ensemble, s'ébattent sur le gazon, et font entendre de fréquents aboiements. Comme les marmottes, ils s'endorment en hiver, mais ils ne font pas de provisions. Leur chair est très bonne, dit-on. » Ils ont aux quatre pattes cinq doigts armés d'ongles forts, et ils possèdent de petites abajoues. On les appelle aussi *écureuils jappants*.

Le Kansas est l'un des pays où l'on a pu le mieux constater l'effet de la colonisation sur les conditions physiques du sol et les variations de l'atmosphère. Depuis que la civilisation a pris possession de ce vaste domaine, la faune et la flore y ont considérablement changé, de même que la quantité de pluie et sa répartition dans le cours de l'année et dans les différents districts. A mesure que le défrichement des terres gagne l'ouest, les facilités de culture augmentent à l'est. Il y a vingt-cinq ans, on ne rencontrait que des terrains incultes au delà du 96e degré de longitude ; dix ans plus tard, cette limite était reculée jusqu'au 97e degré, cinq ans après jusqu'au 98e et bientôt elle atteindra le 100e. Le sol, d'une aridité extrême autrefois, retient davantage l'humidité aujourd'hui.

C'est en traversant le Kansas que j'ai pu me rendre un compte exact de la façon dont se créent les villes aux États-Unis. On sera tout étonné d'apprendre quels moyens simples et pratiques

sont mis en œuvre à cet effet. Généralement, les territoires inhabités sont cédés par parties, embrassant parfois plusieurs centaines de lieues carrées, à de puissantes sociétés financières. Le gouvernement abandonne ces terres à des conditions extrêmement avantageuses pour les acquéreurs. Le premier soin des sociétés est de construire un chemin de fer sur leur vaste propriété et de le relier à de grandes lignes déjà existantes. Puis, à l'aide d'une réclame monstre comme savent en faire les Américains, on attire les émigrants en faisant miroiter à leurs yeux tous les avantages, toutes les félicités qui les attendent dans le Paradis terrestre où on les convie de venir planter leurs tentes. Les promesses sont mirifiques — mais pas toujours tenues, hélas! Dans les premiers temps, on offre l'acre (4,046 mètres carrés) à 1 ou 1 1/2 dollars. Dès que des émigrants se présentent, on les répartit par groupes de cinq ou dix familles de chaque côté et le long de la voie ferrée, à des distances s'élevant d'abord à dix lieues, puis à cinq, et moins encore, au fur et à mesure que le flot des arrivants grossit. Cette première répartition faite, on verse les nouveaux convois dans les centres déjà formés, jusqu'au moment où on laisse à chacun le droit et la faculté de fixer ses pénates où bon lui semble. J'ai pu ainsi observer toutes les phases de l'existence d'une ville américaine, avant qu'elle en arrive à mériter le nom de ville. J'ai vu les caravanes d'émigrants traverser péniblement la prairie, se rendant à leur lieu de destination fixé à l'avance. J'ai vu l'embryon de cités futures : quelques chariots encombrés d'instruments aratoires, premiers outils des nouveaux settlers, chargés de planches et de poutres devant servir à construire leurs premières demeures, et, en attendant, couchant sous la tente. Plus loin, de petits groupes de maisons de bois d'aspect bien primitif constituaient déjà un noyau appelé peut-être à de brillantes destinées. Tel de ces groupes qui, en 1878, se composait de quatre à cinq maisons seulement, en comptait plus de 200 en 1882,

lors de mon passage. Je parle ici *de visu*. Dès que la colonisation acquiert une certaine importance, le prix des terres augmente aussitôt : il monte à 2, 3 et même 4 dollars l'acre, suivant la fertilité du sol. A l'entrée de toutes ces villes en voie de formation, on remarque d'énormes écriteaux énumérant les ressources diverses de la localité, indiquant le nombre de ses habitants, la rapidité d'accroissement de la population et de sa richesse, la valeur des terrains, etc. C'est ce qu'on peut appeler de la *géographie pratique* et en plein vent.

Il n'y a aucune analogie, on le voit, entre le mode de formation des villes américaines et celui des cités européennes, dont la situation actuelle est, pour le plus grand nombre, le résultat d'un développement lent et continu de plusieurs siècles. Quand on songe que des villes comme Chicago, Saint-Louis, San-Francisco, avec une population s'élevant respectivement à plus de 500,000, 350,000 et 240,000 habitants, ont moins de cent ans d'existence ; que New-York et ses faubourgs, dont la population était de 60,000 âmes en 1800, en renferment aujourd'hui plus de 2,000,000, on est vraiment saisi d'admiration devant cette prospérité inouïe des villes du Nouveau-Monde.

Mais revenons à notre traversée du Kansas.

Lors de mon premier voyage dans cet État, j'avais été témoin d'une scène qui constitue un trait bien caractéristique de mœurs américaines. Il était 9 heures, et nous venions de quitter une station de peu d'importance. J'étais sur la plate-forme d'arrière du sleeping-car, placé comme d'habitude à la queue du train. Celui-ci n'avait pas encore acquis toute sa vitesse, lorsque tout à coup, d'un petit ravin qui longeait la voie ferrée, un homme s'élança avec la rapidité de l'éclair sur le marchepied de la voiture où je me trouvais. Quelque peu effrayé de cette apparition inattendue et insolite, je me reculai jusqu'à l'entrée du car, puis me mis à observer le nouveau voyageur, qui ne payait pas de mine. Il avait

le regard inquiet; à tout instant il jetait les yeux à l'intérieur du coupé, dans la crainte sans doute de voir arriver le conducteur. Lorsque celui-ci, une demi-heure après, vint par hasard sur la plate-forme, il s'aperçut immédiatement de la présence de l'intrus. Sans mot dire il alla quérir un autre de ses collègues, et après quelques pourparlers, sur un ton fort peu tendre, avec le mauvais drôle qui avait espéré voyager gratis, ils se mirent en devoir de le jeter en bas du train. Nous roulions à ce moment avec une vitesse de 40 kilomètres à l'heure environ. C'était vouer l'individu à une mort certaine. Aussi se cramponna-t-il à la balustrade avec toute l'énergie dont le désespoir est capable. Les deux hommes ne parvinrent pas à mettre leur projet à exécution, et, devant cette situation, l'un d'eux tira le cordon d'alarme. Peu d'instants après nous stoppions; alors le vagabond, sentant bien qu'il finirait par avoir le dessous, se laissa choir de lui-même sur le sol. La nuit était venue, et, à dix lieues à la ronde, il n'y avait pas la moindre habitation à trouver. Deux minutes après nous reprenions notre course, laissant ainsi au milieu du désert le malheureux qu'on venait d'expulser de si cavalière façon. De pareils incidents sont fréquents aux États-Unis.

J'arrivai à Kansas-City dans la soirée, mais n'y restai que le temps nécessaire pour changer de train. A onze heures, nouveau changement à Fort-Scott, au moment de pénétrer sur le territoire indien. N'apercevant pas mon bagage parmi ceux que l'on avait déposés sur le quai, je m'adressai à un porteur occupé à charger des malles non loin de moi. Après quelques paroles échangées en anglais, quelle ne fut pas ma surprise de l'entendre tout à coup me parler en français, très correctement et sans accent! Trouver en pareil lieu, à pareille heure, un homme — le premier auquel je m'étais adressé — occupant une fonction des plus humbles, et qui pour un moment pouvait me faire oublier combien j'étais loin de ma chère Belgique, était vraiment une bonne fortune dont je n'ai

pas perdu le souvenir. Ce *baggage-man* était un fils de Français venu très jeune aux États-Unis, mais ayant, par sa famille, conservé l'usage de sa langue maternelle. Notre entretien ne put malheureusement durer longtemps; le brave homme en était aussi peiné que moi; il n'avait plus eu l'occasion de parler le français, avec un étranger, depuis près de deux ans.

Je me levai de très bonne heure le lendemain. Je savais que vers minuit nous avions franchi la limite nord du territoire indien, et il me tardait de satisfaire la vive curiosité que la perspective de traverser ce territoire avait fait naître en moi. Tout voyageur en Amérique tient absolument à voir des Indiens. C'est un des articles obligés de tout programme de voyage en ce pays. On se contente en général de la vue des quelques Peaux-Rouges qui campent près des chutes du Niagara. L'exhibition de leurs personnes est même le principal moyen d'existence de ces malheureux; chaque visiteur leur glisse un peu de menue monnaie au sortir des huttes enfumées qui les abritent. Cela rappelle le roi des gitanos à Grenade, rôdant constamment dans les jardins de l'Alhambra, en quête d'étrangers. Dès qu'il en aperçoit, il vient noblement se camper devant eux, afin d'en être admiré dans son costume bariolé et dans sa belle prestance. Puis il offre hardiment sa photographie, en échange de la modique somme de deux *pesetas* (2 fr.).

J'espérais bien, dans la traversée du territoire indien, voir non pas de ces Peaux-Rouges dégénérés, plutôt mendiants que guerriers, mais bien de vrais descendants de ces fameuses tribus d'autrefois, si fières et si courageuses, dont les exploits, racontés par les poètes et les romanciers, ont tant excité notre imagination à l'époque de notre jeunesse. A mon grand désappointement, je vis quantité d'arbres, mais fort peu d'Indiens. Aux diverses haltes que fit le train le long du trajet, j'en aperçus quelques-uns, non pas, — comme j'aurais tant aimé les rencontrer, — dans

ces costumes pittoresques et sauvages sans lesquels nous ne pouvons nous les figurer, mais vêtus comme de vulgaires *settlers*. Ce qui les distingue de ceux-ci, c'est leur chevelure d'un noir d'ébène, l'absence presque complète de moustaches ou de barbe, et la face plate, les yeux bridés, rappelant de loin les Samoyèdes ou les Lapons. Tous avaient à la ceinture une imposante garniture de cartouches, de revolvers et de longs couteaux. J'en étais donc pour mes frais d'imagination, — et peut-être n'était-ce pas le pis, car les Peaux-Rouges encore dignes de ce nom ne recherchent nullement la société des blancs, et quand ils viennent en contact avec eux, c'est rarement dans des termes empreints de douceur. Les soldats cantonnés dans les postes militaires du Texas et les pionniers du Nouveau-Mexique en savent long là-dessus.

Il y a cinquante ans à peine que les premières tribus qui se fixèrent au territoire indien y furent amenées. La plupart ne s'y trouvent que depuis 1870 environ.

Ces tribus sont au nombre d'une vingtaine et sont composées d'Indiens ayant fait leur complète soumission au gouvernement. Celui-ci leur a concédé des terres en échange, et défendu, à moins d'autorisation, l'accès de leurs *reservations* (réserves) à tous autres citoyens. Il a fallu de longues négociations avec les chefs de tribus, et l'octroi de garanties de tous genres pour obtenir d'eux l'établissement d'une voie ferrée à travers le territoire. Malgré leur acte de dépendance, les Indiens ne peuvent se résoudre à frayer complètement avec la civilisation. Ils la fuient en évitant autant que possible tout contact avec leurs vainqueurs; ils élèvent cependant le bétail, cultivent la terre, mais sans aucun esprit de gain, de lucre, uniquement dans le but de pourvoir aux besoins de l'existence. On en estime le nombre à 80,000. Les tribus principales sont celles des Cherokees, des Choctaws, des Creeks, des Chickasaws et des Séminoles; ce sont aussi les moins rebelles à l'idée de progrès. Elles possèdent des écoles,

des églises et des assemblées politiques. Quelques tribus sont encore sauvages et il faut exercer sur elles une surveillance active, de tous les instants. De plus sauvages, et de plus féroces surtout, existent en dehors du territoire indien, et notamment au Texas, le long du Rio-Grande del Norte, qui sépare les États-Unis du Mexique. Nous en reparlerons au chapitre du Texas.

Le sentiment qui domine dans une grande partie de la population des États-Unis est qu'il faut anéantir complètement la race indienne. Cela ne se dit pas seulement en matière de conversation, cela s'imprime dans les journaux, avec raisons à l'appui. Depuis longtemps déjà, du reste, le settler du Far-West professe cette maxime : « that the only good Indian is a dead one » (que le seul bon Indien est celui qui est mort).

En 1878-79, les cinq tribus civilisées citées plus haut, et dont la population est de 55,000 âmes, cultivaient 237,000 acres de terre, et leurs récoltes produisaient 565,400 boisseaux (le boisseau = 36 1/2 litres environ) de froment, 2,015,000 de maïs, 200,500 d'avoine et d'orge, 336,700 de légumes et 176,520 tonnes de foin. Elles possédaient 45,500 chevaux, 5,500 mules, 272,000 têtes de bétail, 190,000 porcs et 32,400 moutons. Parmi les autres produits du travail de ces Indiens en 1878-79, la statistique indique : 8,100,360 pieds de bois de construction sciés, 132,886 cordeaux de bois coupés, 200,600 bardeaux taillés, 387,000 livres de sucre d'érable fabriquées, 164,000 livres de riz sauvage récoltées, 17,000 couvertures de laine et châles tissés, 2,530 paniers en baguettes de saule tressés, 3,800 cordeaux d'écorce de ciguë enlevés, 211,000 livres de laine tonues pour la vente et 3,600 barils de poisson vendus.

Il y a dix ans, ces cinq tribus avaient ensemble 164 écoles et 182 instituteurs, avec une population scolaire moyenne de 4,300 élèves. Quant aux églises, leur nombre actuel est

inconnu, mais en 1872 on comptait 7,090 Indiens faisant partie des diverses confessions religieuses. Trois journaux hebdomadaires sont publiés dans le Territoire Indien : l'un en anglais et en cherokee, à Tah-le-quah, un en anglais et en choctaw à New-Bogy et un en anglais à Caddo. Vingt-huit bureaux de poste y fonctionnent régulièrement.

Parmi les Indiens appartenant aux tribus dont nous venons de parler, un certain nombre peuvent s'exprimer en anglais. Les couleurs voyantes dominent dans le costume des femmes, et, comme réminiscence de leur ancienne coiffure faite de plumes, les hommes ont tous quelques plumes à leur chapeau. On trouve beaucoup de nègres parmi eux, les uns à l'état de liberté, les autres comme esclaves. Pendant la guerre de sécession, les Indiens se rangèrent du côté des sudistes (esclavagistes), mais, à la conclusion de la paix, les Cherokees, les Creeks et les Séminoles accordèrent à leurs esclaves le titre d'hommes libres, tandis que les Choctaws et les Chickasaws laissèrent subsister l'ancien état de choses. En général, les nègres mêlés aux Indiens sont plus industrieux que ceux-ci, mais, par contre, ils ont plus de propension au vol.

Il y a aussi, parmi les Indiens, un petit nombre de blancs : missionnaires, instituteurs, employés du gouvernement, etc. Une partie de cette population blanche s'est fusionnée avec les Peaux-Rouges, et il en est résulté une race nouvelle, dont les individus sont appelés métis, par opposition aux Indiens, auxquels on donne le nom de pur sang. Enfin, une certaine classe d'aventuriers et de vagabonds vit aux dépens du reste de la société et cause parfois beaucoup de mal aux Indiens. Ces bandes de déclassés ont maintes fois cherché à chasser ces derniers de leur territoire, à tel point qu'en 1880 un bill fut introduit au Congrès, demandant d'organiser le pays indien en territoire régulier, sous le contrôle direct de l'État. On avait même proposé de désigner ce nouveau territoire sous le nom d'Oklahoma. Depuis, le gouvernement a pu enrayer

efficacement la mise à exécution des projets de ces aventuriers blancs.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, de grandes forêts couvrent le pays habité par les Indiens pacifiés. Elles occupent le treizième environ de la superficie totale du territoire. Des prairies, des ravins profonds, de larges vallées et des collines verdoyantes constituent le reste.

La Red-River (rivière rouge) forme la limite méridionale du territoire indien. Après l'avoir traversée on est sur le sol texan. C'est à 1 heure de l'après-midi, le vendredi 30 août, que le train franchit le pont de la Red-River, — rivière rouge en effet, d'un rouge brique très prononcé. On dirait presque un fleuve de sang. Cette couleur des eaux provient de la nature géologique du lit qui les porte. Tout le pays aux environs, du reste, est formé d'une terre rouge. Aussi est-il connu sous le nom de *red land.*

Nous nous arrêtons bientôt à Denison, petite ville située sur la rive droite de la Red-River. Nous sommes au Texas.

A l'endroit où s'élève aujourd'hui Denison, le pied humain n'aurait foulé, il y a dix ans, que la prairie vierge. Quelques cabanes y furent construites en 1872; six ans après, en 1878, plus de 6,000 habitants avaient élu domicile à ce point extrême des frontières texanes.

D'admirables paysages, s'étendant à perte de vue, attirent et captivent le regard à mesure que le train s'avance. Nous sommes dans une contrée éminemment fertile; aussi l'appelle-t-on *le jardin* du Texas. On aperçoit les premières plantations de coton. Le voyageur qui n'a jamais vu le précieux arbrisseau, pliant sous le poids de ses capsules blanches, est fort intrigué d'abord; il lui semble avoir devant les yeux de vastes champs de pommes de terre en fleurs. Mais il ne tarde pas à reconnaître son erreur.

Bientôt les villages se succèdent moins rarement, mais ils ne semblent peuplés que de nègres et de chevaux. De temps en

temps, le cadavre d'un cheval, d'un bœuf ou d'un porc émerge des herbes qui bordent la voie ferrée. Ces rencontres sont fréquentes au Texas. Les animaux y paissent en toute liberté et par troupeaux immenses; et comme l'accès des lignes de chemin de fer n'y est soumis à aucune entrave, il arrive souvent que le *cow-catcher* (littéralement : attrapeur de vache; c'est un faisceau de grosses barres de fer terminé en pointe) de la locomotive met à mal quelque pauvre bête inconsciente du danger. Maintes fois aussi la machine est forcée de s'arrêter devant le nombre trop grand des victimes qui s'offrent à elle. Le mécanicien fait alors retentir le sifflet d'alarme et lance d'énormes jets de vapeur en avant du train. Les bêtes effrayées s'éloignent peu à peu et la locomotive se remet lentement en marche.

J'étais commodément installé sur la plate-forme d'arrière du dernier wagon. Je restai ainsi jusqu'au soir, comme j'avais coutume de le faire. Cette façon de voyager est vraiment agréable et peu fatigante. On conçoit que les Américains se déplacent si facilement. Ils effectuent d'immenses trajets, parfois d'une durée de six à huit jours, sans fatigue apparente. Moi-même je suis resté quatre jours de suite en wagon sans éprouver de lassitude et sans m'apercevoir combien les limites de mon domaine étaient bornées. Il en est tout autrement en Europe. Chez nous, entre autres, il suffit d'aller de Bruxelles à Arlon ou vice versâ, pour être littéralement rompu d'ennui. Aux États-Unis vous avez le loisir de circuler d'une extrémité du convoi à l'autre, et de vous asseoir sur les plates-formes, d'où vous voyez tous les incidents du paysage se dérouler à vos yeux. Chaque voiture comprend, à droite et à gauche, douze rangées de siéges à deux places, séparées au centre par un couloir. Cela ne ressemble nullement à nos wagons à couloir, où les voyageurs sont enfermés dans de véritables *boxes* de quelques pieds carrés, et où la vue se trouve interceptée de tous côtés, si ce n'est sur la campagne. Dans les

voitures américaines, au contraire, vous pouvez embrasser d'un coup d'œil tout l'intérieur. Elles contiennent aussi, chacune, un lavabo, une fontaine d'eau glacée, un water-closet et une boîte destinée à recevoir un exemplaire de la Bible. Mais j'avoue n'avoir jamais rencontré de boîte garnie de ce pieux ustensile.

Nous atteignons bientôt plusieurs villes importantes du Texas septentrional : Sherman d'abord, dans un pays très riche, très industrieux, puis Dallas, la capitale commerciale de cette région. Sa population était de 1,500 âmes seulement en 1872; en 1880, elle se montait déjà à près de 11,000. C'est là qu'émigra en 1853 Victor Considérant, le fouriériste bien connu à Bruxelles, où il se réfugia en 1849. Considérant partit d'Europe avec un groupe d'une centaine de familles, pour aller au Texas mettre en pratique ses idées phalanstériennes. Malheureusement l'entreprise ne réussit guère et la société se dispersa au bout de peu d'années. Plusieurs des familles dont elle se composait existent encore aux environs de Dallas.

Après un court arrêt dans cette ville, le train file rapidement vers Waxahachie. Tout à coup, mon attention est brusquement attirée par un spectacle des plus curieux et des plus nouveaux pour moi. Une troupe d'individus en costume gris, comme celui des forçats, travaillent à la voie ferrée; ils sont entourés de plusieurs surveillants, armés de carabines braquées sur eux, le doigt posé sur la détente; aucun de leurs gestes, aucun de leurs mouvements ne passe inaperçu pour ces vigilants gardiens. Un voyageur m'explique que ce sont des convicts. Au lieu de mettre les malfaiteurs en prison, l'État les loue comme ouvriers aux compagnies de chemins de fer, aux grands propriétaires, aux sociétés industrielles. Leur travail est vendu au plus offrant, et ceux qui les emploient deviennent responsables de leurs actions. Plus tard, j'ai rencontré souvent des convois de ces prisonniers, se dirigeant vers le lieu où, par un dur labeur, ils allaient

expier leur peine. Chaque homme, à l'expiration de son terme, reçoit un habillement complet, 20 dollars en espèces et le parcours gratuit jusqu'au comté d'où il est originaire. La justice texane part de ce principe, que le péché de nos premiers parents ayant entraîné comme punition le travail « à la sueur du front », elle ne peut mieux faire qu'imiter les décrets de la sagesse divine. Les condamnés doivent être traités avec douceur, disent les Texans, mais il ne faut pas qu'ils deviennent une charge publique. Comme la paresse est la cause ou l'origine du plus grand nombre de crimes, le Texas prescrit le travail comme remède. Les honnêtes gens n'ont pas à nourrir les coquins. Ce système est si bien compris, que le gouvernement en tire annuellement plus de 100,000 dollars de bénéfice, tous frais déduits. Tout cela est éminemment pratique, il faut en convenir.

Je n'avais plus qu'une nuit à passer en chemin de fer avant d'arriver au but de mon voyage, c'est-à-dire à San-Antonio. La soirée s'avançait. De nombreuses mouches phosphorescentes commençaient à se montrer. J'en avais vu déjà à Washington, mais ici elles étaient en beaucoup plus grand nombre, leurs feux étaient plus vifs, plus brillants. Les lueurs fugitives qu'elles répandaient venaient ajouter un charme inexprimable aux panoramas pleins de beauté et de grandeur qui continuaient à se dérouler autour de moi. Les plantations de coton se montraient plus fréquentes; elles gagnaient aussi en étendue. De vastes champs de maïs ou de canne à sucre les entrecoupaient. Au loin de superbes forêts marquaient le paysage d'une teinte plus sombre. La température avait été très élevée pendant le jour, mais au coucher du soleil une certaine fraîcheur avait assez rapidement envahi l'air. Je me couchai de bonne heure, afin d'être tôt sur pied le lendemain.

Vers le milieu de la nuit, je fus réveillé en sursaut par les appels réitérés d'une voix qui parlait près de moi et d'une

main qui me secouait le bras assez rudement. Un homme était devant moi, exhibant à mes yeux encore à demi fermés, plusieurs papiers imprimés et timbrés, m'expliquant diverses choses que, dans un premier trouble bien compréhensible, je ne parvenais pas à comprendre. Après avoir réuni tous mes efforts pour repousser les caresses de Morphée, qui lâchait prise difficilement, je parvins à me rendre compte de la situation. J'étais en présence d'un fonctionnaire du service de la quarantaine établie contre la fièvre jaune, — qui à ce moment régnait d'une manière intense sur le golfe du Mexique et le long du Rio-Grande, au sud du Texas, — me priant de signer une déclaration par laquelle je jurais solennellement ne pas venir d'un endroit infesté du terrible mal, et n'être porteur d'aucun vêtement, d'aucun objet, ayant pu se trouver en contact avec la maladie. Je signai naturellement, puis me rendormis aussitôt.

Lorsque je m'éveillai le lendemain, samedi 2 septembre, nous nous trouvions à peu de distance de Houston, l'une des quatre principales villes du Texas. Mais je ne fis qu'y toucher cette fois. Je la revis plus tard, et en détail, lors de mon départ du Texas pour la Nouvelle-Orléans.

En quittant Houston, on traverse d'abord un pays très boisé, fort pittoresque; on est frappé de la grande variété d'arbres qui se succèdent. J'en remarquai surtout quelques-uns dont les branches étaient garnies d'appendices très bizarres : on aurait dit autant de longues barbes blanches du plus bel aspect; je m'imaginai que c'étaient des flocons de coton, emportés par le vent, et que les branches avaient retenus prisonniers ; mais j'appris plus tard que ces sortes de pendeloques étaient tout simplement des *tillandsias*, plantes parasites de la famille des broméliacées. Certains arbres en sont littéralement couverts.

Le Tillandsia usneoïdes, que les Américains ont baptisé du nom de *mousse* ou de *barbe blanche*, présente une teinte d'un gris uniforme. Il croît en grande abondance. « Ses longues

tentures sombres, tremblotantes, agitées par le moindre coup de vent, pendent de chaque rameau; leur longueur atteint parfois 6 mètres, de sorte que les contours extérieurs et la tige de l'arbre demeurent seuls visibles; encore cette dernière est-elle tapissée, par places, des tiges grêles et filiformes de l'incommode parasite.

» Dans certains districts, ce tillandsia est soigneusement recueilli dans un but industriel; on l'entasse dans de grandes fosses creusées dans le sol; l'enveloppe externe pourrit et la nervure médiane reste seule; elle est noire de couleur, semblable au crin de cheval et sert à la confection de matelas. Nous dirons, pour donner une idée de l'importance de ce trafic, que des cargaisons entières de ce crin végétal sont fréquemment expédiées en Europe (1). »

Les belles forêts font bientôt place à de vastes plaines, sans la moindre ride, où paissent de nombreux troupeaux de bœufs. Nous arrêtons de temps à autre à une petite station; quelques-unes ont des noms français, d'autres des noms allemands. Rien n'est plus curieux que d'entendre la façon dont sont prononcés les noms français par les gardes. Ainsi Seguin devient Sighine; Lagrange, Légraynch, etc. Ailleurs, des appellations bizarres, inattendues, viennent frapper les oreilles. Ce n'est pas l'une des moindres distractions du voyageur aux États-Unis que cette bizarrerie des noms de lieux. Certains sont véritablement comiques, et feraient croire qu'ils ont été inventés par de mauvais plaisants.

Vers midi nous nous arrêtâmes pour dîner; c'était la première fois que je faisais complète connaissance avec la cuisine texane, réputée la plus mauvaise de l'Union, où la meilleure ne vaut pas grand'chose. L'épreuve que j'en fis ne vint pas démentir l'opinion générale. Des sept à huit plats qui furent posés devant moi, je ne pus prendre la moindre por-

(1) *La Belgique horticole*, 1883, p. 509.

tion d'aucun. Viandes, légumes, boisson, tout était détestable. Pour mettre le comble à cette situation peu réjouissante pour un estomac affamé, le patron de l'établissement, soit pour me narguer à cause de mon peu d'empressement à toucher aux mets, soit qu'il voulût se montrer poli et aimable, vint complaisamment me dire, d'un air interrogateur : Est-ce bon? Je fus tellement abasourdi à cette question, que je ne sus qu'y répondre.

Nous n'étions plus qu'à quelques heures de San-Antonio. A mesure que nous en approchions, le paysage gagnait un aspect plus tropical. Les cactus se montraient en plus grand nombre; ils étaient aussi plus fournis, plus élevés. Les plantations de coton et de canne se succédaient sans interruption; je remarquai de nouveau beaucoup d'arbres, et au loin la prairie vierge se déroulant à perte de vue. Les regards s'arrêtaient sur de charmants paysages.

Vers 6 heures du soir, enfin, la cloche de la locomotive annonça notre arrivée à San-Antonio. J'éprouvai quelque émotion à la pensée que je touchais au terme de mon long voyage et que bientôt j'allais revoir des visages amis. Je jetai un rapide coup d'œil sur la ville, qui apparaissait au loin, puis après quelques tours de roues de la machine, nous arrêtâmes.

II

GÉOGRAPHIE SOMMAIRE DU TEXAS.

Histoire. — Le Texas (on prononce *Techas* en espagnol) tire probablement son nom d'un village indien appelé Texas, sur la rivière Neches. Ce mot signifie, dans le langage des Peaux-Rouges, *ami* (1).

(1) Une partie des renseignements consignés dans ce chapitre et dans les suivants ont été tirés du grand et bel ouvrage de L.-P. Brockett : *Our western empire, or the New West beyond the Mississippi; the latest and most compre-*

En 1685, un chevalier français, Robert de la Salle, vint avec quelques compagnons s'établir à Matagorda-Bay, et y bâtit une forteresse à laquelle il donna le nom de Saint-Louis, en l'honneur du roi de France. Cette petite colonie fut bientôt exterminée par les maladies et par l'hostilité des sauvages; La Salle lui-même périt sous les coups d'un de ses compagnons mutinés.

Quelques années plus tard, en 1689, l'Espagne chercha à occuper le Texas ; elle y fonda un établissement près de l'endroit où avait débarqué La Salle, mais les colons qu'elle y avait amenés disparurent rapidement, par les mêmes causes qui avaient décimé leurs prédécesseurs français.

Dans l'intervalle des années 1690 et 1720, des missionnaires catholiques espagnols vinrent à leur tour, et réussirent, avec l'aide d'Indiens convertis, à construire plusieurs *missions* (églises et dépendances), défendues par des forteresses. Celles-ci étaient gardées par des soldats, envoyés d'Espagne pour protéger les missionnaires.

Après de nombreuses vicissitudes, les missions espagnoles furent, dans l'espace d'un siècle, abandonnées l'une après l'autre.

La France renonça à ses droits sur le Texas en 1763, l'Espagne en 1821.

Ce pays passa alors aux mains du Mexique.

Malgré les efforts tentés pendant près de 130 ans pour le civiliser, rien ou presque rien n'avait été accompli. Le Texas était aussi sauvage, aussi éloigné de toute civilisation, en 1821, qu'il l'était en 1685, lorsque La Salle mit le pied sur la côte.

A partir de 1821, une autre ère commence pour cette terre inhospitalière. S.-F. Austin y introduit quelques colons venus des États du Nord. Son entreprise étant assez rapidement cou-

hensive work on the states and territories west of the Mississippi. Philadelphie, 1882; in-8°.

ronnée de succès, il consacre sa vie entière à cette œuvre de colonisation. Il lui fallut, pour persévérer dans cette voie, déployer une énergie et un courage indomptables, car il n'eut pas toujours affaire à des gens honnêtes et reconnaissants. De 300 habitants que comptait la population du Texas en 1821, elle était montée à 20,000 en 1830.

A partir de ce moment, le gouvernement mexicain, alarmé du développement rapide de la jeune colonie, chercha par tous les moyens à l'enrayer. Le dictateur Bustamente promulgua d'abord un décret par lequel tous contrats existants étaient suspendus dans leur exécution, et défendant aux citoyens des États-Unis, sous les pénalités les plus sévères, de venir encore s'établir dans le pays. Ces mesures, toutefois, ne produisirent pas l'effet qu'on en attendait, et le flot de l'immigration ne cessa de s'accroître.

En 1833, un conseil des Texans tenu à San-Felipe décida la remise d'une adresse au pouvoir central de Mexico, avec demande d'obtenir une organisation d'État séparée. Cette démarche n'obtint pas de réponse définie. La situation se prolongea ainsi jusqu'en 1835, époque où l'effervescence des citoyens, provoquée par la méconnaissance de leurs droits, prit un caractère des plus menaçants vis-à-vis de l'autorité-mère. C'est alors que le dictateur Santa-Anna jugea opportun de réprimer cet esprit révolutionnaire par l'envoi de troupes. Dès ce jour les hostilités entre le Texas et le Mexique furent ouvertes; elles ne se terminèrent qu'en 1836, par la défaite complète de l'armée mexicaine et la capture de son général en chef, Santa-Anna. L'indépendance du Texas était assurée. Un gouvernement provisoire fut constitué et quelques mois plus tard la république proclamée.

Cet état de choses se maintint jusqu'en 1845, donc pendant près de dix ans. Dans le courant de février de cette année, le Texas fut annexé pacifiquement aux États-Unis. Le siège de la législature, qui d'abord avait été fixé à San-Felipe, puis

successivement dans plusieurs autres villes, fut, en 1850, établi à Austin, conformément à la majorité des suffrages émis par les citoyens. De nouvelles élections consacrèrent définitivement cette décision en 1870.

Superficie et aspect général. — Le Texas est le plus vaste des États de l'Union. Il est compris entre les parallèles de 25° 51′ et de 36° 30′, et entre les méridiens de 93° 27′ et de 106° 43′. Sa superficie est de 713,350 kilomètres carrés; il est donc aussi grand que l'Empire allemand, la Belgique, la Hollande, le Danemark et la Suisse réunis. Il dépasse d'un tiers le territoire de la République française. On conçoit qu'un aussi vaste développement de pays doive donner lieu à une grande variété de climat, de sol et de produits.

Le Texas est aussi le plus méridional des États américains. Au sud-ouest, il touche au Mexique, dont il formait encore une province il y a quarante ans à peine. Sa plus grande longueur, du SE. au NO., est d'environ 1,300 kilomètres; sa plus grande largeur, de 1,250 kilomètres.

Il constitue un immense plan incliné, à pente douce. La partie baignée par le golfe du Mexique, jusqu'à 100 ou 130 kilomètres dans l'intérieur des terres, est de même niveau que la mer. Plus loin le sol devient ondulé, offrant çà et là des alternatives d'élévations et de dépressions, puis il monte d'une manière uniforme, mais lente. Cet accroissement d'altitude ne se continue cependant que dans les régions de l'ouest et du nord-ouest; partout ailleurs il s'arrête dès qu'on atteint 200 à 300 mètres de hauteur. A l'ouest et au nord-ouest apparaissent quelques chaînes de montagnes, peu élevées d'ailleurs; les plus hautes ne dépassent pas 1,500 mètres d'altitude. La plupart d'entre elles renferment dans leur sein de l'argent, du plomb et du cuivre.

Un assez grand nombre de fleuves et de rivières arrosent le Texas. Une seule région, appelée *Llano estacado* (littéralement: plaine jalonnée, parce que les routes y sont remplacées par

des pieux placés de distance en distance), comprenant toute la partie nord-ouest de l'État, en est complètement dépourvue. Ces cours d'eau ont tous, à l'exception de la Rivière canadienne et de la Rivière rouge, une direction générale NO.-SE. Aucun d'eux n'est navigable sur un long parcours.

Climat. — Le climat du Texas est, selon la latitude, ou sous-tropical ou tempéré. Dans le sud, près du golfe du Mexique, la température moyenne de l'année varie entre 20 et 22° C. environ ; dans le nord, près des bords de la Red-River, elle est encore de 18° ; mais elle diminue plus rapidement lorsqu'on aborde le *Llano estacado*, au NO. : là elle n'est plus que de 15°.

En été, depuis la côte jusqu'à la frontière indienne, le thermomètre se tient moyennement entre 27 et 29° ; dans le *Llano estacado*, entre 24 et 27°.

En hiver, les températures moyennes des mêmes régions sont respectivement de 11 à 16° (du N. au S.), et de 2 à 4° (au NO.).

Août est d'une manière générale le mois le plus chaud, janvier le mois le plus froid.

Dans certaines années exceptionnelles on a vu, au sud du territoire, le mercure s'élever aussi haut que 46° C. en été et que 32° en hiver. Au N. et au NO. il est déjà descendu, en janvier, à — 20° C.

Dans la partie centrale, on observe rarement de la neige et de la glace ; dans l'extrême sud, on n'en voit pour ainsi dire jamais. Le nord reçoit en moyenne une ou deux chutes de neige par an, formant sur le sol une couche de 3 à 8 centimètres.

Le climat du Texas est surtout célèbre par ses *northers*, ou vents forts et froids du quart N. ; nous en reparlerons au chapitre qui sera consacré spécialement à San-Antonio.

Les pluies sont peu abondantes au Texas ; elles vont en

diminuant quand on marche du SE. au NO. A la côte on recueille annuellement 1 mètre d'eau, à San-Antonio 800^{mm}, et dans le *Llano estacado* de 500 à 700^{mm}. A l'extrême SO., entre le Rio-Grande et le Nouveau-Mexique, la sécheresse est plus grande encore ; le pluviomètre ne reçoit que de 200 à 250^{mm} de pluie dans le cours d'une année. C'est l'une des régions du globe remarquables par la rareté et la pauvreté des précipitations atmosphériques.

C'est en été et en automne qu'il tombe le plus d'eau. Le maximum a lieu en septembre, le minimum en janvier. On compte 60 jours pluvieux en moyenne par année.

Productions du sol. — Dans les districts baignés par les eaux de la mer, le sol et le climat sont surtout favorables à la culture de la canne à sucre, du coton, du riz et de certains fruits ou légumes des contrées sous-tropicales.

La partie orientale du Texas est très boisée ; c'est elle qui fournit au pays de plaine tout le bois de construction dont il a besoin. Plus de la moitié de sa surface est couverte de forêts. Les principales espèces d'arbres qui y croissent sont le sapin (de forte taille), diverses espèces de chênes, le frêne, l'orme, le noyer noir, le noisetier, le pacanier, le sureau, l'arbre de Chine ; sur les bords de la mer grandissent le magnolia, le cyprès, le palmier nain, etc. Les ressources naturelles de cette région comprennent aussi le minerai de fer et la lignite. Dans les vallées, on récolte le coton et le maïs ; sur les plateaux, des fruits et des légumes d'excellente qualité.

Le centre et le nord du Texas ne forment qu'une suite de riches prairies, coupées de forêts par places. Sur les rives des nombreuses rivières qui y déroulent leurs cours croissent de beaux et puissants arbres, au feuillage sombre et touffu, formant contraste avec l'aspect de ceux que l'on rencontre sur les versants des vallées.

L'ouest et le sud-ouest du Texas sont des régions essen-

tiellement pastorales On y trouve peu d'arbres. Les herbes luxuriantes et épaisses qui s'y développent naturellement font de cette partie du pays la terre promise du nombreux bétail qu'elle nourrit. Elle renferme aussi divers dépôts de minerais.

Une seule partie du Texas est stérile : c'est le *Llano estacado*, dont nous avons déjà parlé. Cette région encore très-peu connue, est aussi appelée, je ne sais trop pourquoi, « la queue de la poêle du Texas ». L'eau y est rare; la sécheresse du climat y est d'ailleurs exceptionnelle, et rappelle celle des déserts de l'Afrique et de l'Asie centrale. Le sol est rarement rafraîchi par la pluie, qui toujours y est peu abondante. La principale richesse de cette terre aride consiste dans ses productions minérales; elle renferme de l'argent, du plomb, du cuivre, du fer, et peut-être même de l'or.

Dans le Texas central la prairie vierge domine et s'étend à perte de vue. Ce n'est pas la prairie telle que nous nous la représentons communément, c'est-à-dire couverte d'herbes plus ou moins hautes. La prairie texane est non-seulement herbeuse, mais aussi boisée. On n'y voit pas de grands arbres touffus, serrés, mais des arbustes, de petits arbres, assez distants les uns des autres, tels que l'algarobe, le persimon, des cactus d'espèces diverses, parfois le ricin; les endroits où le sol possède quelque humidité sont recouverts de chênes, de cèdres, de pacaniers peu élevés. Une quantité innombrable de plantes de tous genres croissent également mêlées aux herbes. Il serait difficile d'imaginer dans nos pays d'Europe quelque chose d'analogue à cette végétation et à cette nature toutes spéciales. C'est un vrai parc naturel d'une étendue immense, plus beau dans certaines de ses parties que nos plus beaux parcs européens. La main de l'homme n'a pas passé par là; vous ne rencontrez que de paisibles troupeaux de bœufs ou de chevaux; vous pouvez voyager des journées entières sans trouver trace d'habitation. L'air qui passe au-

dessus de cette végétation est naturellement chargé de principes vivifiants qui le rendent très salubre. Il n'existe pas de grands cours d'eau, de lacs, de marais, qui, par leurs émanations, pourraient altérer sa pureté.

A mesure qu'on se rapproche de la frontière mexicaine, les arbres deviennent de plus en plus rares. On ne traverse plus que d'immense *chapparals*, aux nombreux buissons de cactus élevés, à colonnes ou à larges feuilles.

Géologie. — Au point de vue de la nature géologique du sol, on rencontre également une grande diversité au Texas. La zone qui confine au golfe du Mexique est formée de terres d'alluvion; au delà, jusqu'à 300 et 450 kilomètres dans l'intérieur, existent des formations tertiaires; elles se prolongent dans l'est aussi loin que la Red-River. Toute cette région est basse et peu accidentée; elle est d'une fertilité extraordinaire. De temps à autre on relève des traces d'anciennes formations, mais peu développées. Le crétacé s'observe au nord et à l'ouest, sans qu'on sache exactement où il cesse; certains géologues pensent qu'aux limites septentrionales et occidentales du Texas des formations jurassiques apparaissent. On rencontre aussi, tout au nord, des terrains carbonifères qui s'étendent à l'est jusqu'au territoire indien. Cette région embrasse un espace de 75,000 kilomètres carrés; elle est entrecoupée çà et là de permien.

A l'extrême ouest, dans les régions inconnues voisines du Rio-Grande et du Nouveau-Mexique, les diverses formations géologiques, à l'exception du tertiaire, sont représentées. On y trouve tous les produits des éruptions plutoniques, surmontés et flanqués de roches jurassiques et crétacées. Peut-être les roches basaltiques prédominent-elles. Leurs dimensions sont parfois gigantesques; plusieurs affectent la forme de falaises perpendiculaires, se développant sur une longueur de plusieurs kilomètres, et atteignent plus de 300 mètres de hauteur. C'est, paraît-il, au point de vue pittoresque, l'une des

plus merveilleuses contrées du monde. Sous le rapport géologique, certainement, il n'en existe pas de plus intéressante. Bientôt, espérons-le, on pourra s'y rendre aussi facilement qu'au Yellowstone-Park, une autre merveille des États-Unis, dont les beautés naturelles commencent à être de plus en plus accessibles.

Richesses minérales. — Nous avons dit déjà combien le Texas était riche en productions minérales. Les terrains tertiaires y renferment de nombreux dépôts de minerais de fer, principalement de la limonite. Dans l'éocène on trouve de vastes dépôts de lignite, d'excellente qualité pour la fabrication du gaz, ainsi que du gypse. Le terrain crétacé contient également de grandes quantités de gypse, et, à l'infini, de la pierre calcaire à bâtir. Le gypse est assez pur pour en faire du plâtre de Paris, mais on n'en a pas tiré parti dans ce but jusqu'ici. Le Texas s'approvisionne de ce produit à Terre-Neuve, alors qu'il en possède en abondance, et d'aussi bonne qualité, chez lui. On n'a jamais trouvé de craie dans le système crétacé de ce pays.

La région granitique et métamorphique possède de son côté de grandes richesses minérales. Les dépôts de minerai de fer y sont des plus vastes et les minerais des meilleurs. Ces minerais sont magnétiques et spéculaires, et ils forment parfois d'énormes blocs que l'on croirait constitués de fer massif. Le sol du Texas renferme assez de fer pour suffire, non-seulement aux besoins propres du pays entier, mais aussi à ceux des États qui l'entourent. Le cuivre, l'argent et l'or sont peu abondants. Le marbre l'est davantage. Le plus important dépôt se trouve aux Marble Falls du Rio-Colorado, où, sur un long parcours, la rivière se fraye un passage entre de hautes murailles et des montagnes de marbre. Il n'est pas rare, dans cette région, de rencontrer de misérables huttes ou des cabanes entourées de clôtures faites avec les marbres les plus fins et les plus purs. Les teintes

dominantes sont le blanc uni ou le blanc tacheté de rouge ou de bleu ; la teinte noire vient ensuite.

Enfin, on rencontre dans le nord-ouest du Texas de nombreuses salines, auxquelles des roches siluriennes donnent naissance. C'est là aussi que repose le plus vaste dépôt de gypse du monde. Il est large de plus de 300 kil. et sa profondeur est inconnue. Toutes les variétés de gypse s'y coudoient, depuis l'albâtre le plus fin et la sélénite jusqu'aux formes massives communes. Il y a là des quantités suffisantes de cette matière pour en pourvoir l'univers entier pendant des siècles. Toutes les rivières qui traversent cette remarquable région ont leurs eaux imprégnées de ce minéral et de sel, quelques-unes à tel point que les animaux ne veulent en boire. L'un des bras du Brazos est beaucoup plus salé que l'Océan lui-même.

De grandes richesses minérales inconnues existent très probablement dans l'extrême Far-West texan, près des contreforts des Montagnes Rocheuses. Il y a lieu de supposer que l'argent, le cuivre et le plomb y sont assez abondants.

Faune. — Les plaines du Texas étaient autrefois le séjour d'immenses troupeaux de buffalos et d'antilopes ; aujourd'hui on ne rencontre plus ces animaux que dans les districts du nord-ouest, et leur nombre va diminuant d'année en année. Les prairies de l'ouest servent encore d'asile au *mustang* ou cheval sauvage. Dans les parties boisées et peu fréquentées par l'homme, on trouve le loup gris, beaucoup plus féroce et plus vigoureux que son congénère du nord, l'ours noir, le *puma* ou cagouar, le jaguar ou tigre américain, le chat sauvage et le lynx. Les forêts abondent en daims, en pecaris, ratons, opossums, renards, lièvres, écureuils et chacals.

La gent emplumée est représentée par les espèces suivantes : la dinde sauvage, le faisan, la caille, la bécasse, le courlis, diverses sortes de canards sauvages, d'oies, de sarcelles, de cygnes, et une grande variété d'oiseaux remarquables par la

beauté de leur chant ou l'éclat de leur plumage. Parmi les oiseaux de proie, nous citerons le vautour royal et plusieurs autres espèces de vautours, l'aigle, le faucon, le milan, le pélican, le héron, le martin-pêcheur, le flamant, la grue, etc.

Les fleuves et les rivières sont la demeure d'un grand nombre de poissons, parmi lesquels la perche se recommande particulièrement par sa chair délicate ; les eaux des golfes et des baies renferment toutes les variétés de poissons de mer. Les huîtres de Galveston sont fort renommées. Les alligators, les tortues, etc., sont nombreux dans le cours inférieur des rivières et des *bayous* (bras des rivières côtières). On peut voir sur la côte, mais moins fréquemment, la grande tortue de mer, le morse, l'octopus et le marsouin.

Les serpents pullulent, et tous les genres ont leurs représentants : serpents à sonnettes, serpents de mocassin, têtes cuivrées, vipères, serpents noirs ou boas américains, et plusieurs autres espèces encore, non venimeuses. Les lézards sont aussi très répandus, de même que le caméléon, le crapaud et la grenouille à corne, la salamandre.

Quant aux insectes, c'est par myriades qu'il faut les compter, et la morsure de certains est des plus dangereuses. Sans parler de ce mortel ennemi du voyageur européen fraîchement débarqué dans les pays chauds, — je veux dire le moustique, — on a le désagrément, au Texas, d'être en butte aux attaques du centipède, du scorpion, de la tarentule, de la chique, etc. Plusieurs espèces sont surtout à craindre pour les chevaux et les bêtes à cornes, comme le *devil's horse* (diable du cheval), ou pour la végétation, comme les énormes sauterelles qui s'ébattent dans la prairie.

Industrie manufacturière. — Bien que le Texas possède, ainsi que nous l'avons vu plus haut, des richesses minérales incalculables, l'extraction et l'exploitation de toutes ces productions naturelles de la terre n'ont pas encore pris le développement dont elles sont susceptibles. Cela tient évidemment

à diverses causes, parmi lesquelles la faible densité de la population, l'insuffisance des moyens de communication et le prix élevé de la main-d'œuvre sont les principales. Nous avons déjà parlé des mines d'or, d'argent, de cuivre, de charbon, de sel gemme et de plomb que l'on trouve dans ce pays; de ses carrières de marbre, d'ardoises, de gypse, de stéatite ou pierre savonneuse. Malheureusement, l'esprit d'entreprise ne s'est pas encore porté vers l'industrie. Même dans l'état actuel des choses, le nombre de manufactures de genres divers pourrait être plus que décuplé. Le Texas dépend trop encore de l'extérieur pour les produits manufacturés.

Productions agriculturales. — Nous avons déjà touché quelques mots de ce genre de productions.

Il arrivera probablement un jour où le Texas produira assez de coton pour en vêtir le monde entier, assez de froment et assez de bétail pour le nourrir. Ce n'est qu'une question de temps. On peut se rendre compte, par là, des ressources inépuisables qui sont encore à exploiter dans ce pays, car il est bien loin encore d'avoir atteint le maximum de prospérité que l'avenir lui réserve.

Voici quelle est, d'après les dernières statistiques (1879), l'évaluation totale en dollars (le dollar vaut 5 fr. 25 environ) des produits agricoles du Texas :

Maïs	30,073,940
Froment	3,972,330
Seigle	32,400
Avoine	2,456,750
Pommes de terre	400,158
Foin	1,524,840
Coton	33,862,500
Total	72,322,918

Voici également le tableau de la richesse du Texas en bétail (janvier 1880) :

Chevaux	963,900
Mules et ânes	191,000
Vaches laitières	566,280
Bœufs	4,464,000
Moutons.	5,198,400
Porcs	1,917,860

Ces 13,301,440 têtes de bétail représentent une valeur approximative de 105,000,000 de dollars.

Les immenses prairies du Texas sont éminemment favorables à l'élève du bétail, mais les éleveurs ne tirent pas de cette situation privilégiée tous les avantages qu'elle pourrait leur procurer. Ils ne peuvent encore lutter avec les États voisins pour la taille, le poids et la fécondité des animaux qu'ils livrent. Le même défaut se remarque du reste en toutes choses : manque d'organisation, de prévoyance, de calcul. On s'inquiète assez peu de perfectionner les moyens d'exploitation des ressources du pays. La civilisation industrielle et commerciale, si je puis m'exprimer ainsi, n'a pas encore passé par là. Le Texas n'a pas cessé d'être une terre vierge, où l'on travaille un peu à tort et à travers, sans esprit de suite, chacun de son côté. Les grandes associations, les grands capitaux n'ont pas encore pris complète possession de ce domaine et mis en œuvre toutes ses richesses. Avec une végétation des plus luxuriantes et le climat le plus propice à l'élève du bétail, le Texas en est encore à produire des chevaux, des bœufs, des moutons et des porcs appartenant aux plus pauvres spécimens de l'espèce. Le riche fermier, il est vrai, vous répondra qu'il ne voit nulle nécessité de se donner tant de peine pour améliorer cet état de choses ; sa fortune s'accroît rapidement et il n'aurait que faire de tant d'argent. Quand on se

place au point de vue purement personnel, on conçoit cette manière de raisonner, mais il faut convenir qu'au point de vue général c'est un piètre argument.

Disons quelques mots du coton, ce puissant facteur de la richesse au Texas, appelé à jouer un grand rôle dans les destinées futures de ce pays. Les Texans ne le nomment jamais autrement que *King Cotton*, le roi coton. C'est leur roi, en effet, puisqu'il règne en maître sur le progrès de la fortune publique.

Il y a juste cent ans qu'un premier envoi de coton de quelque importance partit d'Amérique vers l'Europe. Les États-Unis se proposent de célébrer cet anniversaire dans le courant de l'année actuelle, par une exposition de l'industrie cotonnière qui aura lieu à la Nouvelle-Orléans.

On sait que le cotonnier est une plante des pays tropicaux. « Avant que le Nouveau-Monde ne nous fût connu, il croissait spontanément dans toutes les régions comprises entre le Mexique et les côtes du Pérou, et lorsque les Espagnols s'emparèrent de ces deux empires, ils y trouvèrent des étoffes faites de coton, et si belles qu'ils les envoyèrent à la cour de Madrid comme l'un des plus beaux trophées de leur conquête.

» Du Mexique, la culture du cotonnier se répandit peu à peu dans les États méridionaux de l'Amérique du Nord. Elle y resta longtemps restreinte à l'ornement des jardins, ou utilisée seulement pour les besoins domestiques. Toutefois, à partir de 1784, la culture du cotonnier prit aux États-Unis une extension rapide. C'est dans les territoires riverains de l'Atlantique que la culture nouvelle s'était développée d'abord; mais on s'aperçut que les plaines de la vallée du Mississipi n'étaient pas moins fertiles. Aussi la récolte, qui était en 1823-24 de 509,156 balles, dépassait-elle le premier million en 1830-31, le deuxième en 1839-40, le troisième en 1851-52, le quatrième en 1858-59, le cinquième en 1878-79, le sixième en 1880-81; la campagne qui se termine nous appor-

tera la production inconnue jusqu'à ce jour de plus de 7 millions de balles : 71 balles d'un côté, 7,000,000 de l'autre, tels sont les points de départ et d'arrivée dans une période de 100 ans (1). »

Le Texas est admirablement situé au point de vue de la culture du coton. Les pluies y sont modérées, les gelées pour ainsi dire inconnues dans le sud, et son sol, là où croît le cotonnier, est formé d'alluvions reposant sur une couche de terrains crétacés. Ce sol est sans rival pour sa fertilité, et ses ondulations « se prêtent admirablement à l'écoulement des eaux; chaque mètre carré de superficie fournit une production toujours régulière et égale. »

Chemins de fer et voies navigables. — Le Texas a sur le golfe du Mexique une ligne de côtes se développant sur une longueur de plus de 600 kilomètres ; mais, à part Galveston, il ne s'y trouve pas de ports bien importants. Comme nous l'avons signalé précédemment, aucune des rivières du pays n'est navigable sur un parcours de quelque étendue.

Quatre grandes lignes de chemin de fer traversent le territoire texan :

L'une part de Saint-Louis et vient aboutir au Rio-Grande, à la frontière mexicaine; de là elle pénètre au Mexique et se termine à Mexico même, mettant ainsi cette ville en communication directe avec tous les centres importants des États-Unis. On peut se rendre aujourd'hui de Mexico à New-York en une huitaine de jours.

Une autre ligne va de Kansas-City à Galveston; c'est celle que nous avons suivie pour arriver à San-Antonio.

Une troisième, la South-Pacific, a son point de départ à la Nouvelle-Orléans; elle traverse toute la partie méridionale du Texas et va aboutir à San-Francisco.

La quatrième, enfin, a la ville de Dallas comme origine, et

(1) *Sur la production du coton en Amérique*, par L. Deschamps (dans la revue *Les Mondes*, 3e sér., t. VIII, p. 10).

se dirige sur El Paso, à la limite du Texas, du Mexique et du Nouveau-Mexique, où elle rejoint la ligne du South-Pacific.

D'autres lignes, mais secondaires, relient ces quatre grandes voies entre elles ou s'y embranchent. Vers 1880, le nombre de lignes était de 26, sur un développement de plus de 4,000 kilomètres. Plusieurs lignes nouvelles sont venues, depuis, s'ajouter à celles-là.

Population. — La population du Texas augmente rapidement.

Son accroissement n'est cependant pas à comparer à celui que l'on constate dans certains États du Nord, où, grâce au voisinage plus immédiat de l'Atlantique, l'émigration européenne s'est portée de prime abord. Voici, depuis le commencement du siècle, les diverses étapes du mouvement de la population texane :

1806.	7,000	habitants.
1834.	21,000	»
1836.	52,670	»
1845.	150,000	»
1850.	212,592	»
1860.	604,215	»
1870.	818,579	»
1880.	1,510,000	»

C'est là, incontestablement, un accroissement des plus remarquables.

En 1870, la population blanche était un peu plus du double de la population noire. Les chiffres pour 1880 font défaut, mais selon toute probabilité la proportion des blancs a été en augmentant.

Également en 1870, les étrangers n'étaient qu'au nombre de 62,420; mais d'année en année, il en vient davantage.

Dans ces derniers temps l'émigration vers le Texas a pris

une extension considérable. L'Allemagne surtout lui fournit de nombreux contingents. Plusieurs villes texanes sont presque exclusivement peuplées d'Allemands ; les autres nationalités : anglaise, irlandaise, française. scandinave, etc., sont beaucoup moins représentées.

Dans le sud-ouest, on trouve toute une population mexicaine et indo-mexicaine, ainsi que quelques tribus d'Indiens. On recrute dans ces deux dernières classes les *cow-boys* (gardeurs de vaches), les bergers, les conducteurs de chariots ou d'attelages, etc.

La valeur totale de la propriété imposée a été estimée approximativement à 450,000,000 de dollars.

Instruction. — L'instruction n'est évidemment pas aussi développée au Texas que dans certains États du nord-est de l'Union. L'enseignement n'y est même pas encore établi sur des bases solides, et les fonds dont il dispose sont loin d'être importants. Il existe un *school fund* (caisse scolaire) dont les revenus, en 1880, s'élevaient à la somme de 100,000 dollars seulement.

Les renseignements statistiques sur le nombre d'écoles, de professeurs, d'élèves, etc., laissent quelque peu à désirer. En 1879, il y avait environ 225,000 enfants en âge d'école, mais 150,000 seulement sur les bancs. Les écoles organisées étaient au nombre de 4,633, dont 905 pour les noirs; mais le recensement n'indique que 4,330 instituteurs, soit 303 de moins que le nombre d'écoles. Il y avait 2,895 instituteurs blancs et 562 noirs, 760 institutrices blanches et 113 noires. Le traitement moyen des premiers était de 42 dollars (220 fr. environ) par mois, celui des secondes de 33 dollars (170 fr. environ).

Il existe au Texas cinq établissements ayant le nom d'Universités, mais qui sont loin d'être organisés comme tels, et quatre Collèges. Dans la plupart de ces institutions les jeunes filles sont reçues au même titre que les jeunes gens.

On compte enfin un Institut militaire, un Collège agricole et

mécanique, une École de théologie, une Ecole de jurisprudence et une École de médecine, de même que des Établissements pour sourds-muets et aveugles. Toutes ces Institutions ont une existence très modeste.

Confessions religieuses. — Il faut remonter à l'année 1875 pour avoir des renseignements un peu certains sur la population des différentes confessions religieuses au Texas. On n'a ainsi qu'une idée du nombre relatif de personnes appartenant aujourd'hui à chacune d'elles.

CONFESSIONS.	NOMBRE de communautés.	d'églises.	de prêtres ou past.	de disciples.	Val. des biens religieux.	
Baptistes	1,047	853	590	357,637	447,500	dollars.
Communauté chrétienne	36	29	21	16,896	27.400	»
Congrégationalistes	8	7	7	1,959	20,000	»
Église protestante épis-	45	38	41	14,612	168,400	»
copale	5	5	5	5,100	21,000	»
Juifs						
Luthériens	45	39	22	22,127	75,250	»
Église méthodiste du Sud	421	386	298	258,800	305,100	»
Église méthodiste épis-	163	124	98	97,200	87,600	»
copale						
Méthodistes africains, etc.	106	83	57	85,000	41,500	»
Méthodistes protestants	35	25	17	10,000	12,500	»
Presbytériens réguliers	138	126	88	36,301	239,000	»
Presbytériens de Cumberland	79	67	41	50,700	93,000	»
Catholiques romains	99	86	97	103,000	401,000	»
Secte de l'Union et sectes secondaires	6	6	6	7,200	4,800	»
Totaux	2,233	1,874	1,388	1,066,532	1,944,050	dollars.

III

SAN-ANTONIO. — LES TEXANS. — MOEURS ET COUTUMES DU TEXAS.

Quatre villes du Texas ont une physionomie et une individualité propres. C'est Austin, la capitale; Galveston, la métropole commerciale, port de mer sur le golfe du Mexique; Houston, centre manufacturier important; et enfin San-Antonio, l'ancienne cité mexicaine, la plus animée, la plus pittoresque et la plus intéressante de toutes les villes texanes.

Galveston a la population la plus dense et un mouvement d'affaires considérable; Austin doit sa notoriété aux diverses administrations qu'elle abrite; Houston est l'un des plus vastes marchés du pays; mais aucune d'elles n'a l'avenir de San-Antonio, appelée dans des temps peu éloignés à devenir, si pas de droit, au moins de fait la vraie capitale du Texas. Elle avait 12,000 habitants en 1870, 21,000 en 1880; elle en a certainement aujourd'hui plus de 30,000. Cette ville est comme un aimant pour les Texans; tous y sont attirés : les uns dans un but de plaisir, les autres pour y recouvrer la santé, sans oublier ceux — et ils forment la majorité — dont l'objectif principal en y débarquant est leur *business*, mais qui ne sont pas fâchés de l'agrémenter de quelques distractions.

Aussi San-Antonio possède-t-elle toujours une assez forte population flottante, parmi laquelle figurent bon nombre d'aventuriers. C'est le lieu de rendez-vous, ou plutôt le quartier général de tous les *ruffians* et de tous les *desperadoes* du Texas; ils y débarquent lorsqu'ils éprouvent le besoin de se reposer ou de festoyer après quelque fructueuse affaire, ou s'y rencontrent lorsqu'ils sont en veine de bons coups à opérer. Ils viennent y dépenser le fruit de leurs rapines et y préparer le plan d'expéditions futures.

San-Antonio a près de deux cents ans d'existence. Cela paraît peu pour nous, Européens, mais c'est une antiquité reculée aux État-Unis, où les villes dont l'histoire remonte aussi haut que le XVIIe siècle sont en bien petit nombre.

Quelques colons espagnols vinrent en 1691 s'établir à l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville, et ce *settlement* fut appelé San-Antonio de Bexar, en l'honneur d'un duc de ce nom. La colonie était composée de moines aventureux et guerriers appartenant à l'ordre des Franciscains; leur premier soin fut de construire des *missions* et des églises, les unes dans un but de protection contre les attaques des

tribus sauvages, les autres comme premiers jalons de leur œuvre de conversion parmi ces mêmes tribus.

On a des raisons de supposer qu'avant de servir d'asile à une colonie de missionnaires espagnols, l'emplacement actuel de San-Antonio était occupé par un village d'Indiens. En creusant des tranchées pour les conduites d'eau, on découvrit, il y a six ans, de nombreuses pointes de flèches et de lances, des couteaux de silex, et divers autres objets dont l'origine remonte certainement à une époque fort ancienne.

Un groupe de cinquante-sept personnes, originaires des îles Canaries et appartenant aux premières familles de ce pays, vint s'établir à San-Antonio en 1730. C'est à cette date que commence la véritable histoire de la ville. Les nouveaux colons la débaptisèrent et lui donnèrent le nom de Villa de San-Fernando, qu'elle conserva pendant une période de cinquante années.

San-Antonio eut beaucoup à souffrir de l'attitude hostile des Indiens pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle. Jusqu'à l'arrivée des Canariens, sauvages et colons avaient vécu en parfaite intelligence ; les missionnaires franciscains avaient réussi dans leurs tentatives de civilisation, et tous leurs travaux de culture, d'irrigation, de bâtisse étaient en grande partie le fruit du labeur des Indiens. Après l'installation des nouveaux colons espagnols, la situation changea de face ; on ne sait trop pour quelle cause. Les conflits entre les deux populations devinrent chaque jour plus fréquents et plus graves, à tel point que les habitations des Européens se transformèrent peu à peu en petites forteresses et se groupèrent sur un espace très restreint.

Lorsque, au commencement de ce siècle, la tranquillité parut devoir revenir à San-Antonio, commença la longue lutte que soutint le Texas contre le Mexique pour obtenir son indépendance. On sait qu'elle ne se termina qu'en 1836. San-Antonio y prit une part considérable, surtout pendant les

deux dernières années. C'est dans ses murs qu'eut lieu, le 6 mars 1836, le célèbre combat de l'Alamo, où 146 Texans préférèrent perdre la vie plutôt que de se rendre.

Il y a cinquante ans, San-Antonio était encore une cité exclusivement mexicaine. Les premiers hommes du Nord y vinrent en 1801, mais c'est à partir de 1830 seulement, comme nous l'avons dit précédemment, que l'immigration venue des États-Unis prit une certaine importance.

Aujourd'hui la « Reine des prairies » — c'est ainsi que souvent les Texans appellent San-Antonio — est une cité mi-américaine, mi-mexicaine, mais l'élément américain tend chaque jour à prendre le dessus. Les Allemands et les nègres y sont aussi fort nombreux. La race espagnole est encore, à l'heure actuelle, représentée par des descendants des familles venues, il y a un siècle et demi, des îles Canaries.

A part l'influence du climat, l'aspect de la ville reflète naturellement la présence d'une population mixte. L'ensemble — la partie américaine comprise — a un cachet d'originalité tout particulier, qui fait contraste avec la monotonie de la grande majorité des villes aux États-Unis. Lorsqu'on a visité une ou deux de ces villes, on peut dire qu'on les a toutes vues. Leurs rues sont tirées au cordeau et ont une largeur uniforme, les monuments y sont rares et sans architecture, les maisons particulières et les magasins alternent avec les usines et les fabriques, et de cette invasion des établissements industriels jusqu'au cœur des plus vastes cités résulte une atmosphère toujours enfumée, des chemins boueux en temps de pluie, couverts de poussière par temps sec. A San-Antonio rien de pareil. Les rues ne sont disposées en échiquier que dans les quartiers nouveaux, et les usines — en très petit nombre — sont installées aux confins de la ville. On n'y voit pas non plus, comme partout ailleurs, même à New-York, à Chicago, à Saint-Louis, les trottoirs encombrés de caisses, de ballots, de débris et de détritus de tous genres, qui sont loin, on le

comprend, d'ajouter à l'embellissement de la voie publique ou de faciliter la circulation. En Europe on ne s'accommoderait pas aisément d'un pareil état de choses. Certes, la liberté en tout et pour tout est un idéal dont on peut chercher à se rapprocher, mais encore faut-il que l'intérêt général n'ait pas à en souffrir. Il est vrai que je n'ai jamais entendu les habitants de New-York ou de Saint-Louis se plaindre des obstacles semés ainsi un peu partout sur leurs pas, et j'aurais mauvaise grâce de me montrer, dans l'occurrence, plus royaliste que le roi.

San-Antonio est située dans une charmante vallée, à travers laquelle coule le Rio San-Antonio, jolie rivière qui prend sa source près de la ville et dont les bords sont recouverts d'une luxuriante végétation. En certains points la vallée est assez encaissée; des collines la dominent de toutes parts. Un autre cours d'eau, le San-Pedro Creek, naît aussi aux environs de San-Antonio, mais il ne fait que la contourner. Depuis quelques années on a établi plusieurs ponts sur la première de ces rivières, mais en maints endroits il faut la traverser à gué, même dans la ville. Le passage n'est pas toujours commode, surtout après de fortes pluies; il est prudent alors de ne pas le risquer. En tout temps, du reste, certains gués ne sont praticables qu'aux voitures ou aux chariots, et il est parfois intéressant de voir la longue file de véhicules qui traversent l'eau.

Les ponts sont en fer et suspendus ; on dirait des cages, ouvertes aux deux extrémités. De chaque côté se trouve une inscription en grands caractères : *Walk your horse,* ce qui équivaut à dire : Mettez votre cheval au pas. Cette recommandation est religieusement observée.

La ville de San-Antonio est divisée en trois quartiers : celui d'Alamo, qui comprend la ville nouvelle et dont l'extension est la plus rapide; le quartier central ou commerçant, et le quartier mexicain ou de Chihuahua. L'International Depot se trouve

à l'extrémité de celui-ci, le Sunset Depot à l'extrémité du premier.

Pour désigner les rues, on a mis à contribution tous les systèmes. Les unes ont des noms — espagnols pour la plupart — d'autres simplement un numéro d'ordre; quant aux avenues, une lettre de l'alphabet suffit à constituer tout leur état civil. Ainsi, on dit l'avenue C, l'avenue, E, etc.

Toutes les rues et avenues sont orientées E.-O. ou S.-N. Lorsqu'une même rue est à la fois à droite et à gauche de la rivière, — elle coupe la ville du N. au S. — la partie sur la rive droite, outre son nom principal, reçoit aussi la désignation West (Ouest), celle sur la rive gauche la désignation East (Est). On écrira, par exemple, West Commerce street, ou East Commerce street. Une distinction du même genre est faite pour les rues parallèles à la rivière, et situées au Nord et au Sud du centre de la cité.

Lorsqu'on veut pénétrer dans la ville par la gare du Galveston, Harrisburg and San-Antonio Railroad, — ligne qui porte aussi le nom de Sunset Road (du Soleil couchant), — on a le choix entre plusieurs belles et larges avenues parallèles, bordées de jolies maisons en bois entourées de jardins. Des acacias, des arbres de Chine, des cactus, des lauriers-roses, des bananiers, etc., cachent en partie ces maisons à la vue. Plusieurs d'entre elles rappellent nos chalets des environs de Bruxelles, à cette différence près que dans leur construction il n'entre pas une seule brique ni une seule pierre. Elles sont toutes précédées d'une véranda, où la famille vient s'asseoir à la tombée de la nuit. Chacun s'installe confortablement dans un *rocking-chair*. Rien n'est plus curieux que de voir parfois sept ou huit de ces sièges animés du mouvement rythmique que leur impriment les occupants ; l'effet est surtout singulier lorsque les sièges ne vont pas en cadence.

Les maisons dont je parle sont bâties très légèrement, comme il convient du reste aux pays chauds. Elles reposent

sur quatre *pillars* (pilots) hauts de un mètre environ; n'étant pas en contact avec le sol, elles sont ainsi préservées de l'humidté; leur ventilation est par le même fait activée, grâce à la couche d'air qui se trouve au-dessous et qui se renouvelle constamment. Ce système offre enfin un dernier avantage : c'est de permettre le transport de la maison tout entière d'un endroit à un autre, comme cela se pratique fréquemment. Ces déménagements s'opèrent au moyen de puissants leviers. On déplace parfois de la sorte toutes les maisons d'une rue ou d'un de ses côtés, soit pour l'élargir, soit pour lui donner une autre direction.

Ces maisons de bois ont rarement plus d'un étage. Le quartier où se sont groupées les plus belles (on les appelle *residences*), avec leurs jardins entourés d'une simple clôture en lattis, où croissent toutes les variétés de la flore tropicale ou sous-tropicale, ce quartier, dis-je, présente pendant la plus grande partie de l'année un aspect enchanteur et riant. L'air, la lumière y circulent à profusion, le parfum des fleurs y répand une odeur douce et pénétrante. La vue se perd dans un océan de verdure. Combien on s'estime heureux de pouvoir contempler toutes ces beautés créées par la nature, beautés qu'aucune muraille, aucun grillage — suivant la mode déplorable d'Europe, — ne cache aux regards.

En se rapprochant du centre de la ville, on aperçoit des maisons de pierre. La pierre employée ressemble assez aux moellons tendres des environs de Paris. On l'extrait de carrières qui se trouvent près de San-Antonio. La pierre bleue et la brique sont inconnues. Dans *Commerce street*, qui est l'artère commerciale la plus importante, presque toutes les maisons sont en pierre. Les magasins se pressent les uns à côté des autres, mais on ne doit pas se figurer qu'ils offrent quelque analogie, même éloignée, avec nos élégants étalages bruxellois. A New-York même, du reste, on voit peu de magasins pouvant rivaliser avec les nôtres pour la belle

ordonnance des objets exposés. C'est de règle aux États-Unis, et San-Antonio n'y fait pas exception : toujours et partout, même insouciance, même laisser-aller quant à l'aspect extérieur des choses. Chez un chapelier, par exemple, au lieu d'admirer des couvre-chefs de toutes formes, arrêtant le passant par leur variété, et placés d'une manière plus ou moins symétrique, vous verrez à l'étalage des montagnes de cartons empilés sans ordre. On ne se préoccupe pas d'attirer le chaland par les yeux ; on espère davantage des réclames dans les journaux ou dans la rue.

Lorsque vous entrez dans un magasin, vous n'êtes pas, comme chez nous, immédiatement abordé par une demoiselle ou par un jeune homme aux façons engageantes, le sourire aux lèvres, dans une tenue irréprochable. Aux États-Unis, il semble que l'acheteur soit l'obligé ; on répond à peine ou distraitement à ses questions ; on ne se met pas en frais pour le décider à fixer son choix ou pour l'engager à faire d'autres emplettes. Le plus souvent on oublie même de lui dire merci à son départ. Et puis, quel sans-gêne bien yankee dans la toilette des commis, surtout en été : tous sont en bras de chemise. Mais les mœurs sont ainsi, et personne ne s'en froisse. Seuls, les étrangers s'en trouvent un peu choqués au début, et ils ont besoin de quelque temps pour s'y accoutumer.

Mais revenons aux magasins de San-Antonio, que nous examinerons rapidement en traversant la ville. On y trouve un peu de tout en fait de marchandises, et naturellement de qualité assez médiocre. Il n'y a pas d'article de commerce spécial à la localité ; l'industrie y est d'ailleurs presque nulle, et tous les négociants font venir leurs produits des États du Nord. L'Europe est aussi un grand pourvoyeur, par l'intermédiaire de maisons de New-York ou de Saint-Louis ; les vêtements, la chaussure sont ainsi importés.

Les seuls magasins intéressants à visiter sont ceux des selliers. Tout ce qui se rapporte au harnachement des che-

vaux et à l'équipement des cavaliers constitue une industrie assez active, où le savoir-faire de l'ouvrier texan peut se donner libre cours. J'ai vu dans ces magasins des selles mexicaines d'une grande richesse et d'un beau travail, plaquées d'ornements d'argent, avec leur pommeau proéminent, leurs larges étriers en bois ou en cuir, en forme de poches, permettant de tenir le pied dans une position invariable. De superbes peaux de buffalos, provenant de bêtes capturées dans le *Llano estacado*, sont étalées à côté. On y trouve parfois aussi des sièges — genre fauteuil — dont les bras, le dos et les pieds sont formés de cornes de ces animaux. C'est fort original comme aspect. La fabrication de ces sièges est particulière à San-Antonio.

D'autres articles, comme les armes et les instruments aratoires, font l'objet d'un grand commerce. Plusieurs magasins — aux proportions énormes — sont affectés à la vente de ces engins, les uns de destruction, les autres de travail, mais tous si utiles ou nécessaires au Texas.

Les épiceries sont encore une marchandise donnant lieu à beaucoup d'affaires. Les fermiers demeurant au loin, dans la prairie, viennent s'approvisionner une ou deux fois l'an à San-Antonio. Si leur famille et leur personnel sont nombreux, ce qui est souvent le cas, ils doivent emporter avec eux de véritables cargaisons. Ou bien, dans les petits villages reculés, on délègue l'un des habitants, chargé de faire les achats pour toute la communauté. Il ne faut pas oublier que dans le Far-West les moyens de communication font totalement défaut et qu'on ne rencontre que des agglomérations de peu d'importance, ou des fermes isolées.

L'assortiment des établissements dont nous parlons ne laisse rien à désirer. Il est on ne peut plus complet. Tout s'y trouve. Je ne puis m'empêcher de dire quelques mots de l'un d'eux, un véritable *Mammoth business house*, comme on l'a baptisé. Sa superficie comprend au moins 15 ares. On y vend

des épiceries, du vin, des liqueurs, de la bière, du tabac, des cigares, des chaussures, des habillements, des chapeaux, des verres et cristaux, des brosses, etc., etc. Lorsqu'on parcourt les galeries où tous ces objets et tous ces produits sont rangés dans un ordre parfait, on se croirait vraiment au milieu d'une exposition commerciale.

A San-Antonio comme dans beaucoup de villes de l'Union, les magasins n'ont pas de volets à leurs vitrines et la plupart restent éclairés pendant toute la nuit. C'est une bonne précaution contre les voleurs, dont les exploits nocturnes deviennent ainsi presque impossibles. A chaque instant ils courent le risque d'être aperçus par les rondes de policemen.

Ce qui m'a frappé, à San-Antonio, c'est de ne rencontrer, dans la ville entière, ni une pâtisserie, ni une charcuterie. Pour qui connaît le goût prononcé des Américains et surtout des Américaines pour les sucreries et pour les douceurs, l'absence de pâtissier est un fait assez bizarre; et d'autre part, dans un pays où le gros et le petit bétail est si abondant, il est étonnant de ne pas rencontrer de boutique de charcutier.

Lorsqu'une dame veut prendre un rafraîchissement ou se reposer, elle a la ressource d'entrer dans une pharmacie ou dans une droguerie. Dans toutes on sert des eaux minérales et gazeuses au verre, et dans quelques-unes des glaces. Celles-ci sont beaucoup plus variées que chez nous; vous pouvez en avoir de toute espèce, même au vinaigre!

Comme il règne de grandes chaleurs au Texas pendant une bonne partie de l'année, le débit de boissons rafraîchissantes et digestives y constitue une branche de commerce très productive.

Les pharmacies et drogueries sont généralement situées au coin des rues. Ce choix de *location* a une réelle importance aux États-Unis, où la population des villes se renouvelle constamment. Il facilite beaucoup la recherche d'une boutique

de pharmacien dans les cas d'urgence, et surtout la nuit.

En poursuivant notre promenade à travers la ville, nous arrivons au quartier mexicain. Ici le changement de décor est complet. Au lieu des élégants chalets et des vastes magasins qui ont attiré nos regards, nous ne voyons plus que de pauvres masures en adobes, aux fenêtres dépourvues de vitres ou sans fenêtres du tout. Le jour ne pénètre dans ces réduits que par la porte, toujours ouverte. Un coup d'œil jeté à l'intérieur nous a vite édifiés sur la simplicité et la pauvreté du mobilier qui le garnit. Les Mexicains de San-Antonio, à part quelques exceptions, appartiennent à la classe la plus infime de la population ; ils ont conservé de leur race cette indolence qui constitue l'un de ses traits distinctifs, mais qui, à San-Antonio, vient se heurter à l'activité américaine, où elle devient une cause marquante d'infériorité. C'est ici qu'on peut bien se rendre compte des effets de la lutte pour l'existence. Pendant que les Américains transforment la ville avec une rapidité étonnante, qu'ils l'animent et l'enrichissent par leur commerce et leur industrie, les malheureux Mexicains s'immobilisent, ils ne parviennent pas à sortir de leur condition précaire, et ils sont réduits à utiliser le peu d'énergie dont la nature les a doués en se livrant à des occupations tout à fait secondaires.

Les Mexicains n'emploient évidemment que la langue espagnole; le nombre de ceux qui s'expriment correctement en anglais est fort restreint, mais beaucoup peuvent se faire comprendre plus ou moins bien dans cette langue. Tous les San-Antoniens, du reste, parlent — dans une certaine mesure — l'anglais, l'allemand et l'espagnol. Ces trois idiomes se trouvent à peu près sur un même pied d'égalité. Aussi, les patrons et les commis de magasin sont-ils tenus de les connaître tous trois parfaitement.

La population mexicaine a non-seulement conservé sa langue, mais aussi ses mœurs et son costume. La jaquette de

velours à chamarrures, le pantalon ample, le sombrero à larges bords, l'écharpe passée autour de la taille, les souliers d'étoffe et les boucles d'oreilles que portaient les ancêtres, n'ont pas disparu. Lors des jours de fête, on voit sortir des armoires des jaquettes de prix, à ornements d'or ou d'argent ; elles sont fort belles et d'un effet original.

Les Américains n'ont pris du costume mexicain que le chapeau, mais en lui donnant une importance telle qu'on peut le considérer comme l'objet principal de leur toilette. Toute leur coquetterie en fait de costume réside dans le chapeau. On pourrait presque deviner le caractère de chaque Texan à la forme de sa coiffure. Cette forme varie à l'infini ; on ne voit jamais deux couvre-chefs tout à fait semblables. Par suite du climat les chapeaux à larges bords sont naturellement les plus en vogue. Notre disgracieux et lourd chapeau de soie est seul proscrit ; pendant les quatre mois de mon séjour à San-Antonio, je n'ai pu en découvrir le moindre spécimen. La casquette partage le même sort. Elle aussi est inconnue au Texas.

Certains chapeaux mexicains sont d'un prix très élevé ; ce sont ceux garnis de torsades à fils d'or et d'argent.

Cette grande variété, cette diversité dans la coiffure est pour l'Européen un sujet d'étonnement et de curiosité, habitué qu'il est à voir toutes les têtes couvertes de chapeaux sombres, invariablement de forme tuyau ou boule. Bien que de proportions parfois énormes, le sombrero texan est néanmoins très léger ; c'est là un avantage précieux — ou plutôt une nécessité — sous les rayons d'un soleil tropical.

Dans le nord des États-Unis, notre chapeau haute-forme reprend une partie de ses droits, mais il s'en faut de beaucoup qu'il soit aussi répandu que chez nous. A New-York, entre autres, on le voit assez fréquemment. Mais tandis que chez nous il est toujours de couleur noire, l'été comme l'hiver, à New-York on ne rencontre que des chapeaux de feutre gris pendant la période des chaleurs. A certains moments de la

journée, dans Broadway, lorsque la foule y est compacte, on aperçoit autour de soi comme une forêt de cylindres de couleur grise dont l'effet est des plus singuliers.

Ce genre de chapeaux s'échauffent beaucoup moins que les nôtres. On sait que le blanc renvoie la chaleur, tandis que le noir l'absorbe. La question de la couleur a donc son importance au point de vue de l'hygiène de la tête.

Qu'on me pardonne ces détails un peu puérils. Mais, comme on a pu s'en rendre compte déjà, mon but est de raconter simplement mes impressions de voyage. Je relate donc tous les faits qui ont éveillé ma curiosité ou attiré mon attention. Je ne fais pas ici une étude de géographie pure, je rapporte ce que j'ai *vu*.

Après avoir quitté le quartier mexicain de San-Antonio, on arrive bientôt au *depot* de l'International and Great Northern Railroad, à l'autre extrémité de la ville. Le trajet d'une gare à l'autre, à pied, est d'un peu plus d'une heure.

Il est rare qu'on fasse cette route pédestrement. Les moyens de locomotion ne manquent pas pour quiconque veut s'épargner la fatigue des jambes. On a le choix entre le cheval, la voiture ou le tramway.

Tout habitant possède au moins un cheval et tout le monde est cavalier. L'ouvrier qui se rend à son ouvrage, le paysan qui vous apporte le lait, le gamin porteur du journal, le facteur muni de vos lettres, et jusqu'à l'allumeur de réverbères sont tous montés. Le cheval est vraiment un objet indispensable. Son prix est du reste peu élevé. Pour 20 dollars (100 fr. environ) on peut acquérir une bête qui ferait encore très bonne figure ici.

Lorsqu'on traverse certaines rues fréquentées, on les voit souvent encombrées de chevaux attachés par la bride à des anneaux scellés de distance en distance dans la bordure des trottoirs — là où il y a des trottoirs, ce qui est l'exception — ou dans des bornes en pierre espacées le long du chemin. Le

cavalier peut ainsi, sans crainte, abandonner sa monture pour quelques moments. On remarque aussi, devant chaque maison, une sorte de marche-pied en pierre ou en bois, qui permet d'enfourcher le cheval plus aisément; mais les hommes s'en servent rarement; il sert plutôt aux dames et aux enfants.

Il existe à San-Antonio, comme chez nous, des stationnements de voitures sur plusieurs places publiques. Mais — à l'honneur de la « Reine des Prairies » et à la honte de Bruxelles, — ces voitures ne sont pas de vulgaires fiacres, traînés par de pauvres haridelles efflanquées et conduits par des cochers d'une urbanité et d'une adresse douteuses; ce sont de vrais carrosses à deux chevaux, dirigés par des nègres polis et d'une habileté consommée dans leur métier d'automédon. La course se paye un dollar, *sans pourboire*. Le pourboire est inconnu aux États-Unis.

Le tram-car, enfin, est le moyen de locomotion le plus en usage, parce qu'il est le plus commode, le mieux à la portée de tous et le moins coûteux. Il n'existe pas encore à San-Antonio de *cable-trams* comme à Chicago, c'est-à-dire de trams mus par des câbles souterrains, ni des trams à vapeur comme à la Nouvelle-Orléans ou même comme à Bruxelles, mais de simples *street-cars* traînés par des mules. Il n'y a qu'une seule classe dans ces voitures et un prix uniforme (5 cents ou 25 centimes), quel que soit le trajet. C'est le système universellement adopté en Amérique et il offre plusieurs avantages, tant pour le public que pour les compagnies. On se place et on descend où l'on veut, et l'on n'a pas à garder précieusement un petit chiffon de papier, qu'à tout bout de champ un inspecteur peut vous prier d'exhiber. Les choses se passent avec plus de simplicité. L'absence de classes et le prix invariable font même que les receveurs ne sont pas indispensables. Aussi dans les cars de plusieurs villes du Nord le voyageur vient-il déposer sa pièce de 5 cents dans une boîte placée près du conducteur, boîte disposée de telle sorte que celui-ci

peut constater à la simple vue si la somme a été réellement versée et si elle est exacte.

Les cars de San-Antonio ne sont pas à recommander, par exemple, pour la rapidité de leur marche ni pour la douceur de leurs mouvements. Que de plaintes on entendrait ici s'il fallait, comme là-bas, parfois attendre près de 20 à 25 minutes en un point de croisement le tram venant dans le sens opposé! Je dois dire, à la louange des Américains, qu'ils font preuve dans ces circonstances d'une patience que nous sommes loin de posséder. Et cette patience ils la montrent en toutes choses, mais surtout — et c'est ici qu'éclate leur sagesse — dans celles où les récriminations ne servent de rien. Vous ne les verrez jamais se répandre en plaintes stériles sur un retard dans l'arrivée du train de chemin de fer qu'ils attendent ou sur les arrêts forcés du car qui les porte. Ils subissent ces petits contre-temps de chaque jour sans laisser échapper la moindre marque d'impatience, avec un flegme que j'ai souvent admiré. Ces minimes désagréments de la vie sont trop minces à leurs yeux pour qu'il faille les recevoir autrement que par une douce résignation. Quel contraste avec ce qui se passe chez nous, où pour un courant d'air dans une salle d'attente, un mauvais vouloir supposé chez un employé subalterne, un retard de quelques minutes dans les heures d'arrivée ou de départ, le public se livre à des protestations courroucées, jette feu et flammes et finalement intente un procès à l'administration. Cette conduite d'enfant gâté, d'une part, et celle du Yankee, habitué aux fortes luttes de l'existence, de l'autre, sont des traits de mœurs intéressants à noter.

Les cars de San-Antonio déraillent invariablement deux ou trois fois pendant chaque trajet. Les voyageurs en descendent aussitôt, et réunissent tous leurs efforts pour soulever la voiture — qui avec ses bras, qui avec ses épaules — afin de la remettre sur les rails. C'est l'affaire de deux minutes.

On sait que les États-Unis sont pauvres en fait de monu-

ments dignes de ce nom. Les villes y sont d'origine si récente qu'il ne saurait en être autrement. San-Antonio ne fait pas exception à la règle, mais les quelques œuvres d'architecture qu'elle possède ont cet avantage de compter parmi les plus anciennes de toute l'Union. Leur ancienneté est du reste leur principal titre à la curiosité; au point de vue de l'art il y a peu de chose à en dire. L'église de San-Fernando, l'Alamo et les *missions* méritent seuls d'être cités. Pour le moment, nous nous bornerons à quelques mots concernant les deux premiers.

San-Fernando est l'église catholique mexicaine; sa fondation remonte à l'année 1732. Elle était primitivement de style mauresque, mais aujourd'hui il ne subsiste de l'ancienne cathédrale que le chœur et la sacristie. Le reste a été démoli, puis remplacé par une construction plus moderne, en vieux style espagnol. La façade nouvelle est assez intéressante : elle devait être surmontée de deux tours, dont une seule est actuellement achevée. Au point de vue de la couleur locale, toutefois, les derniers vestiges de style maure, malgré leur état de délabrement, arrêtent davantage les regards. Ce sont aussi les derniers témoins des grands événements de l'histoire du Texas. C'est là que les généraux mexicains plantaient leur bannière lorsqu'ils recevaient l'ordre de châtier les Texans rebelles; c'est là que Santa-Anna fit hisser le drapeau rouge annonçant la lutte mémorable d'où devait sortir l'indépendance du pays, lutte qui fut signalée par la défense célèbre de l'Alamo, que les Américains se plaisent à mettre en parallèle avec le combat non moins fameux des Thermopyles.

L'*Alamo* était l'une des missions fondées par les Espagnols, la première, dit-on. Comme mission elle s'appelait San-Antonio de Valero, et avait été ainsi dénommée en l'honneur de saint Antoine de Padoue et du duc de Valero, l'un des vice-rois du Mexique. Elle date probablement de 1716.

L'ensemble des bâtiments (église, couvent, etc.) qui avaient servi à la constituer reçut plus tard le nom d'Alamo, qui

signifie peuplier en espagnol. Il lui fut donné, suppose-t-on, par des troupes venant du Fort Alamo de Parras, dans la province de Coahuila, troupes qui cantonnèrent dans la mission.

Aujourd'hui il ne reste plus, de l'Alamo primitif, que la chapelle principale, convertie en dépôt de denrées coloniales. Là où en 1836, après un combat des plus héroïques, cent quarante-six Texans versèrent jusqu'au dernier leur sang pour la patrie, on voit actuellement, rangés dans un ordre méthodique, des caisses de pruneaux et des cabas de figues. Dans tout autre pays, un tel lieu, rempli des souvenirs les plus glorieux du passé, serait vénéré par le peuple, placé sous la sauvegarde et la sollicitude de l'État, conservé avec un soin jaloux. Aux États-Unis on trouve plus pratique de le vendre ou de le louer à un marchand d'épiceries; des barils de mélasse marquent la place où tombèrent jadis tant de braves.

L'Alamo est voisin de l'hôtel Menger, le plus en renom des hôtels de San-Antonio, et se trouve non loin des bâtiments du *Post Office*. Comme partout en Amérique, ce bureau des postes est l'un des principaux monuments de la ville; c'est d'ailleurs, à part les églises et les bars, le lieu public le plus fréquenté.

A l'époque où j'arrivai à San-Antonio, c'est-à-dire au commencement de septembre 1882, on n'y avait pas encore introduit notre système de distribution de lettres; les facteurs y étaient absolument inconnus. Et cependant la population de San-Antonio comptait déjà à cette époque près de 30,000 habitants, et on sait que dans le tableau statistique de la production épistolaire chez les différents peuples, les Américains n'occupent pas le dernier rang. Les lettres et correspondances devaient donc être retirées du Post Office par les destinataires. Tous les dimanches, les journaux publiaient la liste des personnes à l'adresse desquelles des missives étaient parvenues. On peut se faire une idée de la *queue* qui se formait, le lendemain lundi, aux abords de la poste. Pendant

mon séjour à San-Antonio, on fit l'expérience d'un essai de distribution de correspondances à domicile, mais pour une partie restreinte de la ville seulement. Il est à supposer qu'aujourd'hui cette mesure provisoire est devenue définitive et qu'elle a même été étendue à d'autres quartiers.

A côté de ces mœurs postales assez primitives, il faut signaler avec éloge l'usage des *boxes*, qui est général en Amérique. On a voulu récemment l'introduire chez nous, en le modifiant.

Dans chaque Post Office, l'un des murs de la grande salle publique forme un vaste échiquier, composé de plaques de cuivre numérotées, possédant toutes la même dimension, un décimètre carré environ. Ces plaques servent de portes à une sorte de boîtes ou plutôt de casiers ouverts à l'autre bout, du côté des bureaux. Toute personne peut louer une de ces cases ; moyennant une redevance annuelle de quelques dollars, l'administration y dépose les lettres et journaux adressés à son locataire au fur et à mesure qu'ils arrivent. On peut ainsi, à tout instant du jour et de la nuit, venir soi-même ou envoyer son commis faire *la levée* des pièces déposées. L'intermédiaire d'un employé des postes n'est pas nécessaire, chaque abonné possédant une clef de sa *boxe*. Ce système, on le conçoit sans peine, présente de grands avantages aux personnes dont la correspondance est active et qui aiment à traiter les affaires rapidement. Il supprime aussi les inconvénients résultant des changements de domicile. L'adresse de M. X... reste invariablement : P. O. Box 15, c'est-à-dire boîte 15 (si tel est le numéro) au Post Office. Cela suffit.

Les boîtes aux lettres placées dans les rues, par contre, laissaient beaucoup à désirer. Sans vouloir qu'elles soient partout de petits monuments, comme à Bruxelles, on peut néanmoins s'attendre à trouver mieux que de vulgaires boîtes en fer-blanc, de dimensions fort exiguës et simplement accrochées à un réverbère ou à un poteau télégraphique. Elles ne

peuvent recevoir que les lettres; les journaux doivent être déposés sur le couvercle, à l'extérieur, à la vue et par conséquent à la portée de tout le monde. Cette façon de confier ses envois d'imprimés à la poste ne soulève aucune plainte à San-Antonio, mais elle aurait de la peine à s'implanter là où le respect de la propriété d'autrui n'est pas article de foi. Je n'ai jamais vu toucher à ces paquets de journaux ou de brochures exposés en plein air, ni entendre dire qu'on en avait dérobé. Dans la plupart des villes américaines, même dans les plus importantes et les plus peuplées, la remise des imprimés à la poste se fait de cette manière. Lorsque le temps est beau, le procédé n'a pas d'inconvénient en soi; mais survienne une bonne averse, et les *printed matters* sont bientôt réduits en bouillie.

Le Post Office est à proximité de Commerce street, la rue la plus animée de San-Antonio. Nous en avons déjà parlé à propos de ses magasins. Elle est aussi bien curieuse à parcourir pour l'observateur des scènes locales. Des véhicules de tous genres s'y croisent sans cesse, depuis le *buggy* léger et rapide jusqu'aux lourds *waggons* de la prairie vierge. C'est un va-et-vient continuel, un encombrement apparent où chacun, cavalier, cocher ou conducteur, fait évoluer savamment sa monture, sa carriole ou son chariot. Sur les trottoirs et aux devantures des boutiques passe ou s'arrête une foule bigarrée, aux costumes et à l'aspect divers : ici on reconnaît un émigrant allemand à sa marche pesante et à son regard étonné, peu familiarisé encore avec les gens et les mœurs de sa nouvelle patrie; il s'arrête pour contempler un Mexicain à la fière prestance, ou un Chinois à la mine sérieuse, marchant droit devant lui sans regarder les autres passants, vêtu de sa longue blouse bleue aux manches très amples et chaussé de pantoufles. Plus loin un Américain à l'œil vif, énergique, s'entretient avec un individu au regard atone, à la carrure large, qu'on reconnaît aussitôt pour un Indien. Et au milieu

de tout ce monde, de nationalités ou de races si opposées, se glissent nègres, négresses et négrillons; ce ne sont ni les moins nombreux, ni les moins bruyants parmi tout ce monde.

A certains jours de la semaine, — les jours de marché surtout — le spectacle du mouvement dans Commerce street est des plus intéressants. On peut, pendant de longues heures, y faire provision de souvenirs et d'observations.

L'une des extrémités de la rue aboutit à la Plaza de los Islos, ou Main Plaza comme l'appellent les Américains, accouplant ainsi un mot anglais avec un mot espagnol. La façade principale de la cathédrale de San-Fernando donne sur cette place, ainsi que le City Hall (Maison de ville) et deux hôtels très fréquentés. Derrière la cathédrale s'ouvre une autre place, très vaste : c'est la Plaza de las Armas, ou Military Plaza. Elle constitue l'une des grandes attractions de San-Antonio. A plusieurs reprises dans la journée l'aspect de cette place est typique. Le matin de bonne heure il y règne une animation extraordinaire : c'est le moment du marché. D'un côté sont installés les maraîchers et les marchands de fruits. Leurs produits sont étalés sur de longues tables ou sur le sol. On peut s'approvisionner là de melons d'eau douce énormes, de bananes, d'ananas, de pêches succulentes, d'oranges exquises, etc. Plus loin sont groupés les vendeurs de volaille, d'œufs, de beurre, près desquels viennent se ranger de pauvres Mexicaines qui n'ont à vous offrir que de malheureux oiseaux en cage, des moqueurs, des canaris du Mexique ou des cardinaux au superbe plumage rouge. A l'autre bout de la place sont alignés des chariots chargés de bois, de coton, de maïs, de laine, de foin, etc. Mais le spectacle le plus curieux est celui des restaurants en plein air, où le public se presse pour déjeuner. Le mobilier de ces restaurants est fort simple : c'est une longue table, des bancs tout autour, un poêle et quelques ustensiles de cuisine. Le plus souvent les places sont prises d'assaut, tant la cohue est

grande et tant les estomacs sont affamés. Ces déjeuners à l'air libre sont composés de plats exclusivement mexicains : des *tamales*, du *chile con carne*, des *enchilodos*, le tout cuit à la vue des convives, préparé et servi par les descendants des anciens Aztèques. Le tamale est un rouleau de viande entouré d'une feuille de maïs; le chile con carne est, comme son nom l'indique, du poivre avec de la viande; la viande n'est que le prétexte, le poivre fait le fond de ce plat si recherché; la viande est coupée en menus morceaux et nage dans une sauce capable de brûler le palais le plus endurci.

Il règne autour de ces tables-restaurants un entrain et une animation indescriptibles. Le coup d'œil est d'un pittoresque achevé. Comme dans Commerce street, dont nous parlions il y a un instant, là se coudoient de nouveau le Mexicain et le Texan, le nègre et l'Indien, le Yankee et l'Allemand, et au milieu d'eux passent des mendiants à pied ou à cheval, des *lofers* (vagabonds) sans nombre, des señoritas aux yeux noirs et langoureux. Toute cette foule parle haut, crie, vocifère, jure à qui mieux mieux. C'est un brouhaha, un tapage incroyables. Parfois, pour mettre le comble au vacarme, une bande de musiciens vient régaler d'un concert marchands et acheteurs ; mais leurs instruments rendent des sons tellement étranges et si aigus, que, partant dans la prairie vierge, ils y sèmeraient l'épouvante parmi tous ses hôtes.

Comme bien on pense, les rixes sont fréquentes pendant ces heures de marché, et leurs conséquences sont souvent meurtrières. La police est naturellement impuissante à mettre fin aux combats ou à arrêter les coupables. Les meurtres qui se commettent dans ce monde violent, prompt à jouer du revolver ou du couteau, restent presque toujours impunis.

Pendant le jour, la Military Plaza prend un aspect plus calme. Les marchandises et leurs propriétaires ont disparu peu à peu, les Mexicains ont enlevé leurs tables, le bruit a cessé graduellement. On remarque encore çà et là quelques

groupes qui se tiennent près des abords d'un vieux bâtiment. Ce sont les habitués de la Justice de paix (Recorder's Court-Room).

Au début de la soirée, la place s'anime de nouveau. Mais cette fois elle n'est plus envahie par ses hôtes du matin, qu'un esprit de lucre seul y attirait; ce sont des promeneurs et des amateurs de soupers à la belle étoile qui en prennent possession. Les restaurateurs mexicains font leur réapparition; on les voit débouchant de divers côtés, pliant sous le faix de leur attirail de planches, de bancs, de casseroles et de provisions de bouche. Bientôt la fumée de leurs fourneaux se répand dans les airs et des odeurs appétissantes attirent autour des tables le monde, qui arrive lentement. Les places ne tardent pas, cependant, à être toutes occupées; les retardataires causent avec les soupeurs jusqu'à ce que vienne leur tour.

Le public du soir est plus difficile dans ses goûts que celui du matin. Aussi les cuisiniers rivalisent-ils de science et de savoir-faire. On en cite qui sont renommés pour leur talent à préparer un excellent moka ou à servir une délicieuse tasse de chocolat. C'est, avec le poulet rôti, ce que je préférais dans ces banquets en plein vent. J'avoue que le chile con carne me faisait faire la grimace, bien que j'aperçusse mes voisins s'en délecter avec une évidente satisfaction. Histoire d'habitude chez eux sans doute, et manque d'habitude chez moi, ainsi qu'il arrive souvent en maintes choses. Mon palais avait un apprentissage à faire : celui de se *culotter* contre le poivre de Cayenne.

Le luminaire qui servait à éclairer ces agapes simples et originales était loin d'être brillant; quelques mauvaises chandelles fixées sur des bâtons. Mais ce pauvre éclairage ne faisait que donner à la scène plus de couleur locale encore. Vus d'une extrémité de la place, à la lueur d'une lumière blafarde et tremblotante, tous ces visages se détachant sur le fond noir

avaient un aspect vraiment étrange. On songeait involontairement à quelque cérémonie macabre. Je me plaisais alors à me rappeler tous les événements qui s'étaient déroulés sur cette place, depuis l'arrivée des familles canariennes, premier noyau de la population actuelle de San-Antonio, jusqu'aux sanglants combats de la guerre d'indépendance. C'est en ce lieu que s'assemblaient autrefois les Indiens lorsque le cri de guerre avait retenti; plus tard, lorsque la civilisation les eût rejetés au fond des prairies vierges, c'est là encore qu'on les revit de temps à autre, envahissant la place en vainqueurs après avoir semé la mort et l'épouvante sur leur passage. Leur dernière incursion de ce genre remonte à vingt-cinq ans. On peut dire que la Plaza de las Armas a été le véritable berceau de San-Antonio et le théâtre des principaux faits de son histoire.

La vogue des repas en plein air dont nous venons de parler pourrait faire croire que les San-Antoniens sont privés de restaurants dans le genre des nôtres; il n'en est rien cependant. San-Antonio possède même des restaurants *à la française*, mais, il faut le dire, leurs cuisiniers n'ont rien de commun avec ceux de l'école de Brillat-Savarin ou du baron Brisse. Les établissements les plus achalandés sont les *Oyster-Saloons*. On appelle ainsi une sorte de restaurant où l'on ne sert que des huîtres. Il en existe partout aux États-Unis et en grand nombre. Les huîtres que l'on y mange sont de proportions énormes; on les pêche dans le golfe du Mexique. Deux de ces mollusques géants représentent comme quantité de chair une douzaine d'*ostendaises;* on les découpe pour les manger. Aussi sont-elles comme saveur, comme délicatesse de goût bien inférieures aux huîtres belges ou hollandaises. Les Américains sont très friands de l'huître; on ne peut en douter en voyant à chaque pas, du Nord au Sud de l'Union, de l'Atlantique au Pacifique, s'étaler l'enseigne : *Oyster Saloon*. C'est un mets vraiment populaire aux États-Unis. On consomme annuellement des millions d'huîtres dans ce pays.

On ne se borne pas à les y avaler crues comme chez nous, mais on les fait frire, bouillir, rôtir, cuire en soupe. Les gourmets déclarent la soupe aux huîtres délicieuse. Une douzaine d'huîtres ordinaires se paye de 25 à 50 cents (fr. 1.25 à fr. 2.50); c'est un prix bien minime, si l'on songe qu'en Amérique la pièce de 5 cents est, comme monnaie courante, l'égale d'un sou chez nous. Dans les États du Sud, — notamment au Texas et en Louisiane, — les huîtres sont si abondantes, et on en fait une telle consommation, qu'on les charge sur des tombereaux pareils à nos charrettes à sable, lesquels tombereaux vont les déposer aux portes des Oyster Saloons, où elles forment parfois des tas énormes. J'ai vu à plus d'une reprise, dans ces monceaux d'huîtres qui encombraient les trottoirs à San-Antonio ou à la Nouvelle-Orléans, des spécimens dont l'écaille mesurait 65 centimètres de circonférence.

Dans quelques *bars*, — mais ils sont rares, — on donne aussi à manger. Les vivres sont étalés sur un comptoir, dans un des coins de la salle. Tout autour de ce comptoir, les consommateurs s'installent sur des sièges très élevés, dans le genre des chaises hautes de nos bureaux. Chacun prend une assiette, fait son choix parmi les différents plats, et se hâte de céder la place à un autre convive. Ces comptoirs sont généralement exigus; aussi doit-on quelquefois faire queue avant de parvenir à s'y caser. Vous pouvez demander des huîtres, du poisson, des crevettes (elles sont énormes), de la volaille, de la viande, etc.

Dans d'autres bars, plus rares encore, on peut manger gratis. Oui, vous avez bien lu : gratis, sans bourse délier. Il suffit de se faire servir un verre de *lager-beer* ou de *brandy* pour avoir le droit de toucher aux victuailles placées sur une table à proximité du comptoir. On trouve là du saucisson, du roastbeef froid, du fromage, etc. Malheureusement, les mouches sont les commensaux les plus nombreux et les plus ardents à l'attaque; et si l'on n'a pas soin de recouvrir

les mets d'un voile de gaze, il faut vraiment être talonné par la faim pour essayer d'en goûter. J'ai néanmoins vu assez souvent des pauvres diables manger copieusement autour de ces tables, et faire peut-être leur principal repas de ce qu'ils parvenaient à disputer à la voracité des mouches.

Pas plus qu'en Angleterre, la vie de café n'existe aux États-Unis. Dans quelques grandes villes, à New-York, à Chicago, à Saint-Louis, on rencontre des *Beer-Halle* où se réunissent de préférence les Allemands, mais dans les villes secondaires on ne connaît que le *bar-room*. Les chaises ou les bancs y sont inconnus. On boit debout au comptoir. Les liqueurs les plus demandées sont le gin, le brandy et le whisky ; en fait de bières, on se sert que du *lager-beer*, qui ressemble assez à notre bock. Mais il est une boisson qu'on y consomme beaucoup, et qui, à l'époque des ardeurs tropicales de l'été, est un véritable nectar : c'est la limonade. On a essayé d'importer en Europe cette limonade américaine, mais en vain ; on ne parvient pas ici à la préparer comme aux États-Unis. Lorsque le soleil brûlant vous altère la gorge, c'est une jouissance indéfinissable que de boire ou plutôt de humer une limonade à l'ananas ; malheureusement, la sensation de bien-être cesse dès qu'on a recueilli les dernières gouttes du breuvage et la tentation d'un autre verre vous reprend aussitôt.

Au Texas, la vente des boissons fortes n'est pas, comme dans plusieurs États du Nord, prohibée le dimanche. Mais là où cette prohibition a été décrétée on n'a pas tardé à trouver le moyen de l'éluder. Il me souvient que certain dimanche, me trouvant retenu dans une petite bourgade de Pensylvanie par suite du chômage forcé des trains de chemins de fer en ce jour de repos dominical, j'eus l'idée d'entrer dans un bar pour y prendre un verre de bière. Après avoir entendu ma demande, le patron, d'un ton grave et mesuré, me fit observer que les lois du Seigneur et celles de l'État lui interdisaient d'accéder à mon désir. Je m'excusai, et, un peu confus, me

disposais à m'en retourner gros Jean comme devant, lorsqu'au moment de franchir le seuil de l'établissement, le patron vint rapidement à moi, et avec force politesses, me pria d'entrer dans une salle attenante au *bar-room*. J'étais assez intrigué de ce revirement dans ses allures, mais il m'en donna bientôt l'explication. « Dans la chambre à côté, me dit-il, je ne puis verser à boire aujourd'hui, mais ici ce n'est plus le bar, c'est ma demeure, et je vous donnerai tout ce que vous voudrez. » *Donner* était, on le comprend, un euphémisme ; l'action devait être réciproque : il allait me donner de la bière, et moi lui donner de l'argent. J'acceptai son offre de grand cœur, et tout en prenant mon verre de lager, je me ressouvins du vieil adage, si bien mis en pratique par mon *bar-keeper* : qu'il est avec le ciel et surtout avec la conscience des accommodements.

Nous avons dit que la vie de café est nulle à San-Antonio. En revanche, la fréquentation des salles de danse et de bal y est des plus suivie. Le goût de la danse est universel chez les San-Antoniens ; tous y sacrifient, et avec un entrain endiablé. Les Mexicains sont surtout des danseurs infatigables, et ils communiquent leur ardeur au reste de la population. Aussi le culte de Terpsichore est-il pour les habitants de San-Antonio une nécessité de la vie. Il ne se passe pas de jour dans la belle saison — et celle-ci dure depuis mars jusqu'en novembre — sans que la population ne soit conviée à quelque bal public ou privé dans l'un des nombreux *gardens* ou *parks* qui entourent la ville. Et la foule de s'y porter en masse. Rien n'est curieux comme de voir les tram-cars pris d'assaut par des essaims de jeunes filles toutes vêtues de mousseline blanche, ayant de coquets fichus noués autour du cou et les cheveux ornés de fleurs ; leur toilette est d'une grande simplicité, mais d'une fraîcheur ravissante. Comme les cars sont découverts et qu'ils se suivent de près, on a le gracieux spectacle, sans même aller au bal, du défilé de

toutes les jolies danseuses qui s'y rendent. Les hommes von à pied, et par bandes. Ils n'abandonnent pas, pour la circonstance, leurs chapeaux mous de haute fantaisie, ni leur costume négligé ; ils se tiennent aux antipodes de la coquetterie. Seuls, les Mexicains se préoccupent quelque peu du souci de paraître ; mais, en général, l'habit ne fait rien à l'affaire ; les pensées sont ailleurs. Tous n'ont qu'un but, la danse ; une seule passion, encore la danse ; un même espoir, toujours la danse.

Les Mexicains de la classe inférieure se réunissent de préférence dans quelque cour ou dans quelque salle délabrée pour y danser le *fandango*. C'est une danse très originale, très animée, mais aussi fort lascive. On ne peut s'aventurer dans ces réunions chorégraphiques de bas étage qu'avec prudence. La jalousie, les querelles y donnent trop souvent libre cours aux exploits du couteau. Et les spectateurs calmes et désintéressés sont fréquemment les innocentes victimes de leur curiosité.

Les nègres sont non moins passionnés pour la danse que les Mexicains et les Américains, mais ils ne peuvent se livrer qu'entre eux à ce plaisir favori. Dans les bals où se réunissent les blancs ils ne sont pas admis.

Comme autre moyen de divertissement, les San-Antoniens ont encore le théâtre. Mais c'est un plaisir intermittent, subordonné aux intérêts ou aux engagements des troupes de passage. Il existe bien un petit théâtre local à demeure — le Vaudeville — mais les hommes seuls osent s'y aventurer. Quelle collection de types variés de ruffians, de flibustiers, de desperadoes, de lofers, on trouve là réunie ! La première impression du nouveau venu dans ce théâtre — je parle d'un étranger au pays — est profonde. L'attention et l'intérêt sont excités au plus haut point. On se croirait, ma foi, au milieu d'une assemblée d'échappés du bagne. Et quels cris, quel tapage ! A tout moment quelque dispute éclate dans l'un ou l'autre coin de la salle. Les revolvers se mettent bientôt de la

partie. Aussi n'est-il pas rare de voir interrompre la représentation pour cause de meurtre. Cet incident est survenu deux fois pendant mon séjour au Texas.

Lorsque le rideau se lève, un peu de calme parvient, avec peine, à s'établir. Gare à l'acteur ou à l'actrice qui n'a pas l'heur de plaire à ce public... sauvage; les trognons de pomme ou de banane partent immédiatement de tous côtés à son adresse. Par contre, s'il débite son rôle à la satisfaction des auditeurs, on l'en remercie en jetant des pièces de monnaie sur la scène, pendant qu'un concert de coups de sifflets, de miaulements, d'aboiements, de grognements, de cris et de trépignements variés exprime d'une façon plus bruyante et plus générale le contentement et la joie des assistants. On sait que partout, aux États-Unis, les grognements et les sifflets sont, au théâtre, l'équivalent des applaudissements chez nous. Le frottement des pieds sur le plancher est aussi fort usité.

Mais revenons à notre Vaudeville Theatre. Parfois il arrive que deux partis se forment dans le public. Les uns tiennent *pour* l'acteur ou l'actrice en scène, les autres *contre*. Alors c'est un feu roulant d'apostrophes, de plaisanteries d'un goût douteux, d'injures qui se croisent. L'intérêt du spectacle se déplace; il abandonne les planches pour se porter dans la salle. La surexcitation prend quelquefois de telles proportions que les plus exaltés en viennent aux mains et que de vraies batailles en règle s'organisent. Il ne fait pas bon se trouver dans la mêlée. Les coups pleuvent dru, et gare à ceux qu'ils atteignent.

Le Texan est essentiellement querelleur; selon l'expression vulgaire, il a la tête près du bonnet; pour une vétille, il vous menace de son poignard s'il est d'origine mexicaine, de son revolver s'il est Américain. Et malheureusement il ne se borne pas à la simple menace; dans la plupart des cas l'exécution suit immédiatement.

Il est rare qu'on entende parler de meurtre pour cause de

vol; non pas que le vol soit inconnu au Texas, loin de là; il s'exerce même sur une vaste échelle et en grand; mais, je le répète, rarement on s'attaque aux personnes dans le but de les dépouiller des valeurs qu'elles peuvent avoir sur elles.

Le Texan est non seulement querelleur, il est aussi vindicatif. Il pardonnera difficilement l'injure ou le préjudice qu'on lui aura causés. Ajoutez à ces traits de caractère des manières rudes, brutales, parfois grossières, et l'on ne s'étonnera plus de sa réputation de peuple aux mœurs encore un peu sauvages. « That's a rough people », disent les Américains du Nord en parlant des Texans. Déjà sur le bateau qui me transportait d'Anvers à New-York j'avais entendu ces paroles, et combien de fois ensuite, avant d'arriver à San-Antonio, me les a-t-on répétées! Aussi n'était-ce pas sans quelque appréhension que je m'apprêtais à faire connaissance avec une telle population, si mal famée même aux États-Unis. Eh bien, je me hâte de le dire, je n'ai jamais couru le moindre danger au milieu d'elle pendant les quatre mois que j'ai passés au Texas, bien que j'aie été souvent exposé, — et surtout la nuit, lorsque j'avais à traverser la prairie vierge pour regagner la station astronomique belge. Certes, les mœurs texanes sont rudes; le premier contact avec les habitants éveille un sentiment d'attitude défensive ; leur accoutrement même prédispose à une certaine méfiance; mais avec le temps on s'habitue à ces physionomies étranges, on se formalise moins de leurs façons grossières, le débraillé de leur toilette ne paraît plus aussi choquant. L'impression première perd de sa vivacité. Si l'on a soin d'éviter tout motif de querelle avec eux, on pourra circuler sans crainte, partout et à chaque instant du jour.

Je parle ici, naturellement, de la masse de la population. Les classes supérieures ont peu de chose à envier à nos mœurs civilisées; c'est à peine si elles conservent une trace légère de la rudesse native du Texan.

Le vrai Texan est de haute stature; il est solidement charpenté, sans cependant avoir des formes massives. Il a plutôt les membres nerveux. Ses traits sont anguleux, et son regard respire l'énergie et la résolution. C'est du reste un homme habitué aux grandes fatigues et familier avec le danger. Il poursuit un but bien déterminé, qui est de faire fortune. Tous ses efforts, toutes les ressources de son esprit et de ses bras sont mis en œuvre vers la réalisation de ce but. Il ne cherche pas à l'atteindre afin de pouvoir mener une existence d'oisif. Son activité ne fait que croître avec sa prospérité; ce n'est pas tant l'âpreté au gain qui le pousse, mais ce besoin — universel aux États-Unis — d'un travail fébrile, incessant. Il semble qu'il y ait là un trop-plein d'énergie à dépenser. Cette situation a pour effet d'exalter la lutte pour l'existence; comme aucun des rouages de la société ne reste au repos, c'est à qui l'emportera dans ce combat du travail où toutes les forces de la nation sont engagées.

Le Texan, on le conçoit, est habile à tous les exercices du corps; il est surtout un cavalier hors ligne. On le voit rarement sans sa monture. Lors de la guerre de sécession, les régiments de cavalerie texane firent sensation par leur aspect et leur allure imposants. Lorsque leurs masses s'ébranlaient, aucune force ne parvenait à vaincre leur élan.

On retrouve chez les Texans quelques-unes des mauvaises habitudes contractées par les Yankees. Entre autres celle de chiquer. L'Américain fume peu. On ne voit pas aux États-Unis, comme chez nous, le cigare aux lèvres de tous les hommes que l'on rencontre; la pipe encore moins. En revanche, l'usage de la chique y est général. Le gentleman le plus *comme il faut*, de même que l'ouvrier le plus commun, tient constamment en bouche un peu de tabac. On s'en aperçoit de suite au défaut dont ils sont affligés, d'expectorer constamment. A raison de cette pratique malpropre, des crachoirs sont distribués à profusion dans tous les lieux publics : dans

les bars, dans les restaurants, dans les hôtels, et jusque dans les églises. A tous les murs, vous voyez accrochés des avis portant en grandes lettres : « Don't spit on the floor. » (Ne crachez pas sur le plancher.)

L'habitude de chiquer, jointe à l'abus des boissons glacées et des sucreries, causent une prompte détérioration de la denture et provoquent des maladies des voies digestives. Aussi les fausses dents d'une part, les gastrites ou les gastralgies de l'autre, sont-elles choses communes chez les Américains. Les dentistes et les médecins y trouvent leur profit, les dentistes surtout. La réputation de ces derniers est du reste bien connue; depuis longtemps elle est parvenue jusqu'à nous.

La situation est moins bonne pour les marchands de lunettes et de pince-nez. Les Yankees ont généralement la vue excellente. Dès mon arrivée à New-York j'avais été frappé de la rareté des monocles et des binocles parmi la population. Au Texas j'en remarquai moins encore. Cet avantage d'une bonne vue doit tenir à des causes diverses, dont la principale, me semble-t-il, résulte de l'absence de la vie de café. Il est à peine nécessaire de rappeler la pernicieuse influence de la fumée de tabac sur l'organe visuel, et celle, plus pernicieuse encore, de la lecture dans une atmosphère enfumée.

Bien des traits de mœurs anglaises se sont conservés aux États-Unis. La vie de famille, par exemple, y est tout autant en honneur que chez nos voisins d'outre-Manche. A San-Antonio, vers le commencement de la soirée, toutes les vérandas deviennent le rendez-vous des amis et connaissances de la maison. On ne reste pas longtemps, dix minutes au plus. Chaque demeure a son jour ou plutôt son soir de réception, pendant lequel les visiteurs se renouvellent constamment. Ces réceptions en plein air offrent un charme tout particulier; pour l'étranger elles sont une occasion de faire

ample moisson de curieuses et intéressantes observations sur les mœurs du pays.

Le monde où cette vie de famille règne ne fréquente jamais les bars; la clientèle de ceux-ci se recrute surtout parmi les *lofers* et parmi les étrangers à la ville. C'est là qu'on rencontre le dessus du panier de l'honnête corporation des flibustiers, de tous les gens sans aveu qui sillonnent le pays, et notamment la région voisine du Mexique et du Far-West. Ils y font de plus ou moins grandes dépenses, en rapport avec les bénéfices réalisés dans leurs... opérations. A certains jours, les abords des bars les plus en renom chez cette classe d'habitués attirent vivement l'attention. On voit là des groupes d'individus à la mine patibulaire, au regard louche, dans des accoutrements qui rappellent les trappeurs de la prairie vierge. Ces hommes discutent, se chamaillent, entrent dans le bar, en ressortent, mais sans jamais s'en éloigner de beaucoup. Pour le moment c'est leur *home;* ils ne l'abandonnent pas un instant; ils y arrivent de grand matin et y restent jusque tard dans la nuit, à moins que dans la journée des policemen n'aient été obligés de les conduire au violon pour ivresse, ou qu'une bagarre — ce qui est le cas le plus ordinaire — ne les ait dispersés momentanément. La rue Soledad, qui était comme le quartier général de ces *tramps* et de ces *desperadoes*, devenait ainsi presque chaque jour le théâtre de scènes plus ou moins tragiques. Lorsqu'il m'arrivait d'y passer, je ne manquais jamais de m'arrêter quelque temps afin de jeter un coup d'œil sur les différents groupes qui l'occupaient. On se serait cru au milieu d'une cour des miracles ou d'un congrès de détrousseurs de grand chemin. Par moments, l'un ou l'autre individu se détachait d'un des groupes, et, feignant l'indifférence, s'approchait d'un autre groupe, d'où un second individu, sur un signe imperceptible du premier, s'éloignait pour aller rejoindre celui-ci à une certaine distance. C'était alors entre eux une sorte de conciliabule,

dont, j'en avais l'intime conviction, les conséquences étaient quelque mauvais coup prochain.

Dans l'intérieur des bars, le spectacle impressionnait péniblement. On n'y voyait, la plupart du temps, que des hommes aux divers degrés de l'ivresse, la face hébétée, congestionnée, les lèvres contractées, n'ayant que des injures ou les jurons les plus grossiers à la bouche, prêts à batailler, à s'empoigner à la gorge, à faire usage de leur revolver. Lorsque les choses allaient trop loin, le patron du bar était obligé, pour calmer l'effervescence de ses clients, de les menacer de ses propres armes. Comme pareille intervention est souvent nécessaire, il y a toujours en réserve, derrière le comptoir, un ou deux revolvers de fort calibre et une carabine, tout chargés. Il n'y a pas d'établissement où cette précaution soit négligée.

La nuit venue, les *lodgings* ouvrent leurs portes à la société interlope que nous venons de dépeindre. Les uns vont y prendre un repos de quelques heures, mais la plupart y cuver leur whisky. Le droit d'entrée de ces *lodgings* n'est pas élevé : 25 cents. Le propriétaire ou son gérant se trouve à la porte, le revolver à la ceinture ou posé sur une petite table à côté de lui; on n'entre qu'après lui avoir remis le *quarter* exigé. Tous les logeurs sont parqués dans une même salle; parfois ce n'est même qu'une cour ou un vestibule; il y a par terre un certain nombre de mauvaises paillasses, sans couvertures; il est vrai que la douceur des nuits permet de se passer de ce luxe. Comme les *lodgings* occupent toujours les rez-de-chaussée des maisons où ils sont établis, et qu'au milieu de l'été la grande chaleur oblige à laisser les fenêtres ouvertes, j'ai eu quelquefois l'occasion d'en apercevoir l'intérieur. Je vous assure que le tableau était digne de curiosité.

Certains de ces logements sont aussi installés aux environs des gares; ce sont alors, généralement, de vastes tentes, postées dans quelque terrain vague. Là, on vous *charge* de

20 cents seulement, mais la réduction de prix est largement compensée par les ennuis nombreux qu'elle comporte, et dont les moustiques, les scorpions et autres hôtes nocturnes d'un commerce peu agréable, sont les principales causes.

La rue Soledad aboutit à la Main Plaza, et, de ce côté, se termine par le Vaudeville Theatre, où, comme je l'ai dit plus haut, l'humeur batailleuse des Texans trouve souvent à s'exercer. A l'autre extrémité de la place, les deux hôtels dont nous avons déjà parlé jettent autour d'eux beaucoup d'animation. Tout ce quartier, du reste, constitue le vrai centre de la ville; c'est l'un de ceux dont la physionomie est la plus curieuse à étudier. Malheureusement, il ne fait pas toujours bon s'y promener. Les détonations d'armes à feu y sont chose commune, soit qu'elles éclatent dans la chaleur d'une dispute, ou que de mauvais plaisants en soient les auteurs. L'unique but de ceux-ci est de s'*amuser* ou d'effrayer les passants. Mais ce jeu n'est pas exempt de dangers, comme en témoignent les fréquents accidents dont il est cause. Il peut même revêtir un caractère particulièrement odieux lorsqu'il s'exerce de propos délibéré sur de pauvres nègres, auxquels, par plaisir, on tire des coups de revolver dans les jambes. Les spectateurs rient à se tordre de ces bonnes farces, qui partout ailleurs seraient considérées comme de véritables crimes.

On pourrait croire, au récit de ces exploits du revolver, que le port de cette arme n'est soumis à aucune prohibition, qu'il est absolument libre. C'est une erreur. La loi est très sévère à cet égard. Qu'on en juge par la lecture de l'ordonnance suivante :

« Toute personne qui, dans les limites de la ville, sera trouvée porteur d'un couteau de chasse, d'une dague, d'un couteau de boucher, d'un rasoir, d'un six-coups ou d'un revolver quelconque, ou bien encore d'un coup-de-poing, d'une fronde, d'un gourdin, d'une canne plombée ou à épée,

ou de n'importe quelle arme fabriquée ou vendue dans le but d'attaquer ou de se défendre, et capable de donner la mort ou d'occasionner de graves blessures, ladite personne sera convaincue de délit criminel, et, après condamnation devant le juge de la ville, sera passible d'une amende de 25 dollars au minimum et de 100 dollars au maximum, et, en cas de défaut de payement, sera incarcérée dans la prison communale ou contrainte aux travaux forcés pendant 25 jours au moins et 50 jours au plus. »

Cette ordonnance, malgré sa grande sévérité, est bien de toutes celles édictées par la ville de San-Antonio la moins respectée. Il n'y a pas d'habitant qui ne soit porteur d'une arme quelconque, couteau ou revolver, et il n'y a peut-être pas de pays où on en fasse un aussi fréquent usage. Si, à certains jours déterminés, on faisait à San-Antonio la visite régulière des poches comme à Bruxelles on analyse le lait des Perrettes, le total des amendes encourues s'élèverait à un chiffre fabuleux.

Les Texans ont, peut-on dire, la passion des armes à feu. L'ordonnance que nous venons de citer le prouve assez d'ailleurs. On a voulu les en corriger en stipulant des peines sévères contre le port de ces armes. Mais les amendes et même la prison ou les travaux forcés ne parviendront pas de sitôt à en avoir raison. Jusqu'aux enfants en sont atteints. Les gamins de 10 à 15 ans ne s'amusent pas, comme chez nous, aux divers jeux propres à cet âge, mais à s'exercer au tir à la carabine ou au pistolet. Les dimanches et les jours de congé, ils les passent aux environs de la ville, à la chasse aux pigeons sauvages ou aux lapins.

Autrefois, les San-Antoniens avaient la manie de tirer sur tous les objets qui pouvaient servir à montrer leur adresse : enseignes, poteaux, corniches des toitures, étaient autant de cibles où, tout le long du jour, ils s'amusaient à loger leurs balles. Aux jours de grandes fêtes, comme à la Noël ou au

nouvel an, les jeunes gens parcouraient les rues de la ville à cheval, en exécutant des fusillades depuis le matin jusqu'au soir. C'était leur manière à eux de se livrer à des réjouissances. La municipalité eut beaucoup de peine à faire disparaître ces coutumes dangereuses.

Malgré la rudesse de leurs manières, les Texans, comme les Américains du Nord, ont pour la femme un grand respect. C'est un des traits de mœurs les plus caractéristiques aux États-Unis. Chez les Texans ce respect a même quelque chose de sauvage ; c'est certainement de la galanterie, mais d'un genre tout particulier, qui n'a rien de commun avec la galanterie française, si raffinée. Aux yeux du Yankee, et plus encore aux yeux de l'homme du Sud, la femme est un être supérieur ; il subit l'ascendant de qualités et de charmes dont il se sent lui-même complètement dépourvu ; dans la déférence parfois exagérée qu'il a pour elle, on trouve comme une réminiscence de l'obséquiosité de l'esclave. Ces sentiments des hommes envers la femme sont pour l'Américaine une force. Aussi la timidité lui est-elle inconnue ; même lorsqu'elle s'adresse à une personne qui lui est absolument étrangère, c'est toujours sur un ton plein d'assurance.

Combien de fois m'est-il arrivé, voyageant en tram ou en wagon, d'entendre quelque *miss* ou quelque *lady* me dire : « Monsieur, fermez la porte ; ouvrez la fenêtre. » C'était un commandement. Rarement un merci venait me récompenser de mon obéissance.

J'ai vu maintes fois, dans le car, des ivrognes faire des efforts surhumains pour se lever, afin de céder leur place à une dame. Jamais un homme ne restera assis si des dames n'ont pu trouver à se caser. Au cas où un individu dérogerait à cet usage, il serait aussitôt et brutalement expulsé. Mais le fait ne s'est jamais présenté. Lorsqu'une dame se dispose à monter dans la voiture, tous les voyageurs de la plate-forme se hâtent de lui livrer passage et de l'aider à monter. Le mou-

vement est spontané et général. Sa brusquerie montre combien il est sincère et dégagé de toute arrière-pensée. En un mot, chez le Texan c'est un profond respect que la femme inspire, contrairement à ce qui se passe chez nous, où on se contente habituellement de lui témoigner de la galanterie.

Même à San-Antonio, où le sexe fort est en grande partie représenté par des gens de mœurs et de façons grossières, la femme ou la jeune fille peuvent circuler à toute heure du jour ou de la nuit, sans crainte d'être importunées. La population ne badine pas sur ce chapitre. Lorsqu'une infraction aux lois du respect envers le sexe faible vient à se commettre, elle se charge elle-même de châtier le coupable.

Dans toutes les circonstances ou dans toutes les situations où elle peut se produire, la déférence vis-à-vis de la femme se retrouve. Ainsi, dans les restaurants, dans les hôtels, il y a toujours une salle exclusivement réservée aux dames seules. Au Post Office, à San-Antonio, il y avait deux guichets : l'un pour les *gents* (gentlemen), l'autre pour les *ladies*.

La situation faite à la femme dans la société américaine rend à la fois son caractère plus viril, et mieux trempé pour les luttes de la vie que celui des femmes de nos pays. Elle réalise ainsi véritablement, dans le mariage, ce précepte de la loi civile aussi bien que de la loi religieuse, qui veut que la femme soit la compagne et l'égale de l'homme.

Chez nous, il y a des *femmes* et des *dames*, des *filles* et des *demoiselles*. Aux États-Unis il n'y a que des dames et des demoiselles. L'épouse du plus modeste ouvrier, vêtue du costume le plus simple, a les allures d'une dame. La remarque est surtout fondée pour San-Antonio, où toutes les femmes, jeunes ou âgées, portent des toilettes claires, généralement de mousseline blanche ; toutes aussi sont coiffées de chapeaux de paille, de telle sorte qu'il est assez difficile d'établir une distinction entre elles quant au rang. C'était pour moi un fréquent sujet d'étonnement de voir passer à mes côtés un type

de lofer presque en guenilles, à côté d'une dame proprement et coquettement habillée comme je viens de le dire.

Les moyens d'existence pour les femmes sont beaucoup plus nombreux en Amérique qu'en Europe. Dans la collation des emplois, par exemple, une large part leur est faite. Certaines grandes administrations publiques les admettent au même titre que les hommes. Au Patent Office, à Washington, presque tous les bureaux ont des femmes pour titulaires; il en est de même à la Trésorerie. Dans l'enseignement, les femmes sont en majorité; on leur trouve plus d'aptitudes qu'aux hommes pour donner l'instruction et l'éducation, même aux garçons.

Dans les États du Sud, et au Texas entre autres, ce recours à la femme n'est pas aussi fréquent que dans le nord. Bien des carrières, cependant, lui sont ouvertes.

Ainsi, à San-Antonio, l'enseignement se trouve confié exclusivement à des dames et à des demoiselles.

Je n'ai pas encore parlé de la race nègre au Texas. On sait que les noirs sont très nombreux dans cet État, comme, d'ailleurs, dans toute la partie méridionale de l'Union. Le Sud était le vrai pays à esclaves avant la guerre de sécession. C'est là que le secours de leurs bras était le plus nécessaire. Les plantations de coton et de canne à sucre exigent l'emploi d'un grand nombre de travailleurs, et faute d'en trouver aux États-Unis mêmes, c'est en Afrique qu'on allait les recruter. Depuis 1862 les noirs sont libres sur tout le territoire américain, mais il s'en faut de beaucoup, surtout dans les États qui s'étaient formés en Confédération lors de la guerre de sécession, que la loi fasse du nègre l'égal du blanc. Les Législatures du Texas et de la Louisiane, entre autres, conservent encore dans leurs codes, en dépit de la Constitution des États-Unis, plusieurs articles qui sont vraiment attentatoires à la liberté individuelle des nègres. Ainsi un noir ne peut épouser une

blanche ; s'il transgresse la loi, il est passible de plusieurs années de prison et d'une forte amende. De même, une noire ne peut devenir la femme d'un blanc. Ceux ou celles qui ne considèrent pas la question de couleur comme un obstacle à leur union, sont en outre à jamais brouillés avec la société ; celle-ci ne pardonne pas ce genre de mésalliance, ces *miscegenations*, terme sous lequel on désigne les mariages entre gens de couleur différente.

Dans la vie ordinaire, certaines distinctions établies entre les deux races, sans avoir d'importance en apparence, ont pour effet d'empêcher tout fusionnement entre elles.

Les nègres ont des écoles distinctes de celles des blancs ; leurs enfants ne peuvent fréquenter ces dernières. Les instituteurs et institutrices des écoliers noirs sont également de couleur. Il ont leurs églises, avec des pasteurs choisis parmi eux. Dans l'armée, certains régiments sont exclusivement composés de nègres, mais les officiers sont blancs. A San-Antonio, le corps de pompiers volontaires admet les hommes de couleur, mais on en forme des compagnies spéciales où n'entre pas un seul blanc.

Dans les États du Nord, la population noire n'est pas traitée avec cet esprit d'éloignement, cette préoccupation de la tenir sans cesse à l'écart, d'empêcher tout contact avec la race dominante. La fusion, bien que peu marquée jusqu'ici, s'opère néanmoins lentement et graduellement. On ne voit pas que des nègres misérables à New-York, à Chicago, dans les grands centres du pays yankee; on en rencontre qui semblent appartenir aux classes riches ou aisées de la société, ce qui dénote évidemment un état de choses moins dur et moins humiliant pour le pauvre paria, que dans le pays créole. Toutefois, dans certaines circonstances, l'Américain du Nord laisse aussi échapper des marques d'antipathie contre le nègre, et ces sentiments se font jour, le croirait-on? dans des milieux où l'on devrait s'attendre à trouver, à l'égard des différences

de races, les idées les plus libérales, les plus exemptes de préjugés. C'est ainsi que pendant mon séjour au Texas, un jeune homme noir d'excellente famille se présenta aux examens d'entrée à l'École militaire de West-Point et les subit avec succès. A l'ouverture des cours, il fut dès le premier jour tenu à distance, traité comme une brebis galeuse. La présence d'un visage noir parmi les cadets mettait toute l'école en révolution. Au bout de trois jours, sa position n'était plus tenable; celui que l'on considérait comme marqué d'infamie... à cause de sa couleur, se vit contraint de se retirer, ce qui équivalait à rompre sa carrière. L'affaire fit beaucoup de bruit dans la presse; elle n'en constitue pas moins un exemple, entre mille, de la position inférieure où se trouve encore aujourd'hui l'affranchi, après vingt ans de délivrance.

Le *darkey* — sobriquet sous lequel on désigne le nègre au Texas, par analogie avec *monkey* (singe) — n'est pas cependant l'être dégradé qu'on s'est plu à nous dépeindre. Il est capable de s'élever dans l'échelle sociale au niveau des autres races. Qu'on le fasse sortir de la condition précaire où il végète actuellement, — et dont on ne s'efforce guère de le retirer, — et on le verra bientôt prendre une place honorable à côté de ses frères blancs. L'intelligence ne lui fait nullement défaut, quoi qu'en disent d'aucuns; il possède même plusieurs facultés ou qualités natives dont paraissent privés les Américains.

Il semble qu'on ait tout dit lorsqu'on représente le nègre comme un type d'ivrognerie et de paresse, comme un être habitué au mensonge et peu scrupuleux des droits d'autrui à la propriété. L'esclavage l'avait rendu tel ; il l'avait conduit à un état d'infériorité et d'abjection qui devait fatalement étouffer en lui tous bons sentiments. Aussi, le jour où on le déclara homme libre, aurait-il dû être guidé, soutenu dans ses premiers pas vers la vie nouvelle qui s'ouvrait devant lui et pour laquelle il n'était nullement préparé. On oublia sa faiblesse et sa triste condition antérieure ; on le traita avec froideur, avec

dédain, lui montrant par là que s'il avait en quelque sorte reçu l'indépendance matérielle, il ne tenait pas encore l'indépendance morale.

Aujourd'hui, cependant, on rencontre des hommes de couleur dans toutes les sphères de la société américaine. Si une condition très humble est encore le lot du plus grand nombre, on en voit néanmoins qui s'élèvent à des positions meilleures. N'avons-nous pas appris récemment que la Convention républicaine réunie à Chicago avait été présidée par un nègre? Le fait est significatif, et un jour viendra peut-être où les portes de la Maison Blanche, à Washington, s'ouvriront devant un petit-fils d'esclave.

Les noirs attirent surtout la sympathie par leur humeur joviale, leur caractère bon enfant. Au demeurant, la plupart sont encore de grands enfants, toujours prêts à rire, à s'amuser d'un rien. Ils ont peu le sentiment de cette gravité dans la tenue et dans les allures, qui marque la différence entre l'homme fait et l'adolescent.

Malgré l'éloignement que les blancs manifestent à leur endroit, ils ne leur en tiennent pas rancune. Au contraire, ils semblent admettre qu'on ne puisse les traiter sur un pied d'égalité, eux qui, il y a quelque vingt ans à peine, n'osaient qu'en tremblant lever les yeux sur leurs maîtres. Ils se font humbles; ils sont prévenants, obséquieux, même envers ceux qui leur montrent du mépris. Dans la plupart des théâtres, le fond du répertoire consiste en pièces burlesques où le nègre se trouve en butte à toutes les bouffonneries imaginables. Il est le point de mire des moqueries, des sarcasmes les plus outrageants; on lui prête toujours le rôle le plus ridicule, sinon le plus odieux. Et malgré ce parti-pris, les noirs qui assistent à ces représentations où leur race est ainsi bafouée, sont les premiers à rire des plaisanteries douteuses qu'on prodigue à leur endroit. C'est montrer une insouciance qui peut faire croire à l'absence de toute dignité personnelle, ou c'est prouver

beaucoup d'esprit. Pour le spectateur impartial et non prévenu, le ridicule retombe sur ceux qui croient spirituel de s'en servir contre des faibles, hors d'état d'user de représailles.

Le vrai type africain n'est pas commun. Depuis l'abolition de l'esclavage, du reste, la population nègre aux États-Unis ne s'accroissant plus d'individus arrachés au continent noir, le mélange des différentes races et l'influence d'un autre climat ont peu à peu modifié considérablement le type primitif. Aujourd'hui on rencontre toutes les nuances de couleur de peau : depuis le noir le plus pur jusqu'au blanc caucasique. Le fait s'explique par les croisements multiples qui se sont opérés. Seuls, les cheveux crépus ne subissent pas de transformation, et c'est par là qu'on parvient à reconnaître l'origine africaine d'hommes à la peau absolument blanche.

Au Texas, la population nègre se trouve encore dans un état d'infériorité bien marqué. Il serait d'ailleurs difficile qu'il en fût autrement, en présence du peu d'efforts, comme je le disais tout à l'heure, tentés pour l'aider à se créer une existence meilleure. Aussi les nègres de ce pays sont-ils réduits à exercer des métiers secondaires, comme ceux d'ouvriers de ferme, de portefaix, de blanchisseurs de linge, de garçons d'hôtel, de cochers ou de barbiers. Leur supériorité dans l'exercice de ces deux dernières professions, celles de cocher et de barbier, est bien connue; ils ont sous ce rapport un talent partout incontesté : personne mieux qu'eux ne sait conduire les chevaux ou raser la barbe. Il faut voir avec quelle gravité, quelle assurance ils tiennent les rênes, avec quelle adresse ils savent éviter les obstacles qui pourraient effrayer les chevaux, de quels soins ils entourent les bêtes qui leur sont confiées. Ils ont, comme l'Arabe, l'amour du cheval, et comme lui ce sont de brillants et hardis cavaliers. Comme perruquiers, d'autre part, leur renommée est non moins universelle. Nous dirons, en passant, qu'il n'existe

pas de pays où les salons de coiffure sont aussi vastes, aussi luxueux, aussi bien outillés qu'aux États-Unis. Pour l'étranger, ce sont de véritables objets de curiosité. Dans certains de ces salons, on peut voir jusqu'à douze ou quinze garçons de couleur, en habit et en cravate blanche, la serviette sur le bras, les uns savonnant, les autres rasant ou peignant. Dans la petite ville de San-Antonio, l'intérieur des *barbers' shops* en renom était d'un confort et d'une richesse de décoration qui ne le cédaient en rien ni aux bars, ni aux magasins les plus admirés. Il est vrai que le tarif y était à l'avenant. Toute visite à l'un de ces salons entraînait à une dépense d'un dollar au moins.

Le nègre possède beaucoup d'aptitude aussi pour la musique ; il a l'oreille très juste. Il l'emporte ici sur le Yankee, dont le sens musical n'est généralement pas très développé, comme chacun sait.

Au physique, le noir est bien proportionné ; ses formes sont plus régulières que celles de l'Américain ; sa force musculaire est également plus grande. Il le surpasse encore par son élégance, qu'on remarque non-seulement dans la façon de se vêtir, mais jusque dans les mouvements, dans la démarche. En un mot, il y a chez lui un certain sens esthétique, les rudiments d'une nature artiste.

Les femmes sont loin d'être aussi avenantes que les hommes. Elles ont pour la plupart un médiocre souci de la propreté, et leur indolence, leur nonchalance sont proverbiales. Lorsqu'elles donnent libre cours à leurs bavardages, il est malaisé d'en prévoir la fin. Elles ont aussi moins de goût que les hommes. Dans leur toilette, on voit parfois réunies toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Et cependant leur costume est bien peu compliqué. C'est naturellement le dimanche qu'elles se parent de leurs plus beaux atours. Que de fois n'ai-je pu m'empêcher de sourire à la vue de quelque plantureuse négresse affublée d'une robe de couleur rose

tendre, garnie de volants d'un vert criard ; sur la tête, un chapeau de paille surchargé de plumes : bleues, jaunes, rouges, etc. La face noire émergeant de cet amas de chiffons bariolés formait avec ceux-ci un ensemble des plus drôles. Parfois, j'étais non moins surpris de voir une dame dans cet accoutrement, assise sur le pas de sa porte une longue pipe ou un brûle-gueule à la bouche. Le cas était assez rare cependant. Les femmes-fumeurs sont en minorité au Texas. Ce n'est pas comme à La Havane, où tout le beau sexe — femmes blanches et noires — sacrifie à l'usage du tabac.

La question africaine — non pas celle qui occupe tant notre pays en ce moment — a fort agité les esprits aux États-Unis dans ces dernières années. Journaux et revues l'ont étudiée, examinée et retournée sous toutes ses faces. Les deux problèmes qui ont surtout fixé l'attention sont les suivants : Y a-t-il danger que la population noire ne devienne plus considérable que la population blanche? L'intelligence du nègre peut-elle s'élever à celle du blanc? Comme toujours en pareil cas, les avis ont été partagés. Les uns ont apporté des statistiques établissant que dans un avenir plus ou moins lointain la race noire aux États-Unis serait la plus nombreuse, d'autres ont affirmé le contraire, c'est-à-dire montré la progression constante de la supériorité numérique des blancs. Au sujet de l'intelligence, les opinions ont été beaucoup moins tranchées. Il est vrai qu'on n'avait pas demandé celle du principal intéressé — je veux dire de l'homme de couleur.

Il résulte de toutes ces discussions que la majorité des Américains ne semble nullement disposée à traiter les noirs sur un pied d'égalité, même dans un temps fort éloigné, alors que ceux-ci auront jeté loin d'eux les derniers liens qui les rattachent encore à leur ancien état d'esclavage. Il faudra à la population noire beaucoup de patience, beaucoup de tact, beaucoup d'énergie, pour en arriver un jour — et la chose doit fatalement se produire — à pouvoir traiter d'égal à égal avec ses

frères blancs. Nous faisons des vœux pour que ce soit le plus tôt possible, dans l'intérêt et des uns et des autres.

L'unanimité d'opinion des Américains à l'endroit des nègres est l'antipode de leur diversité de sentiments en ce qui touche aux matières religieuses.

Il n'y a pas de pays au monde où l'on compte autant de religions qu'aux États-Unis. On peut dire qu'il s'en trouve pour tous les goûts. Catholiques, juifs, luthériens, presbytériens, quakers, baptistes, mormons, etc., etc., vivent côte à côte et s'entendent assez bien. C'est un fait qui étonne, de voir un peuple tant absorbé par le travail, par le souci des affaires, par la préoccupation constante de ses entreprises et de ses spéculations, être dominé à un si haut degré par le sentiment religieux et consacrer à des exercices de piété une bonne part de son existence. Il est vrai que de mauvaises langues — on en rencontre partout — racontent qu'il y a là plus d'hypocrisie que de croyance sincère. C'est, disent-elles, se décerner gratuitement un brevet d'honnêteté que d'être assidu aux offices et aux prêches, et de se montrer croyant fervent. Quoi qu'il en soit de ces dires, qui ne peuvent naturellement venir que de mécréants, la grande majorité de la nation est animée d'un vif esprit de religiosité. Je me rappelle avoir remarqué, lors de ma première traversée du Kansas, un village composé de 18 maisons et de 3 églises. Cela faisait une église pour six familles. A San-Antonio on compte 27 temples — dont trois pour les noirs — plus un certain nombre de chapelles. A part la cathédrale catholique, dont nous avons parlé déjà, aucun de ces temples ne mérite de porter le nom de monument. Ce sont des constructions plus ou moins vastes, selon l'importance du nombre des fidèles ; leur architecture est très simple; elle ne dépasse pas le niveau de celle de nos plus modestes églises de village.

J'ai dit au commencement de cet article que la cathédrale

catholique était surtout fréquentée par la population mexicaine. Il y a une autre église catholique pour les Américains, une troisième pour les Allemands et une quatrième pour les Polonais. La communauté presbytérienne est la plus importante de toutes les confessions religieuses; elle aussi possède une cathédrale, assez bien décorée à l'intérieur, grâce à de nombreux dons des officiers du Département militaire au Texas. La cloche provient d'un canon en cuivre pur, trouvé près de l'Alamo après les sanglants combats de 1836. La religion méthodiste compte de son côté de nombreux adeptes à San-Antonio.

La naissance de nouvelles sectes religieuses et la création d'églises sont des événements de chaque jour aux États-Unis. Pendant que j'étais à San-Antonio, mes collègues de la mission astronomique et moi fûmes l'objet de pressantes sollicitations à l'effet de nous affilier à une communauté que l'on avait fondée depuis peu. Plusieurs fois par semaine on venait nous apporter la bonne parole pour préparer notre conversion, ou on glissait sous notre porte des brochures édifiantes tendant au même but. Le temple où l'on nous conviait à venir écouter les préceptes de la religion nouvelle était bien modeste. C'était une pauvre maisonnette, presque une cabane, à peine assez spacieuse pour contenir dix personnes. Beaucoup d'autres églises à San-Antonio étaient du reste dans le même cas; les cérémonies ou les prêches des cultes peu en vogue avaient lieu dans de simples maisons de bois, dépourvues de tout aspect extérieur, de tout ornement à l'intérieur. L'organisation religieuse est loin d'être établie ou réglée au États-Unis comme dans nos pays; chaque prêtre, chaque pasteur doit chercher à pouvoir exercer ses fonctions sans le secours d'aucune autorité supérieure, d'après sa propre inspiration. Il est entièrement livré à lui-même. S'il parvient à grouper autour de lui quelques fidèles, c'est peut-être le noyau d'une puissante et riche communauté future. C'est ainsi que débuta

la première communauté presbytérienne à San-Antonio. Un ministre presbytérien fit son apparition dans cette ville en 1842, et y prêcha, mais sans succès. Il quitta la localité, y revint trois ans après, et sut alors gagner la confiance de quatre ou cinq familles. En 1860 il posait la première pierre d'un temple pour la construction duquel il avait déjà recueilli 80,000 francs.

Lors de mon séjour à San-Antonio, on procéda également à la pose de la première pierre d'une église importante. Le pasteur qui y présida raconta à ce propos les commencements de la communauté qu'il était parvenu à établir, et qui, en 1882, était arrivée à une prospérité remarquable. Son premier sermon eut lieu dans une chambre d'hôtel ; il avait été annoncé au public par voie d'annonces dans les journaux. Au jour fixé, une seule personne se présenta ; c'était un officier. A vrai dire, le temps était affreux; la pluie tombait, paraît-il, à torrents. Le pasteur n'en prononça pas moins son sermon, exposa les préceptes qu'il se donnait mission de répandre, et fixa rendez-vous à son unique auditeur pour la semaine suivante. Cette fois, l'assistance se composa de cinq ou de six personnes. Insensiblement, le prédicateur vit se grouper autour de lui un nombre de disciples toujours croissant, à tel point qu'il dut louer une autre salle, assez vaste pour permettre de les contenir tous. Sa parole avait porté ses fruits. Et la cérémonie où il rappelait ses débuts en était une preuve nouvelle, plus convainquante encore.

Tous les ministres du culte ne réussissent pas au même point. Certains voient même leurs efforts rester stériles ; leur remède à cette situation est bien vite trouvé. Ils se déplacent, cherchent une localité naissante où la concurrence soit moins active, et finissent presque toujours par trouver le succès à leur tour. Ce n'est qu'une question de temps et de lieu.

Comme on voit, l'existence du prêtre ou du pasteur dans les régions encore peu habitées des États-Unis, rappelle celle

du missionnaire, avec cette différence que le premier exerce en quelque sorte un métier d'où il tire ses moyens de subsistance, tandis que le dernier, par le fait qu'il appartient à une communauté qui l'entretient, a peu ou point à songer à pourvoir par lui-même aux besoins de la vie.

Je suis entré quelquefois dans les églises de San-Antonio. Dans l'une — appartenant je ne sais plus à quelle secte — je vis l'assistance entière, sur un signe du pasteur, se mettre à genoux tout autour de la salle, la face tournée vers le mur et la tête baissée, en signe d'humilité sans doute, ou plutôt de honte sous le poids des fautes commises. Au bout de peu de temps, en effet, des sanglots convulsifs partirent de divers côtés de la place, et, chez quelques-uns des fidèles, finirent même par se traduire en de véritables hurlements. Ces repentants se frappaient la poitrine avec un air de désespoir. Les autres, au contraire, semblaient très calmes. A un moment donné tous se relevèrent, puis ils entonnèrent en chœur un cantique d'allégresse.

Une autre fois, j'entrai dans un temple méthodiste. Le pasteur prononçait un sermon. A peine eus-je franchi le seuil de l'église, qu'un bedeau vint poliment à ma rencontre et me conduisit avec force manières cérémonieuses vers l'un des bancs les plus rapprochés de la chaire. Je me sentis pris au piège. Mon trop aimable introducteur allait au delà de mes désirs ; j'étais venu simplement pour voir et pour rester quelques minutes seulement. L'honneur dont j'étais l'objet dérangeait quelque peu mes combinaisons ; je me voyais déjà condamné à écouter jusqu'au bout les homélies du pasteur. Le bedeau vint heureusement à mon secours sans s'en douter. Dès qu'il m'eut installé, il alla chercher son plateau à quêter et vint me le présenter. Je m'exécutai de bonne grâce, mais me trouvai du même coup délié de l'obligation de rester jusqu'à la fin du sermon. Et puis, j'étais en Amérique, pays de liberté. Je me retirai aussi tranquillement que je pus, non cependant sans exciter l'étonnement

du pieux public, fort surpris, je présume, de mon départ précipité.

Les églises nègres ne sont pas les moins curieuses à visiter. Tout s'y passe avec décence et recueillement. Les chants y sont très plaintifs et d'un caractère fort étrange; il sont dits sur un ton nasillard, mais de brusques éclats de voix viennent les entrecouper par moments.

Je n'ai pas assisté à San-Antonio, comme dans le Nord, à des prêches en plein vent. A Chicago, un soir, je vis deux ou trois messieurs gravir les premières marches du Public Building, puis l'un d'eux entamer un speech devant un public... absent pour le moment, mais que sa parole n'allait pas tarder à faire naître. Quelques curieux s'approchèrent, d'autres vinrent ensuite et en peu d'instants une foule compacte se pressa autour du prédicateur. Il en profita pour entonner un cantique avec l'aide de ses acolytes, puis, ses auditeurs étant favorablement disposés par ce chant mystique, il reprit son sermon de plus belle, jetant l'anathème sur la jeunesse frivole, trop amie des plaisirs. Je n'en attendis pas la fin.

Lors de mon passage à Cincinnati, d'autre part, je remarquai des dames se promenant en plein jour, dans les quartiers les plus fréquentés, la poitrine et le dos couverts d'énormes pancartes revêtues de sentences religieuses.

Les passants me parurent assez indifférents à ces exhibitions, qui avaient un certain côté grotesque. Je songeai malgré moi aux *hommes-sandwiches* que l'on rencontre parfois circulant sur nos boulevards, et qui annoncent la meilleure poudre insecticide ou l'arrivée de la femme colosse. Dans le sud des États-Unis on ne connaît pas ce genre de réclame pieuse.

Après les choses de la religion, disons quelques mots des mœurs politiques. J'ai pu étudier ces mœurs d'assez près — les mœurs électorales tout au moins — des élections ayant

justement eu lieu à San-Antonio pendant mon séjour dans cette ville.

Je n'ai pas l'intention de faire ici un tableau de la politique aux États-Unis. On la connaît suffisamment par les relations des journaux. Je veux seulement montrer comment les opérations électorales se pratiquent dans ce pays et quels sont les incidents ou faits locaux qui les précèdent.

Les élections dont je fus témoin étaient celles pour le poste de Gouverneur et pour les fonctions de *County Officers* et de *City Officials*.

Chaque État de l'Union est administré par une Législature composée de deux Chambres. L'une de ces chambres correspond à notre Conseil provincial. Le Gouverneur de l'État est notre gouverneur de province, avec cette différence que le premier est choisi par les électeurs, tandis que l'autre est directement nommé par le pouvoir central.

Chaque État est aussi divisé en *counties* ou comtés que l'on peut assimiler, mais de loin cependant, à nos arrondissements. Ces counties ont à leur tête un groupe assez nombreux de fonctionnaires. Dans celui de Bexar, dont San-Antonio est le chef-lieu, on en compte 21, qui sont : un juge de district, un clerc de district, un juge du comté, un clerc du comté, deux clercs de district délégués, un shérif, cinq shérifs délégués, un procureur, un assesseur, un receveur, un trésorier, un géomètre, un inspecteur des moutons, un inspecteur et un inspecteur délégué des peaux et des animaux, un médecin et un surintendant des pauvres. Tous les mandats qui confèrent ces fonctions sont électifs. Aussi existe-t-il aux États-Unis une classe particulière de gens dont l'unique métier est de faire de la politique, d'être *politiciens* comme on dit là-bas, et qui ont pour seul objectif d'occuper les emplois dont nous venons de faire l'énumération. Ils restent naturellement en place aussi longtemps que se tient au pouvoir le parti auquel ils ont attelé le char de leur fortune, et ils

cherchent pendant ce temps à réaliser le plus de bénéfices possible. La population s'en remet à ces politiciens du soin de gérer les affaires publiques, tout en sachant bien qu'elle en est plus ou moins la victime; mais elle trouve plus de profit à user de ce système du laisser-faire qu'à perdre une partie de son temps à surveiller de près les agissements de ceux qu'elle nomme aux divers emplois électifs. Elle n'intervient qu'au moment où le scandale prend de trop grandes proportions; c'est alors que parviennent jusqu'en Europe les échos des faits délictueux qui ont donné naissance à cette intervention. Mais combien restent ignorés, non seulement du pays où ils se sont produits, mais même de la localité qui en a souffert!

Les city officials comprennent : le maire, le secrétaire, le marshall, les aides-marshall (deux), le recorder (juge de paix), le secrétaire du recorder, l'assesseur, le receveur, le trésorier, le procureur, le médecin, l'ingénieur, l'aide-ingénieur, le fossoyeur, le directeur des marchés, le peseur public, le surintendant des écoles publiques, le commissaire des rues, les commissaires (deux) des fosses d'irrigation, le geôlier, le gardien de nuit à la prison. Ces divers emplois sont également conférés par le vote des citoyens.

On peut facilement imaginer de combien d'agitations, de combien d'intrigues, l'élection à tous ces postes rétribués doit être la source. Pour les fonctionnaires déjà en place et livrés aux hasards du scrutin, l'enjeu est le plus souvent le gagne-pain de chaque jour. Pour leurs compétiteurs, c'est la perspective d'une position assurée... pour trois ou quatre ans. Il en résulte des luttes électorales parfois terribles, où les principes politiques sont relégués à l'arrière-plan; les questions de personnes priment toutes les autres.

Deux grands partis politiques, comme on sait, se disputent le pouvoir aux États-Unis : le parti républicain et le parti démocrate. Depuis quelques années un troisième parti, plutôt

économique que politique, s'est créé; c'est celui des *greenbackers*, du nom populaire des billets de banque, *dos verts* (greenbacks), qu'on leur a donné parce qu'effectivement ils sont de couleur verte au verso. Aux élections de novembre 1882, un parti local d'*indépendants* se révéla à San-Antonio. On voit que cette appellation donnée à un certain groupe d'hommes politiques n'est pas spéciale à la Belgique seulement.

Les meetings qui précèdent le scrutin se font en plein air, le soir. Une large estrade s'élève sur la place publique la plus spacieuse. Des guirlandes de fleurs, des cordons de gaz, des files de lampions courent tout autour. Une demi-heure ou une heure avant la séance, un long cortège aux flambeaux se forme à l'une des extrémités de la ville. Pour se rendre au lieu de réunion, il traverse, au son de musiques invraisemblables, au bruit d'acclamations enthousiastes ou de cris hostiles, — le tout se confondant en une cacophonie épouvantable, — il traverse, dis-je, les rues principales, entraînant à sa suite la plupart des personnes qui se trouvent sur son passage. Dans l'entretemps, les gamins porteurs de cartels ou de torches lancent des pétards dans toutes les directions. Lorsque le comité du meeting a pris place sur l'estrade et que le calme s'est peu à peu rétabli sur la place, le défilé des orateurs commence. A San-Antonio, on a l'avantage d'entendre des discours prononcés en trois langues : en anglais, en allemand et en espagnol. J'ai admiré la force de poumons des hommes qui prenaient la parole dans ces séances tumultueuses à l'air libre, où la voix doit porter au loin. Certaines harangues duraient parfois une heure et davantage, sans fatigue apparente chez l'orateur. Les politiciens américains doivent posséder une constitution de fer pour résister à de telles corvées. Cette faculté de parler longtemps et sur un ton élevé est générale chez eux; elle semble inhérente à la race.

Souvent, au beau milieu de son discours, tel candidat ou

son parrain se voit violemment interrompu par une bande d'adversaires mêlés à la foule. Ce sont alors des cris d'animaux sans fin : de chien, de chat, de coq, d'âne, etc. Les amis et partisans du candidat ripostent naturellement par des acclamations, et de ces manifestations bruyantes en sens contraire résulte un vacarme indescriptible. Si l'on tient bon des deux parts, la scène se termine assez souvent par une mêlée générale, où les coups se distribuent et pleuvent avec une libéralité trop généreuse. Lorsque le meeting peut parcourir sa carrière sans provoquer de ces conflits, il est invariablement entremêlé d'airs de musique et de feux d'artifice, à la plus grande joie des badauds..., je veux dire des électeurs.

A l'une des réunions où j'assistai, la séance fut interrompue par l'arrivée du cortège organisé par le parti adverse. Un peloton de nègres marchait en tête ; ils chantaient, ou plutôt vociféraient, en se donnant des airs provocateurs. Le moment où l'avant-garde de ce cortège arriva près de l'estrade ennemie fut solennel. Chacun — et moi tout le premier — à voir l'ahurissement mêlé de colère qui éclatait d'une part, et l'esprit de bravade qui régnait de l'autre, appréhendait une bagarre terrible, où le revolver et le couteau auraient joué un rôle sanglant. Il n'en fut rien heureusement. De chaque côté, les plus exaltés épuisèrent leur fiel en vociférations, en épithètes grossières, mais là s'arrêta la manifestation de leur antipathie mutuelle.

Le jour des élections, tous les bars sont fermés. La loi le veut ainsi. Elle interdit formellement, à cette occasion, la vente de la bière et des spiritueux. C'est exactement le contraire de ce qui se passe chez nous, où pendant toute la période électorale les cafés et estaminets regorgent de visiteurs. L'interdiction du débit des boissons dans ces instants psychologiques des luttes politiques — moments d'agitations, parfois d'effervescence populaire et de troubles — me paraît une mesure sage.

Mais je ne conseillerais à personne de la proposer ici ; elle soulèverait certainement un *tolle* général.

Voici comment s'opère le vote à San-Antonio. Le bureau électoral est installé dans quelque bâtiment public, près d'une fenêtre ouverte du rez-de-chaussée donnant sur la rue. Une sorte de barrière est placée à l'extérieur, ne permettant l'accès à la fenêtre que d'une personne à la fois. Sur une table posée contre cette fenêtre, se trouvent l'urne et des paquets de bulletins de votes imprimés. Les différentes listes de candidats sont là par milliers d'exemplaires.

Le vote n'a pas lieu, comme chez nous, par appel nominal. Chaque électeur se présente quand bon lui semble, dans l'intervalle des heures fixées pour les opérations du scrutin. Il décline ses nom, prénoms et qualités au président du bureau ; le secrétaire en prend note. Puis il choisit sur la table le bulletin qui lui convient, le remet au président — le plus souvent sans même le plier — et celui-ci le dépose dans l'urne. Tout cela se fait de l'extérieur, par la fenêtre ouverte. Le secret du vote n'est nullement observé, comme on voit. Le votant peut cependant se munir d'avance d'un bulletin, soit imprimé, soit écrit à la main, et le remettre au bureau sans qu'on puisse en connaître la teneur. Mais la plupart des électeurs que j'ai vu voter à San-Antonio se contentaient des listes mises à leur disposition comme je viens de le dire, listes auxquelles ils faisaient parfois — mais toujours à la vue de leurs voisins et des scrutateurs — certaines substitutions ou suppressions de noms.

Des conciliabules animés s'établissent dans le voisinage du lieu de vote. Les opinions se font et se défont avec une extrême rapidité, selon les variations du chiffre de dollars offerts par les meneurs des divers partis, aux électeurs... à acheter. Les indécis sont aussi l'objet de vives sollicitations ; on les arrête au passage, les obligeant à écouter un pathétique discours que l'on espère devoir décider de leur vote ;

s'ils se laissent faire, on les conduit jusqu'à l'urne, et là on leur met en quelque sorte de force dans la main le bulletin qu'ils ont ensuite à passer au président du bureau.

Dans les derniers jours de la bataille électorale, la lutte entre les journaux atteint au diapason le plus aigu. Les injures, les menaces, les dénonciations vont leur train. Tout comme chez nous, du reste. Seulement, au Texas et ailleurs en Amérique, ces polémiques électorales entre journalistes ont assez souvent de sanglantes issues, non pas sur le terrain, dans une rencontre prévue et ordonnée à l'avance, où après quelques passes plus ou moins brillantes sans grand mal de part et d'autre, ou après quelques balles échangées sans résultat, on se serre la main en déclarant l'honneur satisfait. Non, aux États-Unis ce sont des scènes violentes, imprévues, éclatant sur la voie publique ou dans un bar quelconque. C'est la haine et la colère ayant soif de vengeance qui parlent, et non un certain point d'honneur qu'il s'agit de satisfaire pour ne pas démériter aux yeux de la galerie.

Quelques jours avant les élections de novembre 1882 à San-Antonio, le correspondant du *New-York Herald* dans cette ville se présenta à notre station astronomique et sollicita la permission de voir la nuit suivante, dans l'une de nos lunettes, la belle comète que tout l'hémisphère nord admirait à ce moment. Sa requête fut favorablement accueillie. Deux heures plus tard, une balle de revolver le laissait pour mort sur le trottoir du *Post Office*. C'était le résultat d'une polémique électorale avec un autre journaliste.

Puisque j'en suis venu à parler des journalistes texans et de leurs querelles, j'en profiterai pour placer ici quelques lignes sur les journaux américains et surtout sur ceux qui se publient à San-Antonio.

On a déjà beaucoup écrit sur la presse aux États-Unis. Son influence sur la vie publique en ce pays est énorme et plus considérable que partout ailleurs; nulle part la presse n'est

aussi répandue, nulle part elle ne possède une organisation aussi parfaite. Mais c'est de près seulement qu'on peut se rendre un compte exact de sa grande importance comme moyen de propagande, comme source d'informations ou même simplement comme arme dans les mains du commerçant et de l'industriel qui veulent faire connaître leurs produits.

Actuellement, les principaux organes de la presse quotidienne dans la « cité d'Alamo » sont : le *Daily Express*, le *Times*, l'*Evening Light*, la *Freie Presse* ; d'autres journaux ou revues paraissent une ou deux fois par semaine : tels sont *Der Beobachter*, le *Wool journal*, *El Centinela*, le *Journal of Education*, l'*Alamo*. Cela fait sept journaux et deux revues pour une population de 25,000 âmes.

Le *Daily Express* est le plus important des journaux actuels du Texas. Il est d'un format plus grand que celui de n'importe quel journal belge, et sa première page est tout entière occupée par les dépêches que lui transmettent chaque jour ses correspondants dans les principales localités du vaste territoire texan. Certainement, les événements qu'annoncent ces dépêches ne présentent pas toujours un bien vif intérêt, mais elles ont cet avantage de tenir le lecteur sans cesse au courant de tous les faits, petits ou grands, qui surviennent dans les diverses régions du pays. Les annonces prennent ensuite une bonne part des colonnes du journal ; elles constituent sa principale ressource. En général, l'annonce est la raison d'être première d'un grand nombre de journaux aux États-Unis. Ceux que l'on fonde dans un but exclusif de défense et de diffusion d'idées politiques sont assez rares. Aussi, en temps ordinaire, voit-on peu de politique dans les gazettes américaines. J'en excepte évidemment les organes considérables qui tiennent la tête du mouvement républicain ou démocratique à New-York, à Saint-Louis, à Chicago, à la Nouvelle-Orléans. Je parle de la presse en général. Chaque journal, — comme le *Daily Express* de San-Antonio, par

exemple, qui défend la cause démocratique, — a sa couleur touchant les affaires du pays, mais ce n'est qu'aux époques d'élections ou dans certaines circonstances spéciales qu'elle se montre et s'affirme nettement. Alors, aussi, comme nous l'avons vu plus haut, le journal rachète en quelques semaines son silence habituel sur les choses et les hommes de la politique.

Les menus faits de la vie locale ont une large place dans les journaux des États-Unis, et surtout dans ceux des villes secondaires ou éloignées des grands centres, comme San-Antonio. Les noms de tous les voyageurs descendus chaque jour aux différents hôtels y sont reproduits. Cela peut être utile, certainement, mais la liste de tous ces noms, parfois très longue, figurerait mieux dans une *Feuille des étrangers* quelconque.

Les faits et gestes des personnes en vue sont minutieusement notés. Vous lirez, par exemple, que M. et Mme X..., accompagnés de leurs fils et de leurs filles A..., B..., C..., etc., sont partis le..., pour telle localité, dans telles intentions, etc., etc.; toutes choses, sans doute, qui peuvent intéresser les amis et connaissances de cette respectable famille, mais qui laissent complètement indifférents la grande majorité des lecteurs.

Ces incursions des journalistes américains dans la vie privée ne sont pas seulement le propre des petits journaux; elles sont générales. Le *New-York Herald* lui-même ne fait pas exception : ministres, membres du congrès, fonctionnaires, commerçants, banquiers, etc., y voient toutes leurs actions portées à la connaissance du public.

Je me rappelle à ce propos que le jour de mon arrivée à Denver, dans les Montagnes Rocheuses — notez que Denver a une population de 40,000 âmes — je fus on ne peut plus surpris, vers la fin de la soirée, de lire dans le principal journal de la ville le fait-divers ci-après : « Un noble étranger,

M. A. Cancastery, de Bruxelles (Allemagne), est descendu ce matin à Denver. Ce *gentleman* compte visiter en détail tout le Colorado. » Ce noble étranger, c'était...votre serviteur. En arrivant à l'hôtel, j'avais, comme c'est l'usage, inscrit mon nom sur le registre des voyageurs, sans autre mention que le lieu d'origine. Le journaliste, non content de m'anoblir, d'estropier affreusement mon nom et de placer Bruxelles en Allemagne, avait par-dessus le marché inventé la fin de son articulet, dans le but, très vraisemblablement, de donner plus d'importance au grand événement qu'il annonçait à ses concitoyens. Les habitants de Denver devaient, en effet, être intéressés au plus haut point d'apprendre que M. Cancastery avait honoré leur ville de sa visite.

A San-Antonio, la surveillance incessante qu'exerçaient les *reporters* sur tous les actes des membres de l'expédition belge, afin de les relater dans leurs journaux, avait jusqu'à un certain point sa raison d'être. Nous venions de fort loin, chargés d'une mission scientifique, à l'occasion d'un phénomène astronomique bien fait pour exciter vivement l'attention. Il était donc assez naturel qu'on s'occupât et de nos personnes et de nos observations. Aussi les différents journaux ne s'en faisaient-ils point faute, ce qui, d'ailleurs, n'avait rien que de très flatteur pour nous.

Il me reste, pour clore ce long chapitre sur San-Antonio, à initier le lecteur — superficiellement, bien entendu — aux mœurs judiciaires du Texas. Je l'introduirai d'abord dans le prétoire du juge de paix, où nous assisterons ensemble à l'une des audiences journalières de cet honorable magistrat.

Nous sommes dans une salle assez malpropre, aux murs complètement nus. Deux tables et quelques chaises en composent tout l'ameublement. Aucun décorum. Le juge et son secrétaire gardent le chapeau sur la tête. Les assistants : ac-

cusés, plaignants, témoins et curieux en font naturellement autant. Les délits dont le *recorder* a à connaître ne sont pas bien graves. Port d'armes prohibées, ivresse, querelles, infractions aux règlements de police, sont les faits sur lesquels il a le plus fréquemment à se prononcer. Les peines édictées entraînent rarement l'emprisonnement; elles n'impliquent que le payement d'amendes plus ou moins fortes. Les plus fortes possible cependant, car la moitié en revient au juge. C'est sa part de bénéfices; c'est le plus clair de ses émoluments. Ce système n'est peut-être pas très moral, puisqu'il associe la fortune de celui qui administre la justice à l'inconduite de la société, mais il est, paraît-il, salutaire pour les délinquants. Ceux-ci y regardent à deux fois avant de se mettre dans la nécessité de faire une nouvelle visite au Recorder's Office. Il n'oublient pas ce que la première leur a coûté. Pour avoir été surpris porteur d'un revolver ou d'un couteau, c'est, comme nous l'avons vu précédemment, 25 dollars ou 125 francs à payer; pour avoir proféré des injures, 15 à 20 dollars; et ainsi de suite.

Le jugement des affaires a lieu d'une manière très expéditive. L'inculpé, les témoins, le policeman s'il y a lieu, sont interrogés sans grande perte de temps en formalités ou en constatations inutiles. Les choses marchent rapidement. Le juge se dit évidemment à part soi que *times is money*. Et comme, en effet, les invités sont toujours assez nombreux, il n'a pas trop de la matinée pour leur permettre à chacun de passer à sa barre. Le condamné s'acquitte séance tenante, et, s'il est connu du juge, lui serre amicalement la main avant de se retirer. Le montant des amendes d'une séance s'élève parfois à 250 ou 300 dollars. Ce sont alors de bonnes journées pour le recorder, mais non, certainement, pour la moralité publique.

Voici, se rapportant à un mois pris au hasard, — celui d'août 1882, — le tableau des condamnations prononcées sur

336 arrestations, avec l'indication de la nationalité des individus :

Ivresse	160
Batailles dans les rues	43
Désordres	29
Insultes	27
Causes diverses	30
Américains et Irlandais	197
Mexicains	34
Allemands	30
Nègres	25
Indien Cherokee	1
Polonais	1
Italien	1

Cela fait une condamnation par 80 habitants environ.

Les assises du Texas occidental se tiennent aussi à San-Antonio, mais elles ont généralement peu d'affaires à juger. Non pas que des crimes ne se commettent, et fréquemment, dans cette partie des États-Unis! Mais leurs auteurs ont bien soin de se mettre à l'abri de la justice. Dans un pays immense comme le Texas, à peine organisé, n'ayant qu'une population fort clairsemée, il n'est pas difficile de se soustraire aux poursuites des gens de police, et lorsque par hasard ceux-ci parviennent à atteindre leur proie, ce n'est le plus souvent qu'un cadavre qu'ils ont à ramener.

Dès qu'un assassinat arrive à la connaissance de la justice, un *marshall* se met à la recherche du criminel; il part seul ou en compagnie de quelques détectives, selon la notoriété de l'individu comme « batailleur », c'est-à-dire comme plus ou moins décidé à vendre chèrement sa vie. Ce marshall, sorte d'officier de police judiciaire, est toujours un homme réputé pour sa bravoure et sa force physique. Au Texas ses fonctions

ne sont pas faciles ni exemptes de danger. Il est rare que celui dont il a reçu mission d'opérer l'arrestation vienne bénévolement se livrer entre ses mains ou se rende sans opposer de résistance. Neuf fois sur dix il se défendra avec toute l'énergie du désespoir, parfois aidé des membres de sa famille ou de ses amis. C'est le plus souvent un desperado, un *outlaw*, se souciant peu des lois de la société, ne faisant point de cas de l'existence, mais la voulant absolument libre. Dès qu'il se sent en danger d'être rejoint par le marshall et ses acolytes, il se dispose à la lutte. Il se cache au fond de la prairie vierge ou dans quelque ferme isolée. Il essaye d'attirer son ennemi dans un piège. Si cette tentative ne réussit pas, et s'il voit sa retraite découverte, un combat à mort s'engage entre ses assaillants et lui. L'issue de la lutte n'est malheureusement pas toujours favorable à ceux qui, dans ces terribles circonstances, agissent au nom de la société. Dans le cas contraire, on ne parvient à s'emparer de l'individu qu'à l'état de cadavre ou blessé au point de ne pas survivre longtemps aux coups dont il a été accablé. De cette manière, et comme je le disais plus haut, la Cour d'assises n'a pas de longs débats à entendre. Sa mission, en pareille occurrence, se borne à condamner le coupable, puis à enregistrer son décès.

Me trouvant un jour dans un bar, à San-Antonio, je fus présenté par l'un des aldermen de la ville à un gentleman d'une stature herculéenne, au visage respirant une mâle énergie, vrai type de beauté et de force physiques. Nous échangeâmes un shake-hands cordial. J'appris ensuite que c'était l'un des deux marshalls attachés à la Cour ; il venait — le matin même — de rentrer d'une expédition où quelques jours auparavant il s'était signalé en brûlant la cervelle à deux voleurs de grand chemin, qui avaient fait quelque résistance pour se rendre.

Les fonctions de marshall, si elles comportent de sérieux dangers pour celui qui en est investi, ne sont pas cependant

sans entraîner avec elles d'assez grands avantages pécuniaires. L'essentiel est de sortir sain et sauf des mains de ceux qui sont la source de ces profits. Lorsqu'un crime ou un vol de quelque importance vient à se commettre, la famille de la victime dans le premier cas, la victime elle-même dans le second, promet une récompense à celui qui s'emparera du coupable. Ces récompenses ne sont jamais inférieures à plusieurs centaines de dollars, et c'est presque toujours le marshall qui en bénéficie ou qui en retire la plus grosse part. Il arrive aussi — et trop souvent — que les détectives se laissent corrompre par le criminel qu'ils poursuivent, surtout lorsqu'il s'agit de vols de sommes considérales. L'appât d'un gain plus fort que la somme promise par les victimes détourne assez facilement les hommes de justice de leur devoir.

Le fonctionnaire honnête, à quelque catégorie qu'il appartienne, n'est pas la règle aux États-Unis comme chez nous. Et cela est vrai d'autant plus qu'il s'agit de régions moins peuplées et moins civilisées, où la société est en voie de formation et n'est pas encore suffisamment épurée.

Pour achever le tableau que je viens de faire de l'aspect de San-Antonio et des mœurs de ses habitants, il me reste à donner quelques indications tendant à montrer combien, au point de vue des progrès matériels et de l'esprit d'association, les villes américaines l'emportent sur celles de nos pays.

Ainsi, quant aux institutions et aux associations de la « Reine des prairies », je citerai d'abord son organisation commerciale et industrielle, qui comprend un Board of Trade (Chambre de commerce), un Merchant's Exchange (Bourse), une Banque nationale et trois banques privées, une agence de prêts et d'investissements, plusieurs associations pour la construction des bâtiments, de machines, un Board of underwriters (Bureau d'assureurs), etc., etc.

Les sociétés d'agrément, de bienfaisance, littéraires, de

secours mutuels, etc., sont des plus nombreuses. J'ai devant moi les noms de plus de trente d'entre elles. Les sociétés secrètes, si répandues aux États-Unis, comptent aussi beaucoup d'affiliés à San-Antonio. Ce sont les loges maçonniques qu'on trouve le plus largement représentées. Il en existe au moins seize, toutes très florissantes à ce qu'il paraît.

Le téléphone a fait son apparition dans la cité d'Alamo dès 1878. L'une des premières lignes téléphoniques établies reliait deux postes éloignés l'un de l'autre d'environ 12 kilomètres. En 1881 une *Southwestern Telegraph and Telephone Company* organisa un réseau complet; un an après, au 15 mai 1882, elle desservait plus de 200 abonnés, et le nombre des communications échangées chaque jour dépassait le chiffre de 2,500.

San-Antonio possède aussi l'éclairage électrique depuis plusieurs années, et un grand nombre de lignes télégraphiques la mettent en rapport direct avec toutes les régions voisines.

Quand on songe à ces faits, on ne peut certes nier qu'ils ne témoignent de la supériorité matérielle des cités américaines sur celles de la vieille Europe. Comme population, San-Antonio peut être comparée aux villes de Mons, de Namur et de Saint-Nicolas ou au faubourg d'Anderlecht. Mais sous le rapport de l'activité commerciale, de l'esprit d'entreprise, de l'intensité de la vie en toutes choses, — et surtout de l'absence de routine et de préjugés, — quelle énorme distance sépare les paisibles communes belges dont je viens de citer les noms de leur sœur de la prairie vierge! Celle-ci est immédiatement accessible à tous les progrès, à toutes les innovations; elle n'attend pas des mois ou des années pour leur accorder droit de cité. Elle ne connaît pas non plus cet esprit de clocher qui règne encore en maître dans nos petites villes ; sa population a l'humeur trop voyageuse pour que cet esprit étroit puisse avoir prise sur elle. Une initiative hardie est le propre de son caractère, contrairement à ce qui se passe ici, où l'on ne se décide à quelque transformation ou à quelque amélioration, qu'après de nom-

breuses hésitations et de non moins nombreux tâtonnements. Nous avons de la peine à sortir de notre coquille. Je parle toujours par comparaison avec ce qui se passe aux États-Unis.

Nos villes secondaires sont comme de petites communautés distinctes, ayant chacune ses coutumes, son langage, sa ligne de conduite particulière. Chaque habitant voit ses faits et gestes soumis à une surveillance incessante, passés constamment au crible de la critique. De par la loi c'est un homme libre, mais en fait il est l'esclave du monde parmi lequel il se trouve. En Amérique on ne connaît rien de semblable. Personne ne s'occupe de son voisin pour s'inquiéter de sa façon de vivre ou pour surveiller ses agissements. L'absence de contrainte dans les rapports sociaux, — contrainte qu'impose si tyranniquement *Monsieur tout le monde* dans nos pays d'Europe, — rend l'individu plus *personnel*, plus *lui-même*, non dans le sens d'égoïsme, mais dans celui d'indépendance. La liberté d'actions et de pensées forme le caractère ; la soumission aux mesquines lois conventionnelles de la société l'amoindrit.

IV

LES ENVIRONS DE SAN-ANTONIO. — LA PRAIRIE VIERGE.

Notre station astronomique n'avait pas été établie à San-Antonio même. Elle s'en trouvait distante de 7 kilomètres au NE.

Nous nous trouvions installés sur le Government Hill, au milieu de la prairie vierge. Nous occupions une petite maison en bois, semblable à celles dont j'ai donné la description. Son propriétaire, employé dans les bureaux du Military Headquarters (Quartier général militaire), avait consenti à nous la louer pour un terme de six mois. C'était une bonne fortune, que nos collègues de la mission américaine, venus à San-

Antonio au commencement de novembre seulement, nous envièrent. Ils se virent contraints de loger sous la tente.

Notre maison possédait un préau assez spacieux, pris sur la prairie; c'est là que nos instruments furent montés. Une simple *fence* lui servait de clôture; on y voyait encore quelques buissons sauvages, que nous dûmes abattre pour dégager l'horizon de certains côtés.

En face de nous, au nord, se dressaient les bâtiments du Military Depot, et les habitations des officiers supérieurs. Au sud et à l'est c'était la nature vierge, — non pas à perte de vue, mais à l'infini; à l'ouest nous dominions la ville, dont les maisons étaient comme enfouies sous la verdure. Quelque clocher, quelque haute cheminée émergeaient seuls de l'épais rideau d'arbres qui marquait le cours du Rio San-Antonio. Ces arbres empruntaient au vert toutes ses teintes, toutes ses nuances, depuis la plus sombre, presque noire, jusqu'à la plus tendre. Cette richesse de tons donnait au paysage un aspect fort varié. Le bleu intense du ciel et la vive lumière dont l'atmosphère était inondée, y produisaient à leur tour des contrastes de couleur merveilleux; c'était un spectacle dont j'avais toujours peine à détacher mes regards et qui chaque jour me captivait davantage. Le tableau ne s'arrêtait pas là d'ailleurs. Comme notre station occupait le point culminant de Government Hill, à vingt mètres environ au-dessus de la vallée, nous jouissions d'un horizon immense, surtout à l'ouest et au nord. Des collines assez élevées limitaient le ciel de ce côté; on en distinguait les contours avec une netteté parfaite, bien qu'elles fussent à plus de 30 kilomètres de nous.

Dans quelque direction qu'on portât la vue, c'était toujours de la verdure qui s'offrait à nos yeux, et cependant ils n'auraient pu rencontrer deux endroits où elle fût absolument de même. Le paysage n'était empreint d'aucune monotonie. C'était un décor aux proportions immenses, ayant beaucoup d'unité dans son ensemble, mais offrant une profusion de détails

inouïe et un charme particulier dans chacune de ses parties. La première impression en face de ce merveilleux panorama, c'était une sorte d'impuissance de l'âme à saisir d'un seul coup toutes les beautés dont elle se sentait émue. Il fallait quelques moments de recueillement avant d'en arriver à pouvoir se pénétrer, peu à peu, de la grandeur et de l'infinie variété de cette nature vierge.

La *prairie* texane n'a rien de commun avec la *savane* des bords du Mississipi, ni avec la *pampa* de l'Amérique du Sud. On se figure généralement la prairie vierge comme une terre humide, marécageuse même, couverte de hautes herbes. Telles sont les prairies des régions équatoriales. Au Texas, la prairie est constituée, au contraire, par une terre sèche, sablonneuse, garnie d'une herbe fine, peu élevée, formant, — non pas un léger duvet comme au Kansas, — mais une couche herbeuse de 20 à 30 centimètres de hauteur, mêlée à profusion de plantes et d'arbrisseaux de tous genres, et parsemée d'arbres et d'arbustes plus ou moins touffus, plus ou moins vigoureux, suivant les conditions du sol.

M. Houzeau, qui a, comme on sait, longtemps habité le Texas et parcouru la prairie en tous sens, a fait de celle-ci une description si vivante, si vraie, que je ne puis résister au désir de la reproduire en partie.

« Une des choses que l'on se figure le plus difficilement, lorsqu'on n'a jamais visité les immenses solitudes de l'Amérique, dit-il, c'est l'aspect d'un paysage sur lequel l'homme n'a pas encore marqué son empreinte. Dans notre Europe civilisée, la population est tellement nombreuse, tellement ancienne, tellement agissante, qu'on retrouve partout les signes de sa puissance. Ici ce sont des routes ou des chemins de fer, là des viaducs, des usines qui fument, des arbres plantés en ligne, des champs bariolés découpés en quadrilatères géométriques, des clochers, des amas de maisons surmontés de fumées. Dans le paysage le plus sauvage de l'Ardenne, il n'est

pas un recoin pour ainsi dire où l'œil ne rencontre au moins isolément des habitations, des champs cultivés ou des jardins. Il n'est pas un morceau de bruyère qui n'ait son usage et ne perde ainsi son aspect primitif; il n'y a pas une forêt qui ne soit exploitée, fouillée, nettoyée par des mains humaines; il n'existe pas une plaine où l'on ne soit frappé par la présence de grandes lignes tout artificielles : ici des chemins ou des sentiers, là des limites, des allées et des sillons. Faire abstraction de toutes ces marques de l'homme, et répandre sur le tableau le désordre et l'exubérance de la nature vierge, n'est pas un effort aisé pour l'imagination.

» ... Il faut renoncer à décrire complètement les prairies et les forêts vierges, avec leurs aspects variés, leurs accidents pittoresques, ou leur uniformité pleine de grandeur... Un même trait général caractérise ces paysages de l'Amérique. La terre est comme tachée de trois couleurs. Ce sont des teintes qui se partagent le sol tout entier, par plaques plus ou moins étendues : le vert glauque de l'herbe tendre, le jaune doré de l'herbe séchée et le vert foncé des amas de buissons.

» Dans d'autres parties, la prairie est relevée de nombreux bouquets de chênes (*Quercus obtusiloba*, *Quercus nigra*), d'hickorys (*Carya oliviformis*), de micocouliers (*Celtis cranifolia*), disposés soit en groupes, soit en bandes, soit même en files plus ou moins régulières ou sinueuses. Ces bosquets naturels reposent la vue et jettent de la variété dans le paysage, sans entraver la marche du voyageur. Les arbres sont assez écartés pour permettre le passage du cheval. Mais si le terrain se mêle d'un peu de calcaire, il s'élève entre ces arbres des broussailles serrées, dans lesquelles l'épine rouge (*Crataegus colorata*), le faux marronnier (*Æsculus texanus*) et le cornouiller de la Floride (*Cornus floridae*) jouent souvent le rôle principal. Ce sont les fourrés que les Américains nomment *brakes* et les Mexicains *chaparrals*.

» ... Ces aspects, tout dépendants qu'ils soient de la nature

du sol, ne sont pas sans subir des variations avec les années. Nous voulons parler de variations non périodiques, indépendantes du cours des saisons, et que l'on pourrait nommer soit progressives, soit intermittentes. C'est ainsi que les années pluvieuses développent au Texas les tournesols (*Helianthus argophyllus*), qui ne paraissent point dans la prairie durant les années sèches. Mais quand le limon diluvial est pénétré d'une humidité suffisante, cette belle plante, longtemps parée de ses grandes fleurs jaunes, couvre en peu de semaines la prairie, et la transforme en un champ sans limites de *sunflowers* gigantesques et serrés. Le voyageur, en tournant le dos au soleil, jouit du spectacle de ces innombrables couronnes d'or, toutes dirigées vers lui, aussi rapprochées que les épis dans un champ de blé, et dont les légions n'ont d'autres terme que les bornes de l'horizon... (1) »

L'aspect de la prairie vierge varie suivant les instants du jour. Le matin, à l'aube, lorsque le soleil commence à poindre à l'horizon, il s'en dégage une fraîcheur délicieuse; des gouttes de rosée scintillent au bout de chaque brin d'herbe, les fleurs relèvent leur corolle sous la douce caresse des premiers feux de l'astre du jour, les oiseaux jettent au ciel leurs notes joyeuses en voletant de branche en branche; les cris de myriades d'insectes se perdent dans un bourdonnement continu et strident, les bœufs et les chevaux secouent les torpeurs de la nuit et se mettent en quête de nourriture pour la journée; la température est douce, l'air sent la verdure; une brume imperceptible estompe l'horizon. Vers dix heures, le soleil darde une chaleur ardente; l'atmosphère devient d'une transparence étonnante, la nature s'assoupit. Bêtes et plantes semblent privées de mouvements. A la faible brise du matin succède un calme absolu de l'air. La température n'est cependant pas accablante, car l'évaporation du corps est

(1) *Annuaire de l'Observatoire royal de Bruxelles*, 1882, p. 300.

active; mais elle commande le repos. C'est à ce moment que la prairie, sous l'effet de la profusion de lumière qui l'inonde, présente ces magiques contrastes de couleur dont je parlais au début de ce chapitre. On remarque aussi comme une sorte de miroitement, qui court vivement sur les feuilles les plus claires et les plus lisses.

A partir de quatre ou cinq heures, la prairie renaît à la vie. L'ardeur du soleil diminue d'une manière sensible. Les troupeaux de vaches et de bœufs se préparent à faire à la rivière leur visite quotidienne. On entend les beuglements lointains des chefs de tribus, appelant autour d'eux les membres des communautés qu'ils commandent. Lorsque toutes les bêtes faisant partie d'une même troupe ont répondu à l'appel, elles s'en vont à la queue leu leu, le chef en tête, vers le cours d'eau ou la mare où elles ont coutume de s'abreuver. Cette promenade de chaque jour à la rivière se fait avec une ponctualité remarquable. Elle a lieu à une heure bien déterminée, qui, d'une après-dînée à l'autre, varie à peine de quelques minutes.

C'est au moment du coucher du soleil que la prairie apparaît dans toute sa splendeur; c'est alors qu'on éprouve le plus de charme à s'y enfoncer. L'astre du jour disparaît dans une véritable pluie d'or, qui semble jaillir du ciel à l'horizon. Un peu après, les nuages prennent les teintes les plus variées, les plus harmonieuses; ou, si la voûte céleste est absolument pure, d'immenses rayons d'un rose tendre partent de l'occident et vont s'affaiblissant jusqu'au levant. C'est, pendant dix ou quinze minutes, un spectacle magique. En même temps s'élève un vent léger et continu qui vient caresser le visage et qui apporte les senteurs embaumées recueillies tout le long de son parcours.

Mais tout à coup de nombreuses détonations de rifles partent de divers côtés. C'est, pour les lapins sauvages et les lièvres, un moment critique; chacun a décroché sa carabine et s'est dirigé vers la prairie pour y faire le coup de feu contre

le pauvre Jeannot. Il semble qu'une promenade au milieu d'une telle fusillade puisse offrir quelque danger; il n'en est rien cependant. Le chasseur texan est d'une adresse telle qu'il n'est pas à craindre que le plomb destiné au gibier vienne frapper un promeneur inoffensif. D'ailleurs, cette chasse à la tombée de la nuit ne dure guère; une demi-heure à peine, le temps d'abattre deux ou trois pièces.

La brise du soir dont nous parlions à l'instant cesse généralement vers sept heures. Puis, s'il y a clair de lune, la prairie se montre sous un dernier aspect, tout différent de celui du jour. Le paysage s'éclaire d'une lumière tranquille, bien que relativement intense; les ombres sont fortement accusées. Par les tièdes nuits d'été, et lorsque la lune se trouvait pleine et voisine du zénith, le séjour de la prairie avait un attrait inexprimable. La clarté était assez vive pour permettre de tout distinguer autour de soi avec la plus grande netteté, presque comme en plein jour; mais on aurait pu se croire au milieu d'une nature morte, tellement le calme qui y régnait était absolu et plein de majesté. Nul bruit ne révélait la présence d'êtres vivants. En prêtant l'oreille avec une attention soutenue, on finissait cependant par distinguer mille murmures imperceptibles, confus, inexplicables. Tantôt c'était un bruissement furtif, tantôt un frôlement mystérieux. Il eût été difficile d'assigner une cause à ces bruits singuliers.

On ne peut se figurer de quel éclat brille Diane dans ces contrées où le ciel est toujours d'une pureté surprenante. En passant au travers du feuillage des arbres, sa lumière forme sur le sol de petites plaques d'un blanc éblouissant. Chaque construction, chaque paysage revêt un caractère étrange, bien différent de son aspect dans le jour. En un mot, la nature entière se transforme; elle apparaît sous un voile qui lui prête un charme indéfinissable.

Les nuits sans lune, éclairées seulement par les myriades d'étoiles qui scintillent au firmament, offrent un non moins

grand attrait. Je me souviendrai toujours d'une veillée faite dans la prairie vierge par un de ces beaux ciels étoilés. J'étais à 1,500 mètres de notre station, en compagnie d'un jeune homme qui nous aidait dans nos travaux. J'avais été chargé d'installer divers signaux, nécessaires à des déterminations astronomiques. Comme l'opération devait se prolonger pendant plusieurs heures, nous nous étions munis de vivres et de couvertures. Nous étions alors en décembre, et vers le soir on éprouvait quelque fraîcheur. Après avoir mis nos appareils en place, nous nous couchâmes sur l'herbe, auprès d'un feu de broussailles qui pétillait joyeusement. On éprouvait une douce sensation de bien-être. Les regards tournés vers le ciel, nous admirions les milliers d'étoiles qui le parsemaient; du côté de l'ouest, on voyait la lumière zodiacale se détacher sur le fond sombre de la voûte céleste. Toutes les étoiles paraissaient grossies; les plus belles prenaient des proportions inaccoutumées, et l'on en distinguait un nombre incalculable de petites — semblables à des grains d'or — que pour ma part je n'avais jamais vues jusque-là. L'atmosphère, à vrai dire, était à cette époque d'une siccité remarquable; elle était plus sèche que je ne l'avais jamais observée, soit à San-Antonio, soit ailleurs.

Celui qui a séjourné dans la prairie vierge, qui l'a parcourue la nuit comme le jour, s'explique l'existence du trappeur, passée tout entière dans les solitudes. Si, au point de vue matériel, la vie au milieu de cette nature primitive laisse quelque peu à désirer, combien, d'autre part, ne réserve-t-elle pas de pures jouissances à l'homme qui la préfère à l'existence monotone et routinière des villes? La première n'est qu'un long poème, d'une poésie empreinte de grandeur et de philosophie, la seconde n'est que prose, souvent étroite et terre à terre.

La prairie est le domaine d'un nombre infini d'êtres de tous

genres, de toutes tailles et de destinées diverses. Nous avons déjà parlé des troupeaux immenses qui y vivent dans la plus complète liberté, bien qu'ayant chacun leur propriétaire. Rarement des bêtes appartenant à ces troupeaux viennent à s'égarer. On sait toujours les retrouver au moment opportun. Toutes portent sur la peau un signe distinctif, — imprimé au fer rouge, — qui sert à les reconnaître. Le marquage des jeunes veaux et des jeunes brebis se pratique à certaines dates fixes dans l'année.

La prairie est le berceau de tout ce bétail, et aussi en partie son tombeau. Le sol est partout jonché d'ossements blanchis, de cornes de bœufs, et, de ci de là, de carcasses entières, ou même de squelettes auxquels des lambeaux de chair sont encore adhérents. Dès qu'un animal meurt, son cadavre devient la proie des vautours. Le vautour qui plane au-dessus des prairies du Texas est l'espèce américaine (*cathartes aura*), l'une des plus grandes et des plus fortes. On le voit sans cesse sillonnant les airs, en quête de nourriture ; dès que la moindre charogne se présente à sa vue perçante, il s'arrête, décrit quelques spires de large envergure, puis fond brusquement sur sa pâture, couchée dans les herbes. Ses mouvements n'ont pas passé inaperçus aux autres vautours qui fendaient l'espace dans le voisinage, et le plus souvent c'est par troupes nombreuses que ces oiseaux voraces s'abattent sur les corps morts. L'empressement, la rapidité avec lesquels ils les déchiquètent est réellement foudroyante. Ils sont aidés dans ce travail par les insectes suceurs et par les carnassiers mammifères. « Les carnassiers arrachent les jambes du cadavre. Quand le squelette commence à paraître, quand les os en partie dépouillés commencent à se montrer, les membres pectoraux sont ordinairement détachés, et gisent à demi rongés à quelques décimètres de la masse principale. Les membres thoraciques ne tardent pas à subir le même sort. Puis vient le tour de la tête, qui se désarticule de la colonne vertébrale. Pour l'espèce bovine

domestique, ce premier travail de dislocation est l'affaire d'une ou de deux semaines (1). »

Les vautours se réservent la meilleure part dans cette curée. Aussi sont-ils un grand bienfait pour la salubrité de la prairie qui, sans eux, deviendrait en certains points, là où le bétail est abondant, un vrai foyer de pestilence. Parfois, après des accidents (inondations, épizooties, froids rigoureux) qui augmentent la mortalité parmi les animaux pâturants, le nombre de cadavres atteint des proportions formidables. C'est ainsi qu'après le grand hiver de 1859 à 1860, un voyageur qui traversait la passe et la vallée de Carson, en allant du pays des Mormons à la Californie, estima à cinq mille le nombre des carcasses que de chaque point de la route il pouvait apercevoir en même temps (2). On conçoit le rôle important du vautour dans ces circonstances. Aussi la loi le protège-t-elle avec un soin particulier; il est sévèrement défendu de le tuer ou de le blesser.

Les éleveurs restent souvent plusieurs années sans s'inquiéter de leurs troupeaux. Dans l'intervalle, il peut arriver que les bêtes aient émigré, ou qu'on les ait volées. Dans les deux cas, il faut se mettre à leur recherche, entreprise parfois longue et difficile. C'est alors qu'on voit apparaître dans les journaux des annonces dans le genre de celle-ci, que je traduis textuellement :

« Trois cent quarante moutons de choix, appartenant à M. X..., ont été perdus entre les routes de Castroville et de Fredericksburg. Récompense à qui les fera retrouver. »

Lorsque, soit pour les vendre ou pour tout autre motif, on veut retirer d'un troupeau une ou plusieurs bêtes, l'opération n'est pas toujours aisée. Le plus fréquemment, au contraire, elle est hérissée de difficultés. J'ai pu en juger un jour *de visu*, en

(1) J.-C. Houzeau, La nature vierge. (*Annuaire de l'Observatoire royal de Bruxelles*, 1882.)
(2) *Ibid.*

assistant à une course au lazzo palpitante d'intérêt. Il s'agissait d'attraper un veau que l'on voulait enlever à sa mère. Le cow-boy chargé d'opérer cette capture paraissait d'une habileté consommée dans ce métier, et il maniait sa monture avec une dextérité et une vigueur étonnantes. La chasse dura plus de vingt minutes. Ce fut, d'une part, une véritable lutte d'adresse, de ruse, mêlées de désespoir, de l'autre une rage croissante, où la victoire resta en fin de compte à la victime, qui parvint à se réfugier dans un fourré où l'homme ne sut la suivre. Dans leurs bonds désordonnés, bête et cavalier franchissaient des obstacles fort dangereux sans éprouver la moindre hésitation. J'admirai surtout la façon dont s'y prit l'animal pour dérouter son adversaire. Chaque fois que, malgré toute la vitesse qu'il déployait pour échapper par la course au cow-boy, il se sentait serré de trop près, il s'arrêtait net, faisait un bond de côté, puis s'échappait dans une direction opposée. Pendant ce temps, le cow-boy, lancé à fond de train et dans l'impossibilité d'arrêter son cheval brusquement sans être désarçonné, dépassait le but de dix mètres au moins, en lâchant des bordées de jurons formidables.

Certains éleveurs possèdent des troupeaux de bétail comptant au delà de 10,000 têtes. Quand la population des troupeaux atteint un chiffre aussi considérable, il arrive qu'on ne les laisse pas toujours errer en pleine liberté. On les parque sur de vastes étendues de prairies entourées d'une *fence* ou clôture. Ces fences se développent parfois sur une longueur de plusieurs kilomètres en ligne droite. Le malheureux voyageur qui les voit se dresser devant lui est à plaindre. Force lui est de les contourner ou de sauter par-dessus. Mais en usant de ce dernier moyen il risque fort d'être pris pour un voleur de bestiaux, et gare alors pour sa vie. Le vol d'un bœuf, et plus encore celui d'un cheval, est au Texas qualifié de crime abominable. Il n'y a pas de pardon pour un pareil forfait.

C'est un cas *pendable*. L'individu surpris en flagrant délit de *horse-stealing*, à moins qu'il ne puisse se défendre, est immédiatement pendu haut et court à l'arbre le plus proche. Il n'est pas rare de rencontrer des corps se balançant ainsi à quelque branche solide, avec cette simple inscription fixée sur la poitrine : *Horse thieve*. Les gens du pays n'éprouvent aucun sentiment de pitié à la vue de ces victimes d'une justice sommaire et cruelle. Pour toute oraison funèbre, on lance à leur dépouille ces simples paroles : C'est bien fait.

Afin d'empêcher que les animaux ne détruisent la fence qui les retient sur les mêmes pâturages, ou que d'autres bêtes ne viennent les attaquer ou se mêler à eux, on a imaginé de transformer cette fence en une véritable ronce artificielle, formée de fils d'acier tordus ensemble et portant de distance en distance des piquants à deux pointes très aiguës. Elle présente un obstacle infranchissable aux animaux, tout en n'étant nullement dangereuse. Il est curieux d'observer le bétail conduit pour la première fois dans un champ entouré de ces *fence wires* : l'une après l'autre, on voit chaque bête aborder franchement la clôture, puis reculer aussitôt après avoir reçu une bonne piqûre; au bout de deux heures, il n'y en a pas une qui ose s'en approcher à moins de cinquante centimètres de distance.

Ce genre de clôture a été introduit récemment sur notre continent, et notamment en France (1).

Les chevaux animent aussi la prairie vierge de leurs troupeaux immenses. Pour en trouver à l'état absolument sauvage, il faut s'avancer jusqu'au Llano Estacado. Ceux toutefois qui parcourent les plaines dans un état de demi-domestication sont encore bien farouches, et il faut un dressage long et pénible avant de les rendre soumis au contact de l'homme. Comme

(1) Voir *La Nature*, 13e année, 1er sem., p. 96.

pour les ruminants, on ne peut s'en emparer qu'à l'aide du lasso. Dans un article intitulé : La conquête du cheval, que renferme l'*Annuaire populaire de Belgique pour* 1885, M. J.-C. Houzeau a décrit d'une admirable façon les mœurs des chevaux sauvages et la manière dont on parvient à les dompter. « Il faut avoir vu le *ranchero* d'Amérique monter pour la première fois un cheval sauvage récemment capturé, dit-il, pour comprendre ce qu'il a fallu d'audace à ceux qui, sans le secours de chevaux domptés, ont risqué cette périlleuse aventure. Aujourd'hui, lorsqu'on monte un mustang pour la première fois, deux cavaliers, pourvus de chevaux dressés, partent avec le cheval sauvage au moment où celui-ci s'élance, et le flanquant à droite et à gauche, tâchent de le maintenir dans un espace ouvert de la plaine; ils le repoussent loin des broussailles et des massifs où il tuerait son cavalier...

» Le mustang qu'on va monter est attaché très court à un pieu ; on lui enferme la tête dans un sac, au moment où on lui applique la selle. A peine se sent-il sanglé qu'il se roule et se démène, pour se débarrasser de cette gêne. On attend qu'il soit calmé ; et lorsqu'il s'est remis sur ses jambes et qu'il a repris un peu de tranquillité, le dompteur s'élance d'un bond sur l'animal tandis qu'au même instant tombe la corde qui l'attachait. Le cheval part alors à toute vitesse, bondissant, donnant des coups de reins, faisant tous ses efforts pour renverser son homme. N'y parvenant pas, il se dirige vers le fourré. C'est à ce moment que les deux auxiliaires, qui ont tâché de tenir pas avec lui, s'appliquent à recouper ses crochets et à le maintenir dans les clairières. S'il parvient à gagner un endroit boisé, son cavalier est perdu, soit qu'il lui brise les jambes contre les arbres en les frôlant au galop, soit qu'il lui fracasse la tête ou la poitrine contre les branches basses, sous lesquelles il a soin de passer. »

C'est un spectacle qui excite toujours l'intérêt et l'admiration que celui d'un troupeau de plusieurs centaines de che-

vaux traversant la prairie au galop. Les naseaux au vent, la crinière longue et touffue flottant librement, l'œil vif, ardent, ils courent en rangs serrés. Si quelque obstacle les arrête, — un cours d'eau par exemple, — leur hésitation ne dure qu'un moment. Ils l'ont bientôt franchi. Trois hommes suffisent pour les diriger dans leur marche. Deux se tiennent sur les côtés — le *right bower* et le *left bower* — et le troisième en tête. Ces gardeurs sont presque toujours des Mexicains; leur vie entière se passe ainsi dans la prairie à surveiller des troupeaux de chevaux.

Après les animaux domestiques: bœufs, chevaux, moutons, etc., qui, tout en jouissant d'une grande liberté ont cependant des maîtres, la prairie vierge donne asile à un abondant gibier. Les lièvres et les lapins y pullulent. C'est par milliers qu'on les rencontre aux environs de San-Antonio. Ils détalent entre vos jambes sans que vous vous y attendiez le moins du monde. Bien qu'on leur fasse une guerre acharnée, ils ont peine à se défendre d'une grande familiarité. Maintes fois, dans le jardin de notre station astronomique, nous en avons vu se promener tranquillement à deux pas de nous. Nos mouvements ne les mettaient pas en fuite; afin de les engager à déguerpir pour tout de bon, il fallait les effrayer par des cris ou du bruit assez intenses.

Les pigeons, les canards et les dindes sauvages sont non moins abondants. Plus de vingt espèces de canards visitent chaque hiver le Texas. Le coq de bruyère ou *prairie-chicken* est plus rare, mais sa chair est d'une délicatesse extrême; un poulet de prairie constitue l'un des mets les plus délicieux qu'on puisse désirer. Je passe sous silence la caille, le courlis, l'oie, le pluvier, la bécasse, etc., dont les bandes nombreuses s'abattent annuellement sur la prairie. On peut dire que les plaines du Texas sont le paradis du chasseur.

Elle recèlent aussi, il est vrai, quelques hôtes dont le com-

merce n'est pas à rechercher, bien qu'on ne puisse toujours l'éviter.

A tout seigneur tout honneur : en première ligne il faut citer les moustiques, dont les attaques incessantes, acharnées, font le désespoir du nouvel arrivant dans ces contrées. Elles ne lui laissent ni trêve ni repos, le fatiguent, l'énervent. C'est la nuit surtout que la fréquence et la vigueur de leurs assauts mettent à une dure épreuve le calme et la patience de leurs victimes. Malgré la protection d'un moustiquaire à mailles serrées, ils parviennent, au bout de quelque temps jusqu'à votre corps, et il ne vous reste plus alors d'autre alternative que d'abandonner celui-ci à leurs cuisantes piqûres. Dans le jour, on échappe quelque peu à leur poursuite infatigable par des déplacements continuels ; mais, en revanche, leur voisinage est bien incommode et insupportable si le travail auquel on se livre exige qu'on reste à la même place. Lorsqu'on a à écrire, par exemple, il faut se préparer à subir de leur part une longue et pénible torture. A peine a-t-on couché deux lignes sur le papier, que plusieurs moustiques commencent l'attaque de divers côtés à la fois : l'un se pose sur la main, un autre sur le front, un troisième sur le cou. Les jambes ne sont pas épargnées, malgré le vêtement qui les protège : leur dard parvient à le percer. Toutes ces piqûres occasionnent aussitôt une multitude de légères enflures, suivies de démangeaisons insupportables. Pour arriver à terminer une page d'écriture, il faut une heure de travail au moins, heure de vrai supplice, employée en majeure partie à se défendre contre les entreprises sans cesse renouvelées de ces agaçants moustiques. Lorsque survient une pluie, on en est débarrassé pour quelques jours. Ils fuient l'humidité; les temps secs et très chauds sont ceux où ils se montrent le plus nombreux et le plus vivants.

Les moustiques ne sont pas le seul petit désagrément de la vie au Texas. Les fourmis y sont aussi bien gênantes.

Je garderai longtemps le souvenir d'un mauvais quart d'heure qu'elles me firent passer pendant que, tranquillement et sans arrière pensée, je travaillais à une détermination astronomique. La fourmi dont je parle est la *fourmi rouge*, de taille assez forte, douée de beaucoup de vivacité et très courageuse quand elle se croit en danger. Une autre espèce, fort curieuse, est la fourmi agricole (*agricultural ant*), particulière au Texas. Elle sème des grains de riz autour de son nid, en soigne attentivement la récolte et fait la moisson au moment opportun. Les colonies de ces fourmis se reconnaissent aisément, et de loin ; aux abords des orifices de leurs galeries souterraines on remarque des espaces circulaires ayant de 50 centimètres à 3 ou 4 mètres de diamètre, et absolument nus, quelles que soient la vigueur et l'épaisseur de la végétation aux alentours.

La fourmi et le moustique sont les plus petits des hôtes malfaisants que récèle la prairie vierge, mais ils rachètent leur défaut de taille par le nombre et par l'énergie déployée dans la lutte pour l'existence. Après eux viennent le scorpion, le scolopendre, l'araignée. Cette dernière est représentée par diverses espèces, dont la plus curieuse est l'araignée sauteuse, et la plus dangereuse, la mygale.

Le scorpion est bien connu. Il se cache d'ordinaire sous une pierre, et se met à fuir avec une grande rapidité lorsqu'on le dérange de sa retraite. J'en ai vu de toutes dimensions au Texas, depuis le scorpion microscopique, n'ayant pas plus de 5 millimètres de long, jusqu'à la grande espèce, ne mesurant pas moins de 15 à 20 centimètres. Tous, grands et petits, sont prompts à l'attaque, et quand ils se mettent en mouvement, c'est avec le dard en arrêt, prêt à atteindre l'ennemi.

Le scolopendre — *centipede* en anglais — a deux crochets à la bouche, au moyen desquels il pique son adversaire. Sa taille peut atteindre 25 centimètres et au delà.

L'araignée sauteuse (*jumping spider*) est fort curieuse à

observer. Elle reste immobile en attendant sa proie ; mais dès qu'il s'en trouve à sa portée elle s'élance dessus, en faisant des bonds qu'elle exécute aussi bien en se trouvant fixée au plafond d'une chambre que sur le plancher.

La mygale ou araignée crabe est, à mon avis, l'un des êtres les plus repoussants qui se puissent voir. Les Texans l'appellent erronément tarentule. J'en ai rapporté un exemplaire qui, — les pattes complètement déployées, — ne pourrait être placé que dans un cercle ayant au moins 50 centimètres de circonférence. Le corps a le volume d'une grosse noix; il est noir brun et tout velu, ainsi que les pattes. La mygale se tient de préférence près des habitations, et sa morsure passe pour dangereuse.

Dans cette énumération des animaux nuisibles de la prairie vierge, je ne dois pas oublier les sauterelles, qui l'occupent par millions. On en voit de toute taille, depuis la petite espèce dont les sauts ne dépassent pas un mètre en hauteur et en longueur, jusqu'à la grande sauterelle qui franchit dix ou quinze mètres d'un seul trait. Lorsqu'on traverse la prairie au milieu du jour, chaque pas que l'on fait est le signal du départ d'une nuée de ces insectes, qui s'échappent dans toutes les directions avec le bruissement qui leur est particulier. Il est heureux que les sauterelles fuient l'homme, sinon on se trouverait complètement à leur merci. En un instant elles auraient enseveli leur ennemi sous elles.

Des quantités innombrables d'autres insectes, plus ou moins inoffensifs, vivent également dans l'immense étendue des prairies. Dans certaines circonstances, ils peuvent devenir une grande source d'ennuis pour les rares habitants de ces solitudes, et, entre autres, pour des astronomes obligés, comme nous l'étions, de toujours observer en plein air, aussi bien au milieu de la nuit que dans le jour. Que de fois les milliers de bestioles qu'attirait notre lampe pendant nos observations nocturnes ont-elles rendu notre tâche beaucoup plus

pénible et plus difficile! Les pauvres bêtes, fascinées par la lumière, venaient en rangs pressés s'abattre sur nos têtes, sur nos mains, sur le cou, pendant que l'attention la plus grande et une attitude excluant tout mouvement nous étaient commandées par l'observation de la marche du chronomètre ou le passage imminent d'une étoile derrière le fil du réticule de la lunette. Nos mesures de hauteurs au sextant, rendues très fatigantes par l'ardeur cuisante des rayons du soleil, nous livraient aussi en butte aux attaques des moustiques et des fourmis. Il fallait faire provision de patience pour ces moments-là.

Comme on voit, notre fonction d'astronome de la mission belge nous obligeait à un métier qui n'était pas toujours couleur de rose. Mais ces petits désagréments ne nuisaient pas, cependant, à l'égalité de notre bonne humeur, et ils étaient largement compensés par les impressions que faisaient naître en nous le spectacle d'une nature admirable et le contact d'une population dont les mœurs étaient si curieuses à observer.

Pour en revenir à nos insectes, accordons-leur un dernier mot, que nous consacrerons au *devil's horse* et au *stinking beetle*.

Prenez une feuille bien verte, longue de 8 à 10 centimètres, dépouillez-la de sa membrane, de façon à ne laisser subsister que la tige centrale et deux nervures de chaque côté : vous aurez l'image exacte du devil's horse. La première fois que je vis cet animal, ce fut sur le volet d'une des fenêtres de ma chambre. Je ne m'expliquais pas comment un squelette de feuille pouvait y rester si bien adhérent, lorsque, en avançant la main pour le prendre, je le vis s'éloigner au plus vite.

Quant au *stinking beetle*, ou escarbot puant, il est de couleur grise et a un vol lourd et court. Cet insecte ne révéla sa présence que vers la fin de novembre ; il ne se montre que par des températures relativement basses et par temps humide. Il offre ceci de particulier, c'est qu'en venant se heurter contre un

obstacle, quel qu'il soit, animé ou inanimé, il sécrète aussitôt une liqueur particulièrement âcre et fétide. Lorsqu'il se jetait contre le visage, par exemple, son contact était on ne peut plus désagréable ; et comme à certains jours ces rencontres se renouvelaient fréquemment, on comprend combien elles étaient irritantes pour un odorat quelque peu délicat. Même la nuit, ils parvenaient à entrer dans les chambres, puis venaient se buter aux moustiquaires, qu'ils arrosaient naturellement de leur parfum ; ils en étaient vraiment trop prodigues.

L'intensité de la vie dans la prairie vierge est inconcevable. On a certaine peine à s'expliquer comment elle peut donner asile à la multitude d'êtres qui l'habitent, et qui plus est, leur fournir la subsistance. Nous avons vu déjà que des millions de bestiaux y trouvent leur pâture, que des myriades d'insectes parviennent à y vivre sans s'entre-dévorer, puisque leur nombre ne paraît nullement diminuer, et nous sommes loin, cependant, d'avoir épuisé la liste des créatures qui se partagent ce domaine — vaste il est vrai — mais dont les dimensions paraissent restreintes, quand on songe à l'immense quantité d'existences qui le peuplent. Nous n'avons rien dit encore des serpents, que l'herbe des prairies cache par milliers. Aux environs de San-Antonio, et même dans la ville, on en rencontre très fréquemment. Ils sont de plusieurs espèces ; le serpent à sonnettes, entre autres, n'est pas rare ; le nom de *rattle snake* que les Américains lui donnent est plus exact que notre terme de *serpent à sonnettes* ; le bruit qu'il fait en rampant a plus d'analogie avec le son produit par une crécelle (*rattle*) qu'avec celui provenant de sonnettes. Certains de ces serpents ont jusqu'à 2 et 3 mètres de long ; les Mexicains sont très habiles à s'en emparer ou à les tuer, en les étourdissant au moyen de coups de fouet. Le bâton n'est pas d'un grand secours contre eux, à moins qu'il ne puisse leur briser la tête au premier coup ;

il peut même être d'un usage dangereux, si le reptile parvient à s'y enrouler et à gagner le bras. Le fouet, au contraire, peut se manier à distance et permet de cingler la bête dans tous les sens et rapidement. Une autre espèce de serpent, le *copper head* (tête de cuivre), est fort dangereuse, mais heureusement peu répandue. Le premier serpent dont je fis la rencontre dans la prairie vierge était justement un *copper head*. C'était un dimanche matin. J'allais choisir un emplacement pour l'installation d'une mire. Je cheminais tranquillement, sans crainte aucune, tout entier à l'admiration que provoquait en moi le ravissant paysage dont j'étais entouré, lorsque mon attention fut subitement éveillée par un reflet jaunâtre qui se produisait à mes pieds. Je m'arrêtai instinctivement, et restai cloué sur place en voyant, presque me frôler, un serpent de 1m,50 environ, à la peau de couleur jaune-brun zébrée de noir. Je le regardai s'éloigner et se réfugier sous un buisson de cactus, sans songer à faire le moindre mouvement. C'était le plus prudent, du reste. En général, le serpent fuit l'homme; jamais il ne l'attaque s'il ne se croit lui-même attaqué. A dater de la rencontre dont je viens de parler, je perdis l'assurance que j'avais eue jusque-là en parcourant la prairie, ou plutôt je gagnai une prudence dont je n'avais pas senti la nécessité jusqu'à ce moment. J'étais toujours dans la crainte de mettre le pied sur un nouveau serpent, qui aurait pu se méprendre sur le mobile de cette action bien innocente, et me le faire payer cher.

Il y a une époque de l'année où on tombe ainsi en arrêt à tout instant devant quelque reptile à moitié caché sous l'herbe. Mais on n'a affaire qu'à des peaux de serpents, abandonnées par leurs propriétaires lors de la mue; ces peaux conservent leur forme cylindrique et restent intactes; elles se sèchent à la longue et se réduisent en poussière quand on veut les prendre en main.

Beaucoup de petites espèces de serpents sont représentées dans la prairie, vierge et par bandes nombreuses. Plusieurs de

ces espèces se font admirer par leurs belles couleurs, mais leur venin est rarement très dangereux.

Le serpent est l'hôte de la prairie le plus à craindre et celui sur la disparition duquel les progrès de la colonisation semblent avoir eu le moins d'effet. Autrefois, au temps où San-Antonio n'était qu'une petite bourgade insignifiante, isolée, on pouvait rencontrer, dans la région qu'elle occupe, des buffalos, des chacals, des jaguars, et même, sur les bords des rivières qui la traversent, des crocodiles. Aujourd'hui, le buffalo n'existe plus que dans les vastes solitudes du *Llano estacado*, le chacal se cache au plus profond des fourrés, le jaguar habite des forêts impénétrables, et le crocodile a fui vers le sud. Seuls les serpents n'ont pas abandonné leurs nids, et chaque année la population de San-Antonio paye son tribut de victimes à ces incommodes et dangereux voisins.

Notre station astronomique, je l'ai dit déjà, avait vue au nord sur les bâtiments du quartier général des troupes texanes. Ces bâtiments consistaient en baraquements pour les soldats, en habitations pour les officiers, et en une vaste construction de forme carrée, avec jardin et tour au milieu, où se trouvaient les bureaux de l'état-major, les magasins, les remises, etc. Ce voisinage nous donna l'occasion de nous initier tant soit peu aux mœurs militaires des États-Unis et surtout de connaître la vie des troupes dans les territoires éloignés.

On sait que l'armée américaine se compose uniquement d'engagés volontaires. Les Allemands et les Américains d'origine allemande y sont fort nombreux. Pour l'émigrant qui a bon pied et bon œil, et qui trouve difficilement à se caser de prime abord, ce n'est pas un pis-aller que de se faire soldat. Le métier militaire en Amérique n'est ni trop pénible ni mal rétribué. Ainsi, pour ne parler que de San-Antonio, où j'ai pu recueillir mes renseignements à des sources directes, le simple soldat jouit d'une solde de 13 dollars par mois, et reçoit à

l'expiration de son terme d'engagement, qui est de cinq ans au minimum, un lot de terres appartement à l'État ou l'équivalent en numéraire. De plus, s'il désire entrer dans une administration quelconque, publique ou privée, il a toujours le pas sur ses concurrents civils.

Tout près de notre station se trouvait un Boarding House (pension bourgeoise) tenu par un ancien militaire, qui, après vingt ans passés au service, s'était vu possesseur d'un petit pécule s'élevant à près de 20,000 francs.

Un sous-lieutenant reçoit une solde mensuelle de 116 dollars, quitte et libre de toutes retenues; un lieutenant, une solde de 150 dollars, plus une indemnité de logement, ou, comme à San-Antonio, un logement même, appartenant à l'État. Toutes les habitations des officiers, à l'exception de celle du général en chef, étaient identiques, et chacune d'elles avait coûté la modique somme de 125,000 francs! Non pas qu'elles fussent remarquables par leur architecture ou par leurs dimensions, mais elles étaient en pierre, et le transport de celles-ci des carrières du Rio San-Antonio jusqu'au Government Hill avait entraîné à des frais considérables.

Voici le genre de vie que mènent officiers et soldats au Texas.

Tous les matins, à 8 1/2 h., a lieu la parade. Les troupes se réunissent devant l'habitation du général, et après quelques exercices préalables, sont passées en revue par l'officier commandant. Cette revue se fait au son de la musique et ressemble plus à une procession qu'à un défilé militaire. Tous les mouvements se font avec une précision automatique réellement exagérée. On croirait voir s'agiter des pantins. La cérémonie ne dure que vingt à trente minutes, après quoi les hommes rentrent dans leurs quartiers respectifs et sont libres le restant de la journée. Deux fois par semaine des exercices de tir ont lieu l'après-midi; cette corvée, et celle de la faction, qui pour chaque individu se renouvelle deux fois par mois tout

au plus, sont les seules besognes auxquelles les soldats se trouvent astreints. On les voit plus souvent au bar qu'à l'exercice. La discipline n'est pas bien rigoureuse, du reste, surtout par rapport au costume. C'est ainsi qu'au milieu de l'été la plupart des hommes sortent sans gilet sous la veste ouverte, laissant voir la chemise, et ils ont la tête coiffée de chapeaux de paille de haute fantaisie. Le cou est vierge de col et de cravate. Les sentinelles n'osent ou ne peuvent pas pousser le sans-gêne jusque-là, mais toutes portent un petit chapeau — variable de forme suivant les individus — de préférence au bonnet d'ordonnance.

Les soldats se traitent entre eux de *Monsieur* et lorsqu'ils s'adressent à un supérieur en dehors du service l'appellent également Monsieur. Leur tournure est très dégagée ; ils n'ont rien de ces manières gauches inhérentes aux conscrits ou aux militaires des petites villes. Ce sont du reste des hommes ayant pour la plupart déjà vu du pays et non pas tout frais émoulus de leur village.

Les officiers sont des hommes très instruits et d'un commerce fort agréable. Nous eûmes, à San-Antonio, grandement à nous louer de leurs prévenances et de leur obligeance. Leurs manières sont, à tous, empreintes d'une grande simplicité. On ne trouve pas, chez eux, cette morgue et cet esprit autoritaires qu'on rencontre parmi les officiers de certaines armées d'Europe. Ils ne croient pas déroger, par exemple, en allant, comme de bons pères de famille, s'approvisionner dans les magasins de la ville de choses ou d'objets divers nécessaires à leur ménage, et en se montrant en public chargés des paquets dont ils viennent de faire l'emplette.

La guerre de sécession a créé cette situation assez bizarre pour certains officiers, de leur avoir conservé, à titre honorifique, le grade qu'ils avaient conquis sur les champs de bataille, bien qu'aujourd'hui, toutes les positions ayant été régularisées, leur grade réel soit quelquefois de deux ou de

trois rangs inférieur à celui qu'on a coutume de leur attribuer. Ainsi, tel officier sera appelé général, qui en réalité n'est que colonel ou même parfois que major; tel autre porte le titre de colonel, qui ne jouit en fait que d'un traitement de capitaine.

Circonstance plus bizarre encore, les titres militaires se sont introduits dans la société civile; c'est ainsi que quantité de gens aux États-Unis s'affublent du titre de général ou de colonel, bien que leur vie entière se soit passée loin des casernes et des champs d'exercice. Tous les directeurs de banque, entre autres, sont ordinairement assimilés aux colonels, et se parent de ce nom. Les rédacteurs en chef des grands journaux sont aussi des colonels. On sait d'ailleurs que la manie des titres est l'un des côtés faibles du caractère américain; manie inoffensive, à la vérité, mais qui a lieu d'étonner chez un peuple aux mœurs si fortes et si égalitaires sous tant d'autres rapports.

Lorsque nous arrivâmes à San-Antonio, les *Military Headquarters* étaient occupés par de l'infanterie. En novembre, une partie des troupes reçut une autre destination. Plusieurs compagnies furent dirigées sur Santa-Fé, au Nouveau-Mexique, à plus de 600 lieues de là, et remplacées au Texas par un escadron de cavalerie. Chaque garnison se renouvelle ainsi tous les deux ans. On ne veut pas que les hommes s'attachent au pays ou à la localité où les hasards de la vie militaire les conduisent pour un temps déterminé. Tel troupier se trouve aujourd'hui dans le nord, près des frontières canadiennes, qui demain sera expédié près du golfe du Mexique. Après quelques années de déplacements de ce genre, chaque soldat a parcouru dans son entier le vaste territoire des États-Unis, s'est acclimaté aux températures des diverses latitudes, a été forcément en contact avec des populations de mœurs différentes. Ce système ne présente qu'un seul côté défectueux, c'est d'entraîner à des frais de déplacement énormes. Ainsi, les quelque cent ou cent vingt-cinq hommes que l'on dut convoyer de San-Antonio à

Santa-Fé occasionnèrent une dépense de près de 150,000 fr.

Le commandement militaire du Texas est peut-être le plus important de toute l'Union ; il embrasse le territoire le plus étendu et comprend le plus grand nombre de postes indiens, c'est-à-dire chargés de surveiller les tribus non encore soumises à la civilisation. Vingt de ces postes existent au Texas. Ils consistent en de petites forteresses, perdues au milieu du Llano estacado ou au fond de la prairie vierge.

Être cantonné dans l'un de ces forts est le plus rude métier qui puisse échoir au soldat américain. Il se trouve pendant deux ans comme en dehors du monde, isolé dans le désert, n'ayant pour tout horizon que la plaine sans fin, pour nourriture que des conserves, pour société que ses compagnons. A tout instant il peut être appelé à marcher à l'ennemi ; il doit sans cesse se tenir sur le qui-vive. Les combats, les escarmouches sont fréquents, et à la crainte d'être blessé ou tué s'ajoute celle plus grande encore d'être fait prisonnier. Malheur à qui tombe entre les mains des Indiens ; il sait d'avance à quel terrible supplice, le scalp, il sera condamné. Cette cruelle perspective fait que les troupes envoyées dans les forts ne laissent aux Peaux-Rouges ni trêve ni repos ; elles leur font une guerre acharnée et sans merci ; c'est une vraie lutte d'extermination.

J'eus l'occasion de lier connaissance avec un officier qui venait de finir son terme dans l'un de ces forts de la prairie vierge. Il considérait son arrivée à San-Antonio comme une délivrance. Il me dépeignait sous des couleurs peu riantes la monotonie et le manque de confort de la vie de campement, loin de toute communication avec des êtres civilisés ; le moral et la santé finissent à la longue par se ressentir de cette existence précaire.

J'ai dit tout à l'heure qu'un corps de cavalerie vint remplacer les fantassins qui nous quittaient. Jamais, jusqu'alors, je n'avais vu de costumes aussi beaux que ceux que portaient

ces nouveaux arrivés, et je doute même qu'il existe en Europe de troupe aussi richement vêtue que l'étaient les dragons du Texas. Leurs casques bien polis brillaient de mille feux sous le soleil ardent. Leurs montures étaient superbes, et il fallait voir avec quelle régularité, quelle promptitude ils en descendaient, puis remontaient en selle, malgré un équipement compliqué et pesant. Ils étaient chaussés de hautes bottes à l'écuyère, avaient les épaules recouvertes d'un dolman, un long sabre recourbé pendu au côté, deux grands revolvers fixés à la ceinture et une carabine passée en bandoulière. Tout cet attirail devait les surcharger d'un poids considérable; mais on ne s'en serait guère douté en admirant l'aisance et la rapidité de leurs mouvements.

Devant le chalet du général flottait le drapeau américain, au sommet d'un mât très élevé. On le hissait chaque matin au lever du soleil et au signal d'un coup de canon; il était amené au coucher du soleil, également au bruit du canon.

Comme je l'ai déjà signalé, les officiers et l'intendance nous rendirent plus d'un service. C'est celle-ci, entre autres, qui nous approvisionnait d'eau et de glace, qu'il eût été fort difficile de nous procurer nous-mêmes, éloignés que nous étions de San-Antonio, et privés de moyens de transport à notre usage personnel. L'eau était puisée à la rivière chaque semaine, et amenée dans de grands tonneaux sur le Government Hill, par des chariots attelés de six mules vigoureuses. Notre ration était versée dans un tonneau plus petit, exposé à la chaleur du soleil pendant les trois quarts de la journée; aussi l'eau y était-elle toujours tiède. Nous avions heureusement de la glace pour en abaisser la température.

Nos vivres nous étaient apportés de la ville par divers fournisseurs, à l'aide de carrioles. Le menu de nos repas n'était pas très varié; certaines viandes faisaient complètement défaut et les légumes étaient rares. On mange mal au Texas, je le répète; la bonne cuisine y est inconnue, et d'ailleurs l'habi-

tant n'a aucune prétention au titre de gourmet, ni même aucune exigence gastronomique. C'est ainsi que les meilleures viandes ne restent pas dans le pays et sont expédiées sur les marchés de Cincinnati et de Chicago, où elles trouvent quelques connaisseurs.

Quant aux légumes, on n'en cultive pas à San-Antonio; on les fait venir de Saint-Louis, à 300 lieues de là. Ils ont, on le conçoit, perdu leur fraîcheur et leur saveur avant d'arriver à destination.

Comme boisson, nous fîmes connaissance avec un petit vin rouge récolté non loin de notre station, et auquel nous fîmes plus d'honneur qu'on ne lui en avait fait jusque-là. Il est fabriqué avec du raisin sauvage, que l'on trouve en abondance dans le Texas occidental, le long de tous les cours d'eau. Son goût est assez sucré.

En général, les Américains boivent fort peu de vin; il est vrai que leur pays n'en produit qu'en faible quantité, et qu'aucun de leurs crus ne peut rivaliser avec nos vins d'Europe. Seul, le vin de Californie, et notamment le Catawba, s'en rapproche. Je ne parle pas du vin du Texas, qui n'était connu qu'à San-Antonio, et même par un bien petit nombre de ses habitants.

Dans les grands centres on trouve des vins de France, mais de qualité médiocre et à des prix exorbitants.

A ses repas, le Yankee boit ou du café ou du thé, chauds en hiver, glacés en été. Il préfère de beaucoup ces breuvages à du vin ou à de la bière. Un Européen fait d'abord la grimace lorsqu'on lui propose de boire une gorgée de café ou de thé après son potage ou le poisson; il parvient à surmonter sa répugnance insensiblement, mais je doute qu'il consente jamais à adopter franchement cette coutume américaine.

Mais revenons au récit de nos pérégrinations aux environs de San-Antonio.

Chacun de nos dimanches était consacré à quelque excursion. La ville était morne et silencieuse à ces jours; aussi suivions-nous l'exemple de la population, qui désertait la « Cité d'Alamo » pour se répandre dans la prairie vierge.

L'une de ces premières excursions fut une visite aux anciennes *missions* espagnoles. Nous partîmes le matin, en char à bancs, à défaut de voiture qui n'aurait pu s'engager dans les chemins difficiles que nous avions à traverser.

Nous contournons d'abord une partie de San Antonio, et faisons connaissance avec le quartier nègre, plein d'animation et de gaieté. Nous passons près de vastes hangars où sont empilées des centaines de balles de coton, prêtes à être dirigées sur Galveston ou la Nouvelle-Orléans, les grands marchés cotonniers du Sud. Plus loin nous remarquons quelques jardins potagers, les seuls qui existent à plusieurs lieues à la ronde. Ces jardins sont une curiosité pour les San-Antoniens ; les rares privilégiés qui parviennent à en obtenir des légumes prisent haut cette faveur. Bientôt nous perdons de vue les dernières maisons de bois qui limitent la ville de ce côté, et nous rentrons dans la prairie vierge, que nous avions quittée en approchant du quartier nègre. Il est près de midi, et le soleil verse partout à profusion la lumière et la chaleur. Nous allons arriver à la seconde mission, celle de « Nuestra Señora de la Concepcion la Purisima de Acuna ». La qualification de *première* mission est restée à l'Alamo, que j'ai décrit précédemment. Une petite église surmontée de deux tours, quelques bâtiments en ruines et un vieux pan de muraille sont les derniers vestiges de la mission de la Concepcion. On distingue encore parfaitement l'une des tours qui faisaient partie de la forteresse. Nous jetons un rapide coup d'œil à l'intérieur de l'église, où, paraît-il, un prêtre de la cathédrale de San-Fernando vient une fois l'an dire la messe. Une sorte de registre en mauvais état reçoit les noms des visiteurs. Nous y inscrivons les nôtres. C'est la première fois,

certainement, que des Belges apposent leur signature sur les feuillets de cette vénérable relique.

Nous remontons dans notre char à bancs, qui s'engage sur des semblants de routes, où nous n'avançons qu'à grand'peine. D'épais buissons de cactus nous obligent à de nombreux détours, et il faut toute l'attention et l'habitude de notre conducteur pour reconnaître la vraie direction à suivre. Quelques arbres au feuillage sombre commencent à se montrer. C'est l'indice du voisinage d'un cours d'eau. Nous ne sommes pas loin, en effet, du Rio San-Antonio, que nous aurons à traverser avant d'atteindre à la troisième mission. De superbes pacaniers, à la taille énorme, nous invitent à nous reposer sous leur ombre. L'air n'est plus embrasé comme dans les *brushes;* on éprouve une sensation délicieuse sous l'abri de ce dôme de verdure, qu'agite une brise légère venant de la rivière. Bientôt le terrain s'incline en pente douce, nous annonçant par là que l'eau n'est plus très éloignée. Elle apparaît en effet au détour du chemin, limpide et tranquille, coulant au milieu d'un paysage d'un charme captivant. Nous faisons halte, puis nous nous mettons en quête d'un endroit bien frais, où, sur la mousse, nous pourrons étaler notre frugal déjeuner. La promenade a aiguisé notre appétit, et nous faisons honneur au croûton de pain et au morceau de fromage que chacun a emporté avec soi ; une bouteille de *Texas wine*, passée à la ronde, arrose ce modeste repas. Nous en offrons un verre à notre cocher, qui, à notre grande surprise, refuse d'y toucher; il n'a jamais bu ni liqueurs ni vin de sa vie, et nous dit poliment qu'il ne veut pas se départir de ce principe. Il se contente d'un peu d'eau puisée à la rivière. Pareille sobriété serait ici un phénomène chez cette classe de gens, mais aux États-Unis elle n'a rien d'extraordinaire.

Cette abstinence à l'endroit du vin n'était pas, d'ailleurs, la seule surprise que nous ménageait notre automédon. Il nous étonna bien davantage quelques instants après, en enta-

mant avec M. Houzeau une discussion des plus sérieuses et des plus soutenues sur divers sujets de géologie. La structure de la terre et les hypothèses relatives à la composition de son intérieur étaient pour lui des questions familières, à propos desquelles il savait présenter des arguments ou élever des objections pour ou contre les idées que la discussion faisait naître.

Tant de science chez un homme appartenant aux classes inférieures de la société me surprit tout d'abord, mais, par la suite, je pus en constater tout autant chez d'autres individus de même condition. Je crois intéressant de citer un second cas de ce genre, non moins extraordinaire que celui dont je viens de parler.

Lors des travaux préparatoires nécessités par l'installation de notre station astronomique, nous eûmes recours aux services d'un charpentier logé dans notre voisinage, en pleine prairie vierge. Cet homme représentait bien le type de la mâle race yankee, au caractère énergique, à l'esprit résolu. Il était venu du Nord avec l'intention arrêtée de faire fortune, et, après s'être définitivement installé aux environs de San-Antonio, il avait calculé d'avance après quel laps de temps il *devait* avoir gagné un nombre fixé de dollars. Il s'était construit lui-même une cabane à l'écart de tout chemin, afin de n'avoir pas d'impôt à payer. Dans le jour il travaillait en ville, et pendant ce temps sa femme soignait les enfants et surveillait un troupeau de chèvres et de moutons qu'il élevait autour de sa demeure. Ce troupeau ne lui coûtait rien à nourrir, et lui rapportait assez bien par la vente du lait des chèvres, de la viande des chevreaux et de la laine des moutons. Comme nous, il avait sa provision d'eau pour une semaine, mais il devait aller la chercher lui-même à la rivière, à près de quatre kilomètres de son habitation. Tous les dimanches, de grand matin, nous le voyions passer près de notre jardin, accompagné de son cheval attelé à un vieux tonneau, que la pauvre

bête traînait péniblement. Le voyage d'aller et retour exigeait une matinée entière.

Lorsque notre charpentier se rendit compte du but de notre installation, il amena aussitôt la conversation sur les choses de l'astronomie et nous montra par ses réflexions et ses remarques que cette science ne lui était nullement étrangère. Soupçonnant qu'il avait pu lire quelques chapitres d'un traité d'astronomie avant d'avoir son premier entretien avec nous — et ce dans le but de faire étalage d'une érudition acquise de fraîche date — nous lui posâmes diverses questions qui exigeaient, pour être comprises et surtout pour y répondre, plus qu'une teinture superficielle et toute récente des lois de l'univers. A notre grande surprise il ne parut pas le moins du monde embarrassé de nos interrogations et il prouva par ses réponses que nos soupçons étaient mal fondés.

Combien trouverait-on, en Belgique, d'individus exerçant un métier, en mesure de soutenir la comparaison, au point de vue des connaissances scientifiques, avec le cocher et le charpentier dont je viens de parler? Et, qu'on le sache bien, nous n'avions pas affaire ici à des hommes formant exception. Il est de règle, aux États-Unis, de voir l'ouvrier se distinguer, non seulement par ses aptitudes manuelles, mais aussi par son sens pratique, son savoir, et — vertu inséparable de ces qualités solides — par sa sobriété. La classe des ivrognes se recrute parmi les lofers, les cow-boys, et surtout parmi ces bandes de gens sans aveu dont les moyens d'existence sont une énigme pour ceux qui ne les rencontrent qu'autour des bars.

Mais il est temps de mettre fin à cette petite digression et de poursuivre notre route vers la troisième mission. Pendant qu'on attelle le cheval à la voiture, nous entendons tout à coup un grand bruit derrière nous. Il est causé par un troupeau de plus de deux cents chevaux qui galopent vers la rivière. Un immense nuage de poussière se lève sous leurs

pas. Ils s'arrêtent, un moment indécis, devant le Rio San-Antonio, mais ils y entrent bientôt résolument et, pendant quelques instants, rafraîchissent leur peau brûlante au contact de l'eau. Ils reprennent ensuite leur course dans la plaine, toujours en rangs serrés. Un moment après nous traversions à notre tour le San-Antonio, et arrivions bientôt dans le voisinage de la mission de San-José. Nous remarquons, groupées autour des ruines de l'église, des huttes d'Indiens ou de métis indo-mexicains. Gens et demeures ont un aspect fort misérable. Le sordide accoutrement des uns répond à la pauvreté et à la malpropreté des autres. Les huttes sont faites de grosses baguettes serrées les unes contre les autres et en partie cachées sous des plaques de boue séchée au soleil. Le toit est formé de tiges de canne à sucre et de *tule*, espèce de jonc. De la boue pilée constitue le plancher. Ces huttes sont appelées *jacals* par les Américains et *cacalitas chiquitas* par les Mexicains (de *cacatl*, mot aztèque qui signifie maison, et *chiquita*, petite); l'espace qu'elles recouvrent mesure à peine quelques mètres carrés de superficie. Et cependant toute une famille grouille dans chacun de ces taudis, parfois en compagnie d'un cochon, ce qui dénote un certain degré d'aisance. Le père est gardeur de bétail ou cultive un petit carré de maïs; la femme est occupée la journée entière à préparer des *tortillas*, sorte de crêpes qui sont l'unique nourriture de ces malheureux. La matinée se passe à retirer le maïs du baquet plein d'eau où on l'a placé pour l'amollir, puis à l'écraser sur une pierre plate et dure, nommée *metate*, jusqu'à ce qu'il devienne une véritable pâte; une pierre plus petite sert de pilon. L'après-midi est employé à faire cuire cette pâte. Le reste du temps est consacré par la ménagère à une besogne qui, par l'attention soutenue avec laquelle elle s'y adonne, semble lui procurer de douces jouissances, mais que je suis bien embarrassé de... préciser. Elle se livre avec ardeur — qu'on me pardonne ce détail intime — à la recherche des... parasites qui ont élu

domicile sur la tête de ses enfants ou de quelqu'une de ses voisines.

La mission de San-José de Aguayo est celle qui a le plus de mérite architectural. Le portail, assez bien conservé, est un morceau non dépourvu de valeur; il est l'œuvre d'un moine qui s'était acquis une certaine renommée comme sculpteur.

Quelques tombes — anciennes et nouvelles — forment comme un petit cimetière devant la mission. Il y en a qui datent de plus d'un siècle. Quand on s'en approche pour chercher à lire les inscriptions à moitié effacées que l'on voit taillées dans la pierre, d'énormes lézards glissent silencieusement au milieu de ces funèbres retraites.

Pendant que je me promène en ces lieux pleins de mélancolie, je laisse mes pensées errer quelques instants sur les ruines qui s'y trouvent. La nature vierge semble vouloir les cacher dans les plis de son manteau de verdure. Devant mes yeux passent comme en songe les aventureux moines espagnols qui vinrent s'établir à cette place, puis je crois apercevoir les tribus d'Indiens que leurs paroles et leurs exhortations parvinrent à grouper autour d'eux. J'assiste ensuite aux luttes sanglantes que les nouveaux convertis eurent à soutenir contre leurs frères restés rebelles à toute civilisation.

Aujourd'hui, quelques pierres rongées par le temps sont les derniers témoins des événements qui, pendant plus de cent ans, se déroulèrent sur ce coin de terre sauvage. La vie renaîtra tôt ou tard autour de ces ruines, mais cette fois pour ne plus s'en détacher. Les cinq ou six huttes qui en sont voisines feront place à des *ranches* peuplés de bœufs, de chevaux et de moutons, et entourés de plantations de coton ou de canne à sucre.

C'est sur ces réflexions que nous prîmes le chemin du retour. Nous nous trouvions à près de sept kilomètres de San-Antonio. La route que nous suivîmes pour regagner la ville

était différente de celle de l'aller. Elle atteignit bientôt le point culminant d'un plateau fort étendu, d'où une vue immense s'offrait aux regards.

La prairie vierge nous entourait à l'infini; nous dominions un paysage admirable, plein de charme et de grandeur : de charme par la variété, de grandeur dans l'unité. Toutes les teintes possibles du vert s'y mariaient, toutes les formes d'arbustes et d'arbrisseaux s'y rencontraient, mêlées, çà et là, de bouquets de pacaniers et de chênes au feuillage sombre. Les collines du Cibolo fermaient l'horizon d'un côté, en se revêtant de tons bleuâtres; d'un autre côté apparaissait la ville, dont les maisons de pierre ou de bois peint en blanc se détachaient d'une manière éclatante sur la végétation environnante. Le soleil inondait toute la scène d'une profusion de lumière inconnue dans nos climats brumeux; mais comme toute médaille a son revers, je dois avouer qu'il nous grillait autant qu'il brillait. Aussi, malgré l'incomparable beauté du spectacle que nous avions devant les yeux, nous empressâmes-nous de descendre le plateau dans la direction de San-Antonio, et de chercher au plus vite un peu d'ombre et de fraîcheur. La soif commençait aussi à nous tourmenter; nous étions loin de la rivière et nos gourdes étaient vides. Nous nous mîmes à la recherche d'un *water hole*. On appelle ainsi des mares d'eau croupissante où vient se désaltérer le bétail. L'aspect en est fort peu engageant, mais lorsque la soif vous dessèche le gosier elle a facilement raison de la répugnance que l'on peut avoir à puiser sa boisson là où des bœufs et des chevaux se sont baignés et où d'innombrables animalcules ont élu domicile. Je ne crains pas de dire que je fis une forte grimace avant de me résoudre à porter à mes lèvres le peu d'eau bourbeuse que contenait le creux de ma main, mais l'exemple d'un de mes compagnons me décida, et j'avalai bravement quelques gorgées de ce liquide fade et trouble. Il m'arriva souvent, par la suite, de devoir recourir aux water holes pour étancher

une soif brûlante, et jamais, heureusement, je n'en fus incommodé; ce qui ne signifie pas, toutefois, qu'il n'y ait quelque danger à ingérer dans le corps les matières organiques tenues en suspension dans l'eau fétide de ces mares.

En poursuivant notre marche, nous rencontrons de temps en temps des arbres couverts d'inscriptions — non pas taillées dans l'écorce, comme cela se voit partout — mais fixées au moyen de clous. Ce sont des annonces. Oui, des annonces, de la réclame en pleine prairie vierge, bien loin de toute habitation! L'ingéniosité des Américains en fait de publicité commerciale est bien connue, mais on ne peut réellement concevoir jusqu'où va leur esprit inventif dans cette voie, qu'en parcourant leur pays dans tous les sens. Rien ne les arrête : ni les proportions colossales qu'ils donnent à leurs affiches, ni les difficultés qu'ils rencontrent à les placer aux endroits les plus inaccessibles, ni l'invraisemblance des faits qu'ils allèguent pour vanter leurs produits, ni le style baroque dont ils les émaillent de parti-pris, ni surtout les dépenses énormes auxquelles entraîne un pareil système de réclame. La plupart des annonces sont répandues sur la surface entière des États-Unis, et par voie de journaux, et par voie d'affiches. Celles-ci sont semées à profusion dans les campagnes comme dans les villes, à la cime des plus hauts rochers comme au fond des prairies et des bois. L'utilité d'annonces à de telles places ou dans de tels lieux peut paraître problématique, mais il faut croire qu'il n'en est pas ainsi puisque l'invasion de la réclame jusque dans les régions les plus reculées ne cesse de s'accroître d'année en année. Les Américains sont très prodigues de certaines expressions, comme : *the largest*, *the best* ou *the greatest in the world* (c'est-à-dire : le plus grand ou le meilleur au monde), dans l'énumération des qualités que présentent la marchandise ou les objets qu'ils recommandent au public. Comme spécimen d'annonce humoristique,

je reproduis la suivante, que j'ai copiée sur le mur d'un bar à San-Antonio :

Boissons et comestibles de premier choix, à stupéfier les gourmets. Lisez la carte, puis riez, mangez et esclaffez-vous.

Dans les villes, la plupart des enseignes ne sont pas fixées aux murs des maisons comme chez nous, mais en travers des rues et au-dessus des toits, auxquels elles sont reliées par des câbles métalliques. Dans certaines artères de New-York et de Chicago où se trouvent concentrés les magasins et les maisons de commerce, toutes ces enseignes — de dimensions et de formes très variées — constituent une sorte d'abri à claire-voie, où viennent se briser les rayons du soleil si la rue est plus ou moins orientée suivant la direction N.-S. Beaucoup de ces enseignes sont entièrement en fil de fer.

Tout en devisant des procédés qu'emploient les Yankees en fait de réclame, et de leur esprit d'initiative, de leur hardiesse sous ce rapport, nous nous sommes peu à peu rapprochés de San-Antonio. Nous touchons bientôt aux premières cabanes qui entourent la ville, et la première de toutes dont nous passons le seuil porte en gros caractères sur l'un de ses côtés : *The first chance*. C'est un bar ; pour le voyageur qui arrive de loin, c'est en effet la première chance qui s'offre à lui de se désaltérer avant d'entrer dans la cité d'Alamo. A l'autre bout de la ville existe un bar semblable avec l'inscription : *The last chance*, la dernière chance. Pour celui qui va s'engager dans la prairie vierge, c'est la dernière chance qui lui reste de vider un verre de whisky ou de lager-beer avant de se mettre sérieusement en route.

Nous regagnons notre station astronomique en traversant une partie de la ville. Je suis frappé du nombre de maisons où, à côté de la porte d'entrée, on voit une petite plaque avec ces mots : *Boarding-House* (pension bourgeoise); sur trois maisons

que nous rencontrons, une au moins possède la plaque en question. Ces pensions bourgeoises sont à la vérité des hôtels d'une classe particulière, où l'on prend l'engagement de rester pendant une ou plusieurs semaines; au lieu d'être hébergé au prix de trois ou quatre dollars comme dans les hôtels proprement dits, on a le couvert et le logement moyennant huit à douze dollars par semaine. Outre l'avantage de la réduction notable de prix qu'offre le *Boarding-House*, on y jouit aussi de la vie de famille et on s'y trouve entouré de plus de soins que dans les immenses caravansérails où sont forcés de descendre les voyageurs qui ne font que passer.

Nous voilà près du Sunset Depot. Je remarque combien le voisinage s'est transformé depuis le jour où je débarquai à cette gare. Les villes américaines changent véritablement à vue d'œil, comme sous l'effet d'une baguette magique. Là où quelques maisons de bois de pauvre apparence s'élevaient modestement un mois auparavant, on voit aujourd'hui tout un quartier nouveau, bruyant et animé aux heures d'arrivée des trains. Les maisons y sortent de terre comme par enchantement. Il est vrai que leur construction n'exige pas de longs mois de travail. J'en ai vu qui, commencées le matin de bonne heure, étaient entièrement achevées et en état d'être habitées à la tombée de la nuit. Des rues entières — je devrais plutôt dire des allées bordées en partie de maisons — surgissent en quelques semaines au milieu de la prairie vierge. On n'est pas gêné par le choix d'un emplacement convenable; la plus grande latitude est laissée aux propriétaires sous ce rapport. Plus d'une fois j'ai éprouvé la désagréable surprise, en voulant gagner la ville par un chemin de traverse que j'avais souvent pris déjà, d'être arrêté net en son milieu par une maison nouvelle qui en barrait le passage et que l'on avait élevée depuis très peu de temps. Il fallait alors revenir sur ses pas et parfois sur un assez long parcours, ce qui pour l'instant me faisait faire d'amères réflexions sur le sans-gêne des mœurs texanes.

Quelques hôtels, de misérable apparence, s'étaient naturellement établis dans ce quartier naissant du Sunset. Leurs hôtes étaient loin de briller par l'élégance de la tenue ou par la distinction des manières. Il y avait par moments, aux abords de ces auberges de bas étage, des groupes nombreux d'individus, qui représentaient le dessus de l'écume de la société texane. Les ivrognes n'y manquaient pas, et de la classe de ceux qui pratiquent religieusement la coutume du *spree*. Se mettre sur un spree signifie, au Texas, faire bamboche, rester en état d'ivresse pendant un temps assez long, de huit à quinze jours au moins, selon la force de résistance de l'individu et ses ressources pécunières. Nombre de gentlemen, qui dans les circonstances ordinaires de la vie sont connus par leur respectabilité, éprouvent aussi le triste besoin, deux ou trois fois l'an, de se lancer sur un spree. Cette idée de bamboche alcoolique ne survient pas à l'improviste, fortuitement; elle préoccupe le malheureux qui s'adonne au spree longtemps d'avance. Il songe au spree comme nous songerions à une partie de plaisir ou à un projet d'excursion. Quand la soûlerie a commencé, elle se poursuit, ainsi que je viens de le dire, pendant plusieurs jours de suite, qui se passent à courir de bar en bar ou à s'abrutir dans le bar préféré.

A proximité du Sunset Depot se trouve également la Maison des Émigrants (*Emigrants' House*). C'est là que débarquent les pauvres diables venus d'Europe avec l'espoir de faire fortune au Texas, mais que leurs poches vides empêchent de descendre à l'hôtel ou dans un Boarding-House. Ils sont logés et nourris gratuitement jusqu'au moment où ils parviennent à trouver de l'ouvrage, ce qui d'habitude arrive promptement, après deux ou trois jours d'attente seulement.

Plus haut que la gare, sur le chemin qui conduit à notre demeure, on passe à côté d'un énorme monceau de débris et de détritus de tous genres, que les habitants d'alentour abandonnent ainsi sur la voie publique. Il y a là des vieux chapeaux

et des vieilles bottes par douzaines, tous les spécimens possibles de défroques et de guenilles, des centaines de bouteilles et de flacons vides, une quantité considérable de chaudrons, de boîtes à conserves en fer-blanc — veuves de leur contenu naturellement — des morceaux de fer, des boulons, des clous, des os par milliers, etc., etc. Chaque fois que tombaient mes regards sur cet amoncellement d'objets disparates jetés ainsi *aux ordures*, je songeais à l'émotion qui se serait emparée d'une de nos *marchandes de loques* bruxelloises à la vue de ces richesses mises aussi librement à sa disposition. A San-Antonio, il n'y a ni fripière ni *femme à loques ;* le bénéfice qui pourrait résulter de la vente des choses de rebut n'y a jamais tenté personne. Ce simple exemple montre bien la différence qui existe entre les deux pays au point de vue des conditions rémunératrices du travail.

L'intéressante excursion aux missions dont je viens de relater les principaux incidents, nous avait mis en goût d'autres promenades aux environs de San-Antonio.

L'un des dimanches qui suivirent, nous fîmes un petit voyage aux collines du Cibolo, dont nous apercevions de notre station les contours lointains.

Nous prîmes le train à l'International Depot, en destination de Wetmore. De là nous devions, à travers la prairie vierge, chercher à gagner le pied des collines.

Cette première partie du voyage, bien qu'assez courte, va me fournir l'occasion d'ajouter quelques renseignements nouveaux à ceux que j'ai donnés déjà sur les chemins de fer aux États-Unis. Le Congrès venait justement, deux ou trois jours auparavant, de promulguer une loi par laquelle le prix de parcours sur les voies ferrées dans toute l'Union était fixé uniformément à 3 cents par mille, ce qui revient à peu près à 10 centimes par kilomètre. Jusque-là, le barème des prix de transport avait été très variable suivant les États. Dans ceux de l'est, on payait en moyenne de 2 à 3 cents le

mille, tandis qu'à l'ouest et au sud-ouest — au Texas notamment — on exigeait près du double. Aujourd'hui le tarif est partout le même : 3 cents par mille, quelle que soit la distance à parcourir. Il est très aisé, de la sorte, connaissant le nombre de milles qui séparent les stations de départ et d'arrivée, d'établir soi-même le prix du voyage.

Aux États-Unis on n'est pas obligé, comme chez nous, de se munir de son ticket à la gare même. La plupart du temps, les voyageurs reçoivent leur coupon des mains du *conducteur*, lequel, naturellement, en perçoit aussi le montant. Cet employé vous remet un bout de carton où se trouvent inscrits les noms des stations pour le trajet que vous avez à faire. Il fixe ce carton sur votre chapeau et vous êtes tenu de l'y laisser. Vous n'avez pas ainsi à l'exhiber chaque fois qu'il passe l'inspection des voitures. Il suffit d'un coup d'œil rapide jeté sur chaque chapeau pour savoir si personne n'a dépassé la localité pour laquelle son ticket est valable. Le soir, cette vérification s'opère au moyen d'une petite lanterne sourde, que le conducteur vient placer presque sous votre nez pour mieux voir.

Le principe de l'égalité absolue des citoyens aux États-Unis veut que les trains de chemin de fer ne soient composés que d'une seule classe de voitures. Telle est la règle, et elle est suivie sur certaines lignes, mais en fort petit nombre ; partout ailleurs on en est arrivé peu à peu à faire de cette règle l'exception, par la création de sleeping-cars, de wagons-salons, de wagons-restaurants, etc., où, moyennant un supplément de quelques dollars, on se trouve installé avec beaucoup plus de confort, plus de luxe, et surtout parmi une meilleure société que dans les voitures ordinaires. Comme la plupart des trains parcourent d'immenses espaces, ils sont presque tous pourvus des wagons spéciaux dont je viens de parler.

On croit généralement en Europe que la vitesse des trains de chemins de fer aux États-Unis est bien supérieure à celle des nôtres. C'est là une complète erreur. Nos trains ont en

moyenne une marche notablement plus rapide, et si parfois on signale la vitesse extraordinaire de quelque convoi en Amérique, elle a pour cause, le plus souvent, un retard que le machiniste cherche à rattraper. Je me souviens d'un fait de ce genre qui advint sur la route de Quincy à Saint-Louis. Par suite d'un accident survenu à la machine, nous fûmes obligés de stopper et d'attendre pendant près d'une heure que la pièce endommagée fût réparée. La chose faite, le personnel du train songea à regagner le temps perdu. A peine en marche, nous nous vîmes entraînés à toute vapeur; le paysage défilait devant nous avec une rapidité vertigineuse. C'était une course folle, qui vous pénétrait d'effroi tout d'abord, pour faire place bientôt à un singulier sentiment d'oubli du danger; on était pris d'une sorte d'engourdissement de l'esprit et du corps, auquel on s'abandonnait sans résistance. On se trouvait comme dans un état de véritable torpeur, mais plutôt agréable que pénible. Cela dura pendant près de trente minutes; un quart d'heure après nous débarquions à Saint-Louis, à l'heure réglementaire.

Le matériel des lignes est aussi en bien meilleur état chez nous qu'aux États-Unis. Je me place toujours, on le conçoit, à un point de vue général. La différence est surtout sensible lorsqu'on prend comme terme de comparaison les voies ferrées des régions encore peu fréquentées, comme le Texas. Les ponts, par exemple, sont dans ce pays des plus primitifs. A quelques rares exceptions près, tous sont en bois, et d'une solidité plus que douteuse. Ils sont formés de traverses posées sur pilotis plantés de distance en distance, traverses sur lesquelles reposent les rails. Les trains ne peuvent franchir de tels ponts qu'en usant de la plus extrême prudence; ils s'y engagent avec une grande lenteur, précédés par les gardes, qui s'assurent au préalable qu'aucun accident n'est survenu depuis la dernière traversée. Les craquements inquiétants des poutres qui ploient sous l'effort, ajoutent aux craintes légitimes

qu'on éprouve à chaque passage de cours d'eau ou de route en contre-bas de la voie ferrée. En temps de crue, les eaux emportent invariablement ceux des ponts dont les ans n'ont pas respecté la stabilité primitive. Au début de mon séjour à San-Antonio, une pluie diluvienne ayant gonflé toutes les rivières, dix-sept ponts, sur une seule ligne, s'écroulèrent dans l'espace de quarante-huit heures. Le mal est heureusement vite réparé. On a bientôt fait de poser des pilotis et des poutres nouveaux; il suffit d'une quinzaine de jours de travail pour que la circulation des trains soit rétablie.

Lorsqu'on s'enquiert des motifs pour lesquels on ne se préoccupe pas de construire des ponts plus solides — soit de pierre, soit métalliques — la réponse qu'on obtient est bien américaine. Un pont de bois sur pilotis coûte relativement peu, vous dit-on. Aussi longtemps qu'il résiste tout est pour le mieux, et personne n'a le droit de se plaindre. Survient un accident: le pont cède sous l'effort d'un train qui passe, plusieurs personnes sont tuées, d'autres blessées. La compagnie en est quitte pour payer aux familles des victimes des indemnités plus ou moins fortes, et pour rétablir le pont dans les conditions où il existait auparavant, jusqu'au jour où un nouvel accident oblige à le reconstruire une fois de plus. Les frais qu'occasionnent ces reconstructions à des intervalles que le hasard peut rendre parfois assez éloignés, et le montant des indemnités à payer du chef d'*injuries* aux voyageurs, restent bien au-dessous du capital énorme qu'il faudrait engager dans l'édification d'un pont solide, à l'épreuve du temps et des effets des brusques perturbations atmosphériques. Les Américains ne s'inquiètent guère, du reste, des dangers auxquels ils sont ainsi sans cesse exposés; se déplaçant beaucoup et dans toutes les directions, il leur arrive peu fréquemment de faire le même trajet plusieurs fois de suite. Ils se fient à la chance. Ce serait un hasard bien malheureux, songent-ils, que de se trouver sur telle ligne le jour où l'un de ses ponts doit

s'effondrer. Cette confiance en la bonne étoile fait naturellement l'affaire des sociétés de chemins de fer.

Les Américains, viens-je de dire, se déplacent beaucoup. On est réellement étonné de la facilité, de l'absence d'apprêts, de la liberté d'allures avec lesquelles ils entreprennent les plus longs et les plus fatigants voyages. Chez nous, pour le moindre déplacement, il faut se préparer plusieurs jours à l'avance ; on part escorté de nombreux colis ; on est tout affairé au moment du départ. Aux États-Unis, j'ai vu des gens monter en wagon avec une petite valise à la main, qui semblaient, par leur façon tranquille et aisée de prendre place dans le car, ne pas aller plus loin que la ville voisine. Mais plus tard, dans la conversation, j'apprenais qu'ils se rendaient à l'autre extrémité du pays, à quatre ou cinq cents lieues du point d'où nous étions partis. On remarque aussi des femmes, ayant la même quiétude, voyageant seules pendant plusieurs jours de suite. Seulement, au lieu de lier connaissance entre elles comme il serait naturel qu'elles fissent, elles restent parfois quatre ou cinq jours dans le même compartiment sans s'adresser la parole.

La prévenance exceptionnelle qu'ont les Yankees envers les dames est loin de s'étendre jusqu'aux hommes ; ils sont parfois entre eux d'une grossièreté révoltante. J'ai souvent, en wagon, assisté à des scènes d'impolitesse capables de faire sortir de son calme l'homme le plus doux ou le plus patient.

On n'est pas embarrassé, sur les lignes américaines, de trouver les moyens de se restaurer. Outre les *Palace dining-cars*, où l'on peut avoir à dîner ou à souper à une heure déterminée, il existe certaines gares désignées où le train s'arrête le temps nécessaire pour permettre aux voyageurs de prendre quelque nourriture. A la vérité ce temps n'est pas long — dix ou quinze minutes au plus — mais le Yankee mange avec une telle célérité que ce court espace de temps lui suffit. A l'arrivée du train dans ces gares privilégiées, un individu muni

d'un gong chinois s'avance sur le quai et se met à *jouer* de cet instrument avec une ardeur souvent intempestive. Cette ardeur devient réellement inquiétante pour l'ouïe du pauvre voyageur affamé lorsque deux *dining-rooms* à la fois se disputent la faveur de lui offrir leurs produits culinaires. Le prix du dîner est invariable : c'est un dollar. Parfois il ne vaut pas dix sous. Le souper et le déjeuner coûtent un peu moins : 75 cents. Dans l'intervalle des arrêts pour ces repas, vous avez la ressource, si la faim vous talonne, de recourir aux marchands qui accompagnent chaque train en vendant des fruits, des pâtisseries, des sucreries, etc. Ces marchands sont des agents de la compagnie à laquelle appartient la ligne et ils restent sur le train pendant toute la durée du trajet qu'il a à parcourir, quelle qu'en soit la longueur. Ils y sont attachés au même titre que le machiniste et le conducteur.

D'autres individus, mais agissant, ceux-ci, pour leur compte personnel, montent sur le train lorsqu'on arrive dans le voisinage d'une ville de quelque importance : ce sont les *baggagemen*. Si vous avez des colis, ils se chargent de les faire remettre à votre domicile ; vous n'avez plus à vous en occuper d'aucune façon. Vous leur confiez le *check* (petite plaque de cuivre numérotée) qui vous avait été délivré au bureau de départ et moyennant un demi-dollar ou 75 cents vos bagages vous parviennent sans que vous ayez le moindre ennui, la moindre difficulté à leur sujet. Le plus souvent ils sont déjà à l'hôtel où vous comptez descendre ou à votre demeure avant que vous y soyez vous-même arrivé. Ce service des baggagemen fonctionne admirablement ; il est des plus utiles et des plus commodes, et donne rarement lieu à des plaintes ou à des réclamations.

Pendant que je poursuis ce court exposé de la situation des chemins de fer aux États-Unis, nous nous sommes rapprochés insensiblement de Wetmore. Mes compagnons et moi le pensons du moins, car d'après nos informations Wetmore doit

être la troisième ou la quatrième station après San-Antonio. Je m'adresse au nègre du sleeping-car, qui me répond d'une manière évasive. Le conducteur n'est pas plus explicite ; il croit que nous allons en effet atteindre Wetmore, mais il n'en est pas absolument sûr. Il va consulter le machiniste, qui se trouve être le seul à pouvoir nous renseigner exactement. C'est bien au prochain *depot* que nous devons descendre. Quelques instants après, la cloche de la locomotive nous avertit que nous arrivons à destination. En Amérique, l'arrivée et le départ des trains sont annoncés, non par des coups de sifflet de la machine, mais au son d'une cloche que met en branle le chauffeur.

Nous voilà à Wetmore; nous sommes les seuls qui y débarquions. Nous regardons autour de nous après quelque habitation, mais nous ne voyons qu'une sorte de grande grange en bois, hermétiquement close de toutes parts : c'est la gare. Aussi loin que la vue peut porter on n'aperçoit pas le moindre signe de la présence d'êtres humains. Nous comprenons alors pourquoi nous avons eu tant de peine à savoir où se trouvait Wetmore. C'est une simple halte au milieu de la prairie vierge, où le train ne s'arrête habituellement que pour prendre du bois. Nous remarquons en effet des tas immenses de bois non loin du *depot*. Comme c'est l'unique combustible dont on se serve au Texas pour le chauffage des locomotives, et que celles-ci en consomment naturellement de grandes quantités lorsque les trajets à parcourir sont d'une certaine étendue, on élève de distance en distance, le long des voies ferrées, de véritables montagnes de blocs de bois, où les trains viennent s'approvisionner.

Craignant de nous perdre dans la prairie en cherchant à atteindre le but de notre excursion, c'est-à-dire les collines de Cibolo, nous prenons le parti plus sage de nous borner à suivre la ligne du chemin de fer jusqu'à la rencontre de la rivière, pour de ce point remonter le cours d'eau jusqu'aux collines.

Aux États-Unis, la circulation est libre sur les voies ferrées, qui ne sont pas, comme chez nous, bordées de haies. Là où des chemins croisent la voie, il n'y a ni barrières ni gardiens, mais simplement un écriteau avec ces mots : *Look out for the cars* (attention aux trains).

Nous nous mettons aussitôt en marche; le paysage qui nous entoure est de toute beauté. L'herbe de la prairie est ici très fine et très serrée, et se revêt de teintes fort variées, mais tirant toutes sur le jaune. Par moments nous nous écartons de la voie ferrée pour gravir l'un des versants de la vallée où elle court, et au sommet duquel on jouit d'une vue partout admirable. De temps en temps nous sommes arrêtés par un *trestled work* ou pont à claire-voie, qu'il faut cependant se hasarder à franchir, à moins de rebrousser chemin. On ne peut s'y aventurer qu'avec une grande précaution; le moindre faux pas vous ferait tomber et passer au travers. Nous rencontrons plus loin de ces ponts où les poutres sont disposées de telle sorte que ce sont leurs arêtes sur lesquelles nous avons à poser le pied; leur passage est plus dangereux encore. C'est en vue de mettre le bétail dans l'impossibilité de traverser la voie qu'on donne cette disposition aux poutres.

Lorsque nous arrivons au Cibolo, le soleil s'apprête à disparaître derrière l'horizon. On sait que sous les basses latitudes la nuit suit de près le coucher de l'astre. L'obscurité ne tarde pas, en effet, à envahir insensiblement la prairie. Il ne faut plus songer à remonter le cours de la rivière pour gagner le pied des collines auprès desquelles elle passe, mais bien plutôt à rejoindre la station la plus proche pour y attendre le dernier train qui peut encore nous ramener à San-Antonio le même jour. Cette station est située à peu de distance de l'autre rive du Cibolo, et pour y arriver il faut traverser un *trestled work* d'une longueur de plus de 300 mètres. L'aventure n'est pas très tentante; vers le milieu du pont on se trouve à 40 mètres au moins au-dessus

de la rivière, et une culbute dans l'eau en ce point doit être absolument dépourvue d'agrément ; d'autre part, le pont n'ayant que juste la largeur voulue pour livrer passage à un train et ne présentant pas de garde-fou, on court aussi le risque, ou d'être écrasé, ou d'être lancé par-dessus le pont, au cas où un train arriverait pendant qu'on est engagé sur le *trestled work*. Il faut pourtant se résoudre à l'une de ces deux alternatives : ou bien coucher dans la prairie vierge sans y être aucunement préparé, ou tenter le passage du pont. C'est à ce dernier parti que nous nous rallions. Après avoir fait appel à toute notre énergie et nous être fait de mutuelles recommandations, nous commençons le périlleux exercice auquel nous sommes astreints. La consigne est d'avancer aussi rapidement que possible, sans détourner les yeux des traverses sur lesquelles nous avons à poser les pieds, et qui sont distantes l'une de l'autre de 50 à 60 centimètres. Les choses vont bien au début ; mais, à mi-chemin, deux d'entre nous, oubliant la recommandation d'avoir toujours les yeux fixés sur les traverses, ou sous l'influence plutôt d'une curiosité irrésistible, risquent un rapide coup d'œil sur la rivière, dont les eaux roulent avec fracas au-dessous d'eux, parmi d'énormes blocs de pierre. Ils sont immédiatement pris de vertige et obligés de s'arrêter, mais ils cherchent par tous les moyens à se raidir contre le trouble qui s'empare d'eux. Après un vigoureux effort ils parviennent à reprendre pied et à atteindre l'autre rive sans encombre, non toutefois sans se trouver en proie à une vive émotion.

Deux heures plus tard nous étions heureusement de retour à San-Antonio.

V

LA CAPITALE DU TEXAS.

Austin, la capitale du Texas, est une ville de 15,000 âmes.

Elle est assise sur le Rio Colorado, dans une situation fort pittoresque ; des collines élevées, d'où l'on domine de ravissants panoramas, l'enserrent de toutes parts. Vue de loin, du côté où le soleil verse des flots de lumière sur les murs, — d'un blanc vif, — de ses maisons à terrasses, elle ressemble à une ville arabe où les maisons seraient disposées en échiquier et auraient des formes régulières, achevées. Le bois entre beaucoup moins dans la construction des maisons à Austin qu'à San-Antonio. Les maisons en pierre sont en majorité.

La capitale du *Lone Star State* est située au NNE. de la « Reine des prairies » et s'en trouve distante de 130 kilomètres. Les deux villes sont reliées entre elles par l'International Railroad.

Ce fut un dimanche que mon collègue M. Stuyvaert et moi prîmes le train pour Austin. La route qui mène à cette ville traverse constamment la prairie vierge et ne rencontre que quelques localités de peu d'importance. New-Braunfels seule fait exception ; la naissance de cette petite ville est liée à l'un des épisodes les plus intéressants de l'histoire des émigrations au Texas et elle mérite d'être racontée avec quelques détails.

En 1844, il se fonda à Mayence, parmi la haute noblesse du pays, une association ayant pour but de favoriser l'émigration allemande au Texas. A la tête de cette association se trouvaient les ducs de Nassau, de Saxe-Meiningen, de Cobourg-Gotha, le prince Frédéric de Prusse, etc. A cette époque, le Texas occidental, que l'*Adels-Verein* — c'était le nom qu'avait pris l'association en question — se proposait de coloniser, était encore le domaine exclusif du coyote, du buffalo et de l'Indien. Dès qu'elle fut organisée, la société envoya en Amérique, comme son représentant, le prince de Solms-Braunfels. Chaque émigrant partant isolément devait recevoir 65 hectares de terres environ, et chaque famille deux fois autant. La société s'aboucha avec un Français nommé Bourgeois d'Avanne et lui acheta quarante-six lieues carrées de

terres. Ce Français était un homme de basse extraction, sans crédit, n'ayant aucun titre à la possession des terrains qu'il mettait en vente. C'était, en un mot, un vulgaire aventurier. On ne s'aperçut de la fraude qu'au moment où l'avant-garde des émigrants, composée de 150 familles, débarqua à Galveston. De nouvelles terres, situées entre les rivières Comal et Guadaloupe, furent acquises, et un premier settlement établi en un point que l'on appela Neu-Wied. Ce nom fut changé plus tard en celui de New-Braunfels, que porte encore aujourd'hui la ville dont nous venons de rappeler les débuts.

Quelques années après la naissance de Neu-Wied, le prince de Solms fut remplacé par le baron Otto von Meusebach, qui jeta les bases d'un second settlement à une vingtaine de lieues à l'ouest du premier et le baptisa du nom de Fredericksburg, en l'honneur du prince Frédéric de Prusse. Dans l'entretemps, l'Adels-Verein avait envoyé au Texas 4,000 personnes, mais rien n'avait été préparé dans ce pays en vue de leur arrivée. On dut les abandonner à leur malheureux sort, et la plupart périrent de privations, de maladies, ou sous les coups des Indiens. Il paraît que des 5,000 émigrants allemands qui débarquèrent au Texas dans l'espace de deux ans, 1,500 seulement parvinrent jusqu'aux settlements de New-Braunfels et de Fredericksburg. Et encore apportaient-ils avec eux la fièvre et des maladies de tous genres, qui auraient pu causer la perte totale des jeunes colonies; mais elles reprirent leurs forces et finirent par prospérer. Quant à l'Adels-Verein, il avait sombré sous les déceptions et les revers qui l'avaient assailli de toutes parts.

New-Braunfels est actuellement une jolie petite ville, très propre, qui pourrait donner à celui qui la parcourt l'illusion de se croire en Allemagne. La langue allemande est en effet la seule usitée, la population a gardé le type germanique pur, et on retrouve naturellement chez elle, en grande partie, les usages et les mœurs de la patrie d'origine.

Avant d'entrer dans Austin même, le train franchit le Rio Colorado sur un *trestled work* d'une longueur immense ; comme la ville se trouve en contre-bas, on la domine complètement de ce *trestled work* et on la voit se dérouler sur une grande partie de son pourtour. Bientôt nous arrêtons. Je cherche des yeux la gare, afin de m'orienter au milieu de l'encombrement de wagons où le train s'est engagé ; mais je n'aperçois qu'une pauvre masure à un étage, à peine assez grande pour contenir dix personnes dans la pièce la plus spacieuse. C'est bien maigre pour une capitale. Il est vrai qu'aux États-Unis les gares monumentales dans le genre des nôtres sont une rare exception. On pourrait aisément en faire le compte. A Washington même, capitale de l'Union, siège du gouvernement central et résidence du chef de l'État, la gare principale n'est tout bonnement qu'une grande baraque en planches, assez malpropre. Le Yankee est d'avis — non sans quelque apparence de raison, à mon sens — qu'il est absolument inutile d'immobiliser d'énormes sommes d'argent dans des constructions qui ne servent au public, chaque individu étant pris isolément, que dans de courts moments et à des intervalles plus ou moins éloignés. Ils considèrent les gares comme de simples abris, servant aux voyageurs à attendre l'arrivée des trains. A la rigueur, un vaste hangar peut suffire selon eux, et, en réalité, la plupart des *depots* américains ne sont que des hangars plus ou moins achevés et plus ou moins propres. On ne séjourne pas dans une gare comme dans un bar, dans un hôtel ou à l'église ; on ne fait qu'y passer pour prendre son coupon et monter en voiture ; et encore, en Amérique, beaucoup de gens se dispensent-ils de la formalité du ticket acheté d'avance. Comme nous l'avons vu plus haut, presque tous les voyageurs versent le montant du prix de leur billet entre les mains du garde. C'est la coutume, et chacun s'en trouve bien.

L'hôtel où nous descendîmes à Austin n'était pas éloigné du depot ; il avait la réputation d'être le premier de la ville. Nous

eûmes beaucoup de peine à y entrer, tellement ses abords étaient encombrés de monde — des voyageurs évidemment — assis suivant la coutume du pays, c'est-à-dire le corps posé sur une chaise ou dans un fauteuil, et les pieds sur le dossier d'une autre chaise, placée plus loin. C'est la position favorite des Américains faisant la sieste.

Nous parvenons enfin à entrer et demandons au *clerk* de Raymond House une chambre à deux lits. *Very well*, répondit-il, et il nous remet à chacun une clef portant un numéro différent. Je lui fais observer qu'il se trompe sans doute, que nous désirons être logés dans la même chambre. Il semble ne pas comprendre et s'obstine, malgré nos réclamations réitérées, à vouloir nous loger séparément. Nous nous soumettons de guerre lasse, pénétrés de l'idée que très probablement les chambres à deux ou plusieurs lits sont inconnues à Austin. Nos estomacs ayant besoin d'être réconfortés, nous demandons à souper. On nous fait passer au *dining-room*, où une nuée de *waiters* nègres, allant et venant d'un air affairé, circulent porteurs de vastes plateaux tout chargés de mets. L'un d'eux vient bientôt se planter près de nous et attendre nos ordres ; ses deux yeux brillent comme des escarboucles et restent fixés obstinément sur moi ; il suit tous les mouvements de mes lèvres, pendant que je fais à mon compagnon l'énumération des plats que renseigne la carte du jour. Après en avoir à peu près épuisé la liste, qui ne comprenait pas moins d'une quinzaine d'articles, et tandis que je consulte mon voisin sur la composition du menu de notre souper, je remarque que le nègre a disparu sans mot dire. Après un quart d'heure d'attente, et au moment même où je m'étonnais à bon droit de son absence prolongée, je le vois déboucher de l'office, chargé de plats, et s'avançant avec peine de notre côté. Il nous apportait des vivres en quantité suffisante pour apaiser la faim d'une noce entière. Le malheureux avait compris que je commandais tous les articles du *bill of fare* dont j'avais cité les noms à mon collègue. J'eus

une peine incroyable à lui montrer l'erreur où il avait versé ; et je soupçonnai même, à voir sa mine courroucée pendant tout le reste de la soirée, qu'il nous tenait pour de mauvais farceurs.

C'est dans cet hôtel — de belle apparence cependant et de proportions grandioses — que je fis connaissance avec la plus exécrable nourriture qu'il m'ait été donné de rencontrer au Texas.

Il nous réservait toutefois d'autres surprises encore.

Vers 10 heures, après une courte promenade en ville et une visite à un *beer saloon*, la fatigue nous ramena à l'hôtel. Nous avions besoin de quelque repos, d'autant plus que nous désirions être sur pied de bonne heure le lendemain, afin de faire plus ample connaissance avec la capitale texane. Chacun de nous se dirigea vers la chambre que désignait le numéro de la clef remise par le *clerk*. La mienne se trouvait au fond d'un long couloir. Elle était entr'ouverte, et il y régnait une profonde obscurité, que la faible lumière dont le *boy* m'avait gratifié parvenait avec peine à percer. Au moment d'y entrer, il me sembla apercevoir une forme humaine dans l'unique lit qu'elle renfermait, et entendre dans la direction de celui-ci un ronflement régulier et paisible. Je regardai de nouveau le numéro de la chambre : c'était bien celui de la clef que je tenais en main. Assez intrigué — ou plutôt ennuyé de la présence d'un intrus là où je comptais être seul — j'avançai de quelques pas afin d'examiner de plus près l'état réel des choses, lorsque j'aperçus sur la tablette du meuble placé à côté du lit une paire de revolvers d'un très respectable calibre. La vue de ces engins me porta à réflexion. Si mon dormeur vient à se réveiller, me dis-je, son premier mouvement en m'apercevant sera sans aucun doute de saisir l'un des revolvers, et, sans attendre mes explications, de me faire peut-être payer cher mon irruption dans *sa* ou dans *ma* chambre. Je me retirai sans faire de bruit et allai frapper à la porte de mon

collègue, que je trouvai plongé dans un étonnement non moins grand que celui où je me trouvais moi-même. L'état de sa chambre portait également les traces d'un second occupant, mais absent pour le moment; une valise et divers effets parfaitement rangés ne laissaient aucun doute à cet égard.

De quelle mésaventure étions-nous donc tous deux le jouet? Ne fallait-il y voir que le résultat d'une grossière méprise du *clerk* de l'hôtel? Quoi qu'il en fût, nous nous décidâmes à garder la chambre où nous nous trouvions les premiers installés, et dans le but d'empêcher toutes difficultés ou contestations ultérieures, nous barricadâmes la porte après l'avoir fermée à double tour. Nous tombions de fatigue; aussi malgré nos appréhensions, le sommeil vint-il bientôt nous gagner, et lorsque nous nous réveillâmes le lendemain matin, aucun de nous ne se rappela avoir entendu du bruit pendant la nuit. Quelques heures plus tard, le mystère de nos tribulations de la veille était tout expliqué; au lieu d'une chambre à deux lits, que nous demandions, on nous avait donné des lits à deux places. Dans tous les hôtels, au Texas, il existe ainsi des chambres à un seul lit pour deux voyageurs, tout étrangers qu'ils puissent être l'un à l'autre, et c'est même là un trait de mœurs bien caractéristique de ce singulier pays. Personne — à part l'étranger — ne manifeste d'étonnement ou de répugnance à cette idée de promiscuité entre individus complètement inconnus l'un à l'autre, preuve nouvelle que les Texans sont bien les êtres aux manières rudes et primitives qui leur ont valu d'être appelés, par leurs frères du nord, *a rough people*.

La ville d'Austin se compose d'une rue centrale assez longue — *Congress Avenue* — perpendiculaire à la rivière, et de quelques rues latérales de moindre importance. A l'extrémité de cette artère principale, du côté opposé au Rio Colorado,

se trouvent réunis les divers bâtiments de l'État : le Capitole, la Cour suprême, la Trésorerie, le *General Land Office*, le Palais de justice, la Prison, l'Asile des sourds-muets et aveugles, etc.

Tous ces édifices sont en pierre blanche, d'un aspect semblable au marbre, mais trop tendre pour permettre le polissage.

Nous allons voir l'un des plus remarquables d'entre eux, le Court of Justice. Deux jours auparavant il s'y était passé une scène fort édifiante : une partie de boxe entre le procureur général et un avocat, pour un motif des plus ordinaires. Tous deux ayant été, le jour même, traduits devant le recorder, furent par celui-ci condamnés à une bonne amende. Ce qui n'empêcha pas le procureur général de siéger le lendemain comme d'habitude, malgré la rude atteinte portée par lui-même à la dignité de ses hautes fonctions. Encore une fois, de telles mœurs justifient bien le qualificatif de *rough* appliqué au peuple texan.

En parcourant la ville, je remarque les bureaux des *Texas Siftings*, journal satirique célèbre dans la contrée. On trouve plus de sel, plus d'esprit et plus d'humour dans un seul numéro de ce journal que dans vingt autres du même genre en Europe. C'est de l'esprit souvent un peu vif dans les termes, mais toujours incisif, frappant juste. Aussi la réputation des *Siftings* avait-elle déjà franchi les frontières du Texas lors de mon séjour aux États-Unis. Ses bons mots et ses traits mordants avaient trouvé de l'écho jusqu'à New-York.

Non loin des bureaux du confrère texan du *Punch* et du *Charivari*, j'aperçois un grand nombre d'*offices* ou d'agences de tous genres. Les agences matrimoniales et celles pour la vente des terres prédominent. J'en dirai quelques mots. Le *Land Office* ressemble beaucoup à un bureau d'ingénieur ou plutôt de géomètre-arpenteur. Les murs et les tables sont garnis de plans, de cartes, d'affiches ; l'entrée de ces offices est toujours libre et le premier passant venu peut y con-

sulter les documents mis à la disposition du public. Le Land agent vous offre en vente des propriétés pouvant varier à l'infini comme étendue et comme valeur ; c'est naturellement à l'émigrant qu'il s'adresse de préférence. Le prix moyen de l'acre (4,046 mètres carrés) varie entre 1 et 3 dollars, suivant la qualité du sol et sa situation ; rarement ce prix s'élève à 5 dollars; mais il peut aussi descendre jusqu'à 50 cents, soit à fr. 2.50 environ les 40 ares. Voici trois annonces que je transcris au hasard parmi une nombreuse série d'autres que j'ai sous les yeux ; le lecteur pourra se faire ainsi quelque idée de la valeur des immeubles au Texas.

Petite ferme, à 6 milles (10 kil.) au SO. d'Austin, entourée de 87 acres (35 hectares) de terres, dont 50 cultivés, avec verger ; habitation de 5^{m} sur 5 ; etc. — Prix : 1,700 dollars (8,500 francs).

Ferme à 10 milles (16 kil.) au S. d'Austin, entourée de 150 acres (61 hectares) de terres, dont 30 cultivés ; eau abondante ; habitation composée de quatre pièces ; etc. — Prix : 2,500 dollars.

Deux cents acres (81 hectares) de terres dans le comté de Lee. Riche sol sablonneux, pouvant produire une balle de coton par acre ; 100 acres en culture ; habitation de cinq pièces, avec deux autres maisons adjacentes et *ranche* dans le voisinage. — Prix : 1,500 dollars.

Les associations pour mariages sont presque aussi répandues que les agences pour la vente des terrains. Ceux qui en font partie — des célibataires naturellement — payent une cotisation ou hebdomadaire ou mensuelle, et au moment de leur mariage reçoivent une certaine somme d'argent, proportionnée à l'importance de la quotité des versements effectués. Seulement, on ne peut se marier qu'après un certain temps de coopération — trois mois à deux ans, suivant les sociétés. Ces *Mutual aid and benevolent Associations*, comme elles s'intitulent toutes, ont eu une grande vogue au Texas il y a quelques années, alors que la population féminine y était encore très inférieure à la population mâle ; mais aujourd'hui beaucoup

ont dû se dissoudre, parce que leurs membres se mariaient si vite après le délai exigé, qu'il n'y avait pas le temps nécessaire pour l'accumulation des primes.

Il existe aussi au Texas des *Twins Associations*, c'est-à-dire des associations qui donnent de fortes primes à ceux de leurs membres — mariés, ceux-ci — dont l'épouse met au monde des jumeaux.

Toutes les associations dont je viens de parler ont bien soin d'inscrire dans leurs prospectus et dans leurs statuts, qu'elles sont un puissant stimulant au mariage, à la moralité et à l'économie.

Après avoir arpenté Austin en tous sens, nous faisons une excursion sur les collines qui l'entourent. De fort belles promenades y conduisent. Il n'y a plus ici la prairie vierge comme à San-Antonio, mais des sites agrestes, des bois ombreux, des rochers abrupts. On pourrait se croire par moments dans nos Ardennes, en l'un de ces points si intéressants où plusieurs vallées très encaissées se rencontrent. Tout en cheminant ainsi un peu à l'aventure autour de la capitale texane, et tandis que nous suivons une route qui ramène à la ville, mon attention est brusquement attirée vers un objet étrange qui bientôt se met en mouvement, et dont l'apparence est celle d'un gros crapaud, mais avec cette particularité que deux petites cornes surmontent la tête de l'animal et lui donnent un aspect très bizarre. C'est en effet un crapaud-cornu (*horned frog*) que j'ai devant moi; on m'en avait déjà parlé à San-Antonio, mais je n'avais pas réussi, jusque-là, à en rencontrer un spécimen vivant.

Quelques heures plus tard nous reprenions le train en destination de San-Antonio. La « Reine des Prairies », après notre courte visite à Austin, nous parut plus belle, plus animée et plus bruyante encore qu'avant notre départ. Austin est de nom la capitale du Texas, mais San-Antonio l'est bien réellement de fait.

VI

LE PASSAGE DE VÉNUS.

Le phénomène astronomique dont l'observation faisait le but de notre voyage en Amérique devait avoir lieu le 6 décembre. Dès la fin de septembre tous nos instruments étaient montés et bientôt après nos travaux préliminaires prenaient leur cours régulier. Afin de reconnaître l'obligeance et la sympathie que nous avaient témoignées la population et surtout les autorités civiles et militaires de San-Antonio, M. Houzeau fit annoncer dans les trois principaux journaux que le public serait admis à visiter notre observatoire temporaire à certains jours déterminés. Le soir fixé pour la première visite, nous n'étions pas sans quelque appréhension relativement à l'affluence de monde qui pouvait se produire et à la façon dont ce monde se comporterait. En vue d'être prêts à toute éventualité, nos revolvers furent soigneusement examinés et garnis de cartouches, puis posés de manière à être promptement en état de nous servir en cas de besoin. Nos craintes et nos précautions furent heureusement vaines et inutiles; il vint peu de personnes ce premier jour. Par la suite, leur nombre s'accrut considérablement, mais alors nous étions déjà faits à ces réceptions nocturnes, et nous savions comment nous y prendre pour ne pas être débordés.

L'ennui causé par la curiosité exagérée des San-Antoniens — ils ne diffèrent pas de la généralité des Américains sous ce rapport — était beaucoup plus sensible dans les heures de jour, et pendant les nuits exclusivement consacrées aux observations. Comme notre jardin n'était entouré que d'une simple fence, les promeneurs qui passaient à proximité enjambaient celle-ci avec le plus grand sans-gêne, s'inqui

tant fort peu de notre permission. Nous avions toutes les peines imaginables, les difficultés les plus sérieuses à les empêcher ensuite de toucher aux instruments, sans compter le dérangement qu'ils nous occasionnaient dans nos observations, qui se trouvaient parfois complètement perdues par leur incroyable sans-façon. Nous avons ici un frappant exemple des abus que peut engendrer, dans certaines circonstances spéciales, l'esprit de liberté poussé à l'excès. Il semblait très naturel à tous ces braves Texans de passer par-dessus la clôture de notre observatoire, de venir mettre l'œil à nos lunettes et de nous poursuivre de leurs questions importunes. Nous aurions eu mauvaise grâce à vouloir les ramener à l'observation des convenances, telles que nos mœurs européennes les comprennent. Nous mettions donc beaucoup de patience et de politesse à les engager à se retirer, mais notre bonne volonté était fréquemment soumise à une bien dure épreuve. Que de fois nous est-il arrivé, au beau milieu de la nuit, vers deux ou trois heures du matin — alors que notre attention la plus soutenue était employée à noter le cours des astres pour la détermination des coordonnées géographiques de notre station — de nous voir brutalement interrompus par l'arrivée inopinée, et surtout intempestive, de tout un groupe de personnes, que la vue du ciel étoilé avait engagées à venir de San-Antonio jusqu'à notre demeure, dans l'espoir de contempler les volcans de la Lune ou les anneaux de Saturne! J'avoue que dans ces moments de profond recueillement et d'occupations importantes l'irruption de visiteurs inattendus et indiscrets nous faisait parfois départir de notre mansuétude habituelle.

Certaine nuit une aventure plus drolatique encore, mais moins fâcheuse pour le succès de nos opérations astronomiques, nous survint. Il était deux heures du matin ; tout à coup, nous sommes réveillés en sursaut par le bruit d'une voiture qui s'arrête devant notre maisonnette et par les

appels réitérés d'une voix d'homme qui se fait entendre près de la porte d'entrée. L'un de nous se lève, afin de s'enquérir de la cause de ce vacarme. C'étaient un monsieur et deux dames qui venaient voir la comète ! Et il pleuvait à torrents !

Ces braves gens s'en retournèrent chez eux fort désappointés.

Outre les observations ordinaires des phénomènes du ciel, nous entreprîmes dès le 15 septembre une série d'observations météorologiques, qui fut régulièrement poursuivie jusqu'au 15 décembre. Nous fîmes aussi un levé topographique de la ville de San-Antonio et de ses environs. C'était la première fois qu'on dressait le plan de la « Reine des Prairies » au moyen de mesures géodésiques, d'après des procédés rigoureusement scientifiques. Nos observations astronomiques nous permirent également de déterminer l'heure avec précision : les San-Antoniens apprirent avec étonnement que leurs horloges et leurs montres réputées les mieux construites et les mieux réglées avançaient systématiquement de cinq minutes.

Nous avons déjà parlé du climat du Texas ; celui de San-Antonio est particulièrement salubre et agréable. Aussi, depuis fort longtemps déjà, les personnes du nord atteintes d'affections de poitrine viennent-elles y chercher la santé. Le climat de San-Antonio se rapproche assez de celui de Madère quant à la température, mais il lui est supérieur au point de vue de la sécheresse de l'atmosphère, dont l'influence, comme on sait, est si favorable au traitement des maladies des voies respiratoires. Même dans la période hivernale — qui, il est vrai, ne dure guère et n'est pas bien rigoureuse — le degré d'humidité descend parfois extraordinairement bas, ainsi que je l'ai moi-même constaté. Le 13 décembre, entre autres, l'hygromètre marqua $^{20}/_{100}$ d'humidité seulement à midi, valeur qui n'a jamais été enregistrée à Bruxelles, même lors des étés les plus chauds et les plus secs.

Les observations météorologiques que nous instituâmes à

partir du 15 septembre avaient lieu six fois par jour : à 6 et à 9 heures du matin, à midi, à 3, 6 et 9 heures du soir. Nous notions la température, la hauteur barométrique, l'humidité, la direction de la girouette et des nuages, la nébulosité, les quantités d'eau tombée et évaporée, enfin les phénomènes accidentels, tels qu'orages, éclairs, halos, etc. Voici certaines indications tirées de ces observations. Elles serviront à caractériser le climat du pays mieux que je n'ai pu le faire jusqu'à présent.

En temps ordinaire, c'est-à-dire en l'absence de *norther* (vent froid du nord), la température atteignait chaque jour 30° C. et même au delà. Ces fortes chaleurs persistèrent jusque vers la mi-novembre. Les northers devinrent alors plus fréquents, et le thermomètre tomba souvent au-dessous de 20°, parfois entre 0 et 10; mais dès que ces coups de vent cessaient, la température reprenait sa marche ascendante et elle dépassait de nouveau 25 et même 30° C. C'est ainsi que le 14 décembre, avant-dernier jour de la série d'observations, j'observai encore 31° à l'ombre, à 3 heures de l'après-midi.

Le changement brusque des conditions atmosphériques au moment où se déclare un norther est l'un des traits les plus remarquables du climat du Texas. Le ciel est absolument pur, la température élevée, l'air très calme. Tout à coup l'horizon s'assombrit du côté du nord. Un quart d'heure après le vent se lève, faiblement d'abord, puis en augmentant progressivement de force ; d'épais nuages tourmentés envahissent le ciel, le jour s'obscurcit, il semble qu'un cataclysme effroyable se prépare dans la nature. Les bêtes prennent peur; les bœufs et les chevaux courent affolés dans la prairie; les animaux à l'attache brisent leurs liens et filent droit devant eux, en lançant des ruades en tous sens. Tels sont les signes précurseurs de l'arrivée d'un norther.

C'est le 12 novembre que j'observai un norther pour la première fois. A 10 h. 15 m. du matin on pouvait soupçonner sa

venue, et à 10 h. 20 m. il avait atteint la station astronomique : le vent soufflait avec rage et la température éprouvait une chute considérable. De 26°5 à 10 1/2 heures, elle tombait à 16°2 à midi, et à 5°2 le lendemain, à 6 heures du matin ; l'air devenait en même temps très sec. C'était donc une chute thermométrique de 21°3 en moins de 20 heures. Aussi le 13 ne voyait-on, dans les rues de San-Antonio, que gens emmitouflés dans de chauds pardessus, alors que la veille au matin on était sorti légèrement vêtu comme en été.

Lorsque le norther se déclare dans la saison froide — en décembre ou en janvier — le thermomètre descend parfois jusqu'au-dessous du point de congélation. C'est ce qui arriva le 7 décembre. Rien n'est curieux alors comme l'aspect du quartier de Chihuahua, où habitent les Mexicains. On voit passer ces malheureux grelottant, le corps enfoui sous les couvertures de leur lit et la tête enveloppée d'un grand mouchoir de couleur. Cet accoutrement particulier leur donne un air des plus baroques. Mais c'est dans leurs jacals, sans carreaux aux fenêtres, qu'ils ont surtout à souffrir. Les coups de vent du nord sont pour le Mexicain un fléau souvent meurtrier.

Les northers sont heureusement de courte durée ; ils ne règnent généralement que pendant un ou deux jours, rarement plus. Dès que le norther est passé, tout reprend son aspect habituel.

Grâce à l'admirable organisation du *Signal Office* (Bureau météorologique) de Washington, ces météores sont annoncés à l'avance aux habitants des régions vers lesquelles ils se dirigent ; c'est ainsi que l'arrivée à San-Antonio du norther du 12 novembre, dont je viens de parler, fut prédite dès le 11 de grand matin. Comme les northers se montrent d'abord dans l'extrême nord-ouest du Texas, venant des Montagnes Rocheuses, les avertissements aux localités menacées, dans le sud, peuvent toujours se faire de douze à vingt-quatre heures avant l'apparition du phénomène dans

ces localités. Les agriculteurs, les fermiers, tous ceux en un mot que la chose peut concerner, sont ainsi préparés à tout événement.

A certains jours, les phénomènes atmosphériques se reproduisent à San-Antonio avec une régularité vraiment étonnante. Je citerai l'exemple suivant à l'appui de cette remarque : le 23 octobre, les indications thermométriques de 6 et de 9 heures du matin, de midi et de 3 heures du soir, furent respectivement :

11°,0 ..... 22°,8 ..... 27°,3 ..... 28°,0.

Le lendemain, 24 octobre, aux mêmes heures, un autre observateur que celui de la veille notait :

11°,0 ..... 22°,9 ..... 27°,3 ..... 28°,0.

Le ciel fut complètement dépourvu de nuages pendant ces deux jours.

Les vents dominants à San-Antonio sont ceux d'entre S. et SE., puis ceux de NE. Les autres directions s'observent rarement. Sauf pendant les *northers*, le vent souffle habituellement d'une façon très modérée. A Bruxelles, la plus grande vitesse de l'air se déclare en général vers le milieu du jour, entre 1 et 2 heures ; à San-Antonio elle se produit dans la soirée, entre 7 et 10 heures, mais c'est toujours une brise peu forte.

Les orages sont assez rares. Les éclairs sans tonnerre, ou *éclairs de chaleur*, comme on les appelle vulgairement, sont en revanche très fréquents. Ils ont dans ce pays un éclat extraordinaire, une intensité de lumière que l'on n'observe jamais en Belgique. Pendant les orages, les éclairs ont un aspect effrayant ; ils se succèdent d'une manière ininterrompue, bien que le tonnerre soit faible et éloigné. La grêle fait presque complètement défaut, comme dans toutes les régions chaudes d'ailleurs.

La température moyenne de l'année à San-Antonio, d'après

une assez longue série d'observations, est de 20°8 C. (à Bruxelles elle est de 9°). La moyenne du printemps est de 21°1, de l'été de 29°8, de l'automne de 20°6, de l'hiver de 11°6. Le thermomètre a atteint 42° C. à l'ombre en 1859, et est descendu aussi bas que — 10° en 1860. Il y a de la gelée une année sur deux, mais pendant deux ou trois jours tout au plus.

Le printemps débute vers le milieu de février ; c'est l'époque de l'ensemencement des terres cultivées. La saison chaude commence à la fin de mai et continue jusqu'en octobre. Septembre, octobre, novembre et décembre sont les mois de la récolte du coton dans le Texas méridional. L'air est doux et embaumé pendant cette période de l'année, et l'on éprouve, au milieu de la nature, une sensation de bien-être indéfinissable. La température est surtout des plus agréables au moment du coucher du soleil ; une brise légère souffle de la prairie ; le corps ne ressent ni l'impression de chaleur, ni l'impression de froid ; on respire l'air à pleins poumons ; on se sent heureux de vivre.

Chaque année, à la même date environ — soit dans les premiers jours de septembre — survient dans les Antilles et jusqu'au nord du Texas un phénomène météorologique dont la périodicité a été mise en lumière pour la première fois par M. Houzeau, dans un mémoire intitulé : *Quelques observations astronomiques et météorologiques dans la zone surtempérée et entre les tropiques*. C'est une pluie diluvienne qui dure pendant 24 heures environ, et qui, en certains points, accompagne un cyclone d'une grande violence, très redouté des habitants du pays par où il a l'habitude de passer chaque année. Cette forte pluie est survenue, pendant notre séjour au Texas, à la date du 6 septembre, et elle a causé de grands dégâts dans plusieurs régions de cet État ; de nombreux ponts furent enlevés par le débordement des rivières, des maisons s'effondrèrent, des parties de voies ferrées s'affaissèrent. A San-Antonio, nous fûmes absolument bloqués pendant une journée entière ; les chemins étaient transformés en lacs de boue. Et

quelle boue! gluante, compacte, formant tout autour des chaussures des bourrelets de plusieurs centimètres d'épaisseur, impossibles à enlever sans le secours du couteau.

Chaque fois que la pluie devient un peu intense, les routes sont rendues impraticables, et dans la ville certaines places publiques — entre autres la *Main Plaza* — prennent l'aspect de véritables lacs. Il est très curieux de voir, dans ces temps pluvieux, l'accoutrement des *cow-boys* et des *settlers*. Ils portent de longs paletots de toile cirée d'un jaune cru, tombant jusque sur les pieds. Tous ces hommes vêtus de jaune, allant et venant en tous sens, produisent un effet singulier.

Je relèverai encore, parmi les notes de mes observations météorologiques, le fait suivant qui se produisit le 13 décembre : A 3 heures de l'après-midi, de nombreux fils de la Vierge, isolés ou formant de petites pelotes contenant chacune une petite araignée, passèrent dans l'air à différentes hauteurs. Le vent d'ouest qui soufflait à ce moment les chassait vivement. Ce phénomène persista pendant plusieurs heures; il constituait une véritable migration — accidentelle ou volontaire — de milliers d'araignées microscopiques.

Mais revenons aux observations astronomiques, but principal de nos préoccupations. Dès le mois d'octobre, nous suivîmes avec beaucoup d'intérêt les diverses phases du passage de la grande comète qui avait été découverte dans l'hémisphère sud en septembre; elle s'élevait, dans le calme de la prairie vierge et sur son horizon sans bornes, en produisant une réelle impression chez ceux qui la contemplaient. Dans tout le Texas et dans certains autres États du Sud, cette comète préoccupa vivement les esprits. Les nègres de la Caroline du Sud considérèrent son apparition comme l'indice de la fin prochaine de notre pauvre monde. Aussi leurs sentiments religieux se réveillèrent-ils avec une ardeur nouvelle en cette grave occurrence, ardeur telle qu'on ne leur en avait jamais vue appara-

vant. A Waco, petite ville au nord-est de San-Antonio, les autorités conviaient chaque jour les habitants, par une sonnerie générale des cloches de la localité à 4 heures du matin, à se lever de bonne heure pour aller admirer la comète. Ce dernier fait est absolument authentique.

Nous observâmes très fréquemment la lumière zodiacale et même une fois le *Gegenschein*, cette lueur opposée dans le ciel à la lumière zodiacale, et que l'on aperçoit rarement.

Nos collègues les astronomes américains arrivèrent le 1er novembre. Ils installèrent leur station à cinq cents mètres environ à l'est de la nôtre, au milieu de la prairie vierge également. Mais moins heureux que nous, comme je l'ai dit déjà, ils durent se loger sous la tente.

Le dimanche qui précéda le grand événement astronomique qui allait avoir lieu, des prières publiques furent dites dans tous les temples protestants de San-Antonio. Ceci se passait le 3 décembre. Jusqu'au 6 dans la nuit — jour du passage de Vénus — les conditions atmosphériques restèrent des plus favorables ; depuis une semaine, du reste, le ciel était pur, le baromètre stable, le vent modéré. Dans la journée du 5, quelques nuages fins et déliés, du genre cirrhus (à aiguilles de glace), nous donnèrent bien certaines craintes, mais à la tombée de la nuit il n'y en avait plus trace. La nuit du 5 au 6, jusqu'à cinq heures du matin environ, fut très belle ; mais à partir de ce moment des nuages rapides se montrèrent et en peu d'instants ils eurent couvert le ciel complètement.

Tous nos instruments étaient prêts depuis la veille, pointés dans la direction où Vénus devait apparaître sur le soleil.

Vers sept heures et demie, instant du premier contact de la planète avec le limbe solaire, le ciel était encore absolument couvert. Il resta ainsi jusqu'à neuf heures environ, nous jetant dans de grandes perplexités ; allions-nous perdre le fruit de tous nos efforts, de nos fatigues, de nos veilles ? Peu de temps après, cependant, nos espérances se réveillèrent : les nuages

semblaient devenir moins compacts, et des éclaircies voilées se remarquaient çà et là.

Tout à coup, nous apercevons le disque du soleil à travers un nuage léger; mais un autre nuage le recouvre aussitôt. Nous passons ainsi par des alternatives de déception et d'espoir pendant environ 30 minutes. Vers 9 1/2 heures, enfin, une éclaircie plus grande que les précédentes permet de pointer Vénus entre les nuages, douze minutes avant l'instant de la plus courte distance des centres de la planète et du soleil.

A partir de ce moment nous pûmes prendre des mesures micrométriques, à quelques interruptions près, jusqu'à la fin du passage. Les mesures analogues faites au Chili par la seconde mission belge, jointes aux nôtres, devaient permettre de calculer la parallaxe du soleil, ou en d'autres termes de déterminer la distance de la Terre au Soleil, par une méthode et d'après les observations exclusives d'astronomes de notre pays (1).

A 1 h. 14 m. et à 1 h. 34 m., nous observâmes les deux derniers contacts, par un ciel presque entièrement dégagé de nuages. Et tout était fini!

Quelques minutes après, nous recevions la visite de nombreux reporters, de plusieurs officiers du quartier général et de nos collègues américains. Ceux-ci étaient parvenus à prendre 204 photographies du phénomène et paraissaient fort satisfaits du résultat de la journée. Nous éprouvions de notre côté non moins de satisfaction, à la pensée que le but final de notre mission était rempli, et que ce n'était pas en pure perte que, pendant de longs mois, nous nous étions livrés à des travaux préliminaires destinés à en assurer le succès.

(1) La description de cette méthode et les résultats de ces observations ont été publiés dans les *Annales de l'Observatoire royal de Bruxelles*, en deux fascicules in-4°, portant comme titre: *Passage de Vénus du 6 décembre* 1882.

Nous ne fûmes pas trop dérangés par le public pendant nos opérations. Nous avions eu soin, il est vrai, de requérir l'assistance d'un policeman monté pour contenir les curieux, et de barricader toutes les portes pouvant donner directement accès dans le jardin de notre habitation. A la station américaine, un pasteur protestant avait installé une petite lunette dont il était possesseur, et il en permettait l'usage aux personnes qui manifestaient le désir de contempler le phénomène. De cette façon les observateurs étaient laissés parfaitemen. tranquilles.

VII

DE SAN-ANTONIO A MONTEREY.

Pendant notre séjour à San-Antonio eut lieu l'inauguration de la ligne de chemin de fer qui reliait cette ville à Monterey, au nord du Mexique. Cet événement, qui s'accomplit sans grand fracas, était cependant d'une importance considérable ; il constituait, à n'en pas douter, le point de départ d'une ère nouvelle pour l'avenir du Mexique.

Le projet d'une voie ferrée mettant en communication la capitale de ce pays et le vaste territoire des États-Unis, avait pendant longtemps fait l'objet des préoccupations des hommes d'État mexicains et américains. A partir du jour où les capitalistes yankees s'y intéressèrent, la réalisation de cette idée grandiose ne fut plus qu'une question de temps. On attaqua la construction de la ligne de deux côtés à la fois : de Mexico vers le Rio-Grande, frontière naturelle entre les États-Unis et le Mexique, et de deux localités situées sur ce fleuve, Laredo et El Paso, vers Mexico A l'époque où fut inauguré le tronçon allant de San-Antonio à Monterey, on était arrivé, de l'autre côté, jusqu'à San-Luis de Potosi. Aujourd'hui il n'existe plus

de solution de continuité, et l'on peut se rendre directement, en car, de Mexico à New-York.

Avant l'établissement du chemin de fer joignant la « Reine des Prairies » à la capitale du Nuevo-Leon, un voyage du Texas au Mexique était une entreprise difficile, périlleuse et de longue durée. De San-Antonio au Rio-Grande, comme je l'ai dit déjà, la prairie vierge se déroule à perte de vue, se transformant insensiblement, à mesure qu'on se rapproche du fleuve, en *chapparals,* véritables déserts de sable où seuls les cactus parviennent à se développer. On a devant soi, aussi loin que le regard peut porter, des champs immenses de cette plante. Les variétés de cactus qu'on y remarque sont nombreuses, mais celles à colonnes et à raquettes dominent, et elles sont représentées par des spécimens hauts et touffus. La belle fibre, blanche et souple, de ces cactus, est, paraît-il, utilisée pour la confection de matelas.

Les chapparals se prolongent jusqu'au delà du Rio-Grande, plus désolés et plus sauvages à mesure qu'on descend vers le sud; ils ne disparaissent qu'aux environs de Lampazos, où commencent à se montrer des terrains cultivés.

Jadis, les caravanes partant du territoire américain en destination du Mexique devaient donc tirer d'elles-mêmes tous leurs moyens de subsistance jusqu'à leur arrivée à Monterey; elles savaient à l'avance ne pas devoir rencontrer la moindre trace d'habitation sur un parcours de plusieurs centaines de lieues. Elles avaient, de plus, à se prémunir contre les attaques des Apaches, depuis longtemps cantonnés dans le voisinage du Rio-Grande, sauvages d'autant plus dangereux qu'ils sont toujours insaisissables, jamais fixés à demeure, se trouvant tantôt cachés dans les profondeurs des chapparals d'en deçà du fleuve, tantôt d'au delà. Ces Apaches sont encore à l'heure présente les Indiens les plus redoutables et les plus cruels; le gouvernement de Washington n'est pas parvenu jusqu'ici à s'en rendre maître, malgré tous ses efforts, combinés avec ceux

du pouvoir central de Mexico (1). La férocité et la bravoure des Apaches sont connues de longue date, et bien souvent les journaux ont à signaler leurs sanglants exploits. L'existence vagabonde et aventureuse de ces sauvages rebelles à toute civilisation, même rudimentaire, est admirablement servie par la nature même du pays qu'ils ont choisi comme dernier refuge, les troupes américaines les ayant successivement délogés de leurs diverses retraites à l'extrême ouest du territoire texan. Viennent-ils à commettre quelque méfait sur le sol de l'Union, vite ils passent le Rio-Grande, se mettant ainsi à l'abri des poursuites des *blue-jackets* (jaquettes bleues, nom donné aux soldats d'infanterie aux États-Unis). Ils en agissent de même à l'égard des troupes mexicaines; lorsque celles-ci se mettent en campagne contre eux, ils regagnent le Texas en traversant de nouveau le Rio-Grande. Depuis peu, une entente survenue entre les États-Unis et le Mexique a mis de sérieuses entraves à ce moyen facile, dont les Apaches se sont servis pendant trop longtemps, de s'assurer l'impunité de leurs crimes et de leurs déprédations. Les troupes de l'un quelconque des deux pays peuvent les poursuivre et les capturer sur le territoire voisin. Mais les chemins de fer seront encore le moyen le plus puissant et le plus efficace, soit de s'en rendre maître, soit de s'en débarrasser, en les forçant à gagner des régions plus inexpugnables, d'où il leur sera difficile d'inquiéter les blancs.

La distance qui sépare Monterey de San-Antonio dépasse 600 kilomètres. C'est le 18 décembre que, profitant de l'ouverture récente de la voie ferrée reliant ces deux villes, nous partîmes pour le Mexique.

(1) « A la fin de mai 1885, et dans le milieu de juin, plusieurs bandes hostiles d'Apaches, dans le sud, ont pillé et massacré des colons, qu'ils ont scalpés, au nombre d'une vingtaine; ils ont arrêté les courriers, dévasté les fermes.... » (L. SIMONIN, Les Indiens des États-Unis, dans la *Revue scientifique* du 6 mars 1886.)

Le train quitte San-Antonio à 8 1/2 heures du soir. Un beau clair de lune favorise le voyage à travers la prairie vierge jusqu'à Laredo, sur le Rio-Grande, où nous arrêtons le lendemain matin vers 5 1/2 heures. Laredo est une ville toute nouvelle, mais qui ne tardera pas à prendre de l'importance. On s'occupe de la mettre en communication par chemin de fer, d'une part avec Matamoros, situé près de l'embouchure du Rio-Grande, d'autre part avec El Paso, à la limite du Texas, du Nouveau-Mexique et de l'Arizona; de cette façon, Laredo se trouvera placée à la jonction de la ligne partant de la mer des Antilles à l'est et aboutissant à la Californie et à l'océan Pacifique à l'ouest, et de la grande voie unissant Mexico à New-York.

Nous quittons la gare américaine pour nous rendre à la gare mexicaine, assez éloignée de la première; un omnibus nous y conduit. Là, il semble qu'on ait déjà le pied sur un pays nouveau; toutes les inscriptions, tous les avis imprimés, toutes les indications sont en espagnol; vous payez votre ticket en dollars américains, mais l'employé vous rend de la monnaie mexicaine; les visages et les costumes annoncent un autre peuple que celui que l'on coudoyait il y a quelques instants à peine. Seuls les cars et le personnel des trains rappellent les États-Unis; le garde qui va nous accompagner jusqu'à Monterey est même — détail caractéristique — absolument ignorant de la langue espagnole. Il n'en connaît pas un traître mot!

Après une heure d'attente, dont nous profitons pour déjeuner, le train s'ébranle; il parcourt d'abord une certaine étendue de terrain qui paraît fort meuble — je remarque, de divers côtés, de vastes crevasses dans le sol, — puis il s'engage sur l'immense pont métallique jeté au-dessus du Rio-Grande. Le moment est solennel, et je sens l'émotion me gagner; on ressent toujours quelque impression en abordant une terre inconnue, et cette impression est surtout vive lorsqu'une

limite naturelle, imposante comme le Rio-Grande, marque la séparation entre le pays connu et celui que l'imagination vous fait entrevoir. Au point où nous le passons, le fleuve a près de 300 mètres de large; ses eaux roulent entre deux murailles d'argile verticales, très élevées.

Le niveau du Rio-Grande varie considérablement suivant les saisons et suivant les conditions atmosphériques. En décembre 1882, il était fort bas; l'année suivante, mon collègue et ami de la Société belge de géographie, M. J. Leclercq, le vit à une hauteur extraordinaire; le gonflement des eaux avait été si rapide et leur violence était devenue si grande, qu'elles avaient emporté le pont du chemin de fer; c'est en barque que notre honorable président dut effectuer le passage du fleuve.

A peine le train a-t-il franchi le pont du Rio-Grande, qu'il s'arrête à une petite station, Nuevo-Laredo. Cette fois, nous sommes sur le sol mexicain. Toute la population est réunie devant la gare, simple maisonnette en bois. L'arrivée de chaque train — il y en a deux par jour, mais venant en sens inverse — est un événement pour elle. Nous sommes accueillis par des exclamations et des rires, par des lazzis et des remarques moqueuses qui nous intéressent fort; les Mexicains, par manière de raillerie, appellent leurs frères du Nord des *gringos;* la foule bruyante et animée qui nous entoure ne se fait pas faute de nous lancer ce sobriquet, que, personnellement, j'écoute avec indifférence, et qui ne paraît pas émouvoir davantage mes compagnons de route yankees. Pendant ce temps, la douane visite nos bagages, besogne bien vite terminée; puis, nous nous remettons en marche, salués cette fois par de vigoureux vivats.

Les chapparals envahissent tout l'horizon; les cactus atteignent des proportions énormes; nous traversons un pays désolé, stérile, complètement désert; aussi loin que les yeux peuvent sonder la plaine, pas une habitation, pas un être

humain ne se montrent. J'examine les voyageurs mexicains montés à Nuevo-Laredo; la plupart ont la ceinture ornée de revolvers et de poignards, ce qui donne à l'ensemble de leur allure un aspect des plus rébarbatifs, accentué encore par la fixité et l'énergie de leur regard.

Le soleil brille dans un ciel sans nuages et darde sur nos têtes ses rayons les plus ardents. La réverbération de sa lumière sur le sable est d'une intensité extraordinaire; il semble qu'à de certaines places — les mieux éclairées par rapport à nous — des flammes sortent de terre, tellement la radiation solaire conserve de son énergie dans cette atmosphère sèche et transparente du nord du Mexique.

Mais j'aperçois enfin quelques traces d'habitations. Ce sont de misérables huttes échelonnées le long de la voie ferrée, où vivent les ouvriers chargés de l'entretien de celle-ci. On est parvenu à embaucher pour ce service des métis indo-mexicains, qui me rappellent ceux des environs de San-Antonio. Les enfants courent tout nus autour des huttes; des morceaux d'une viande noirâtre, couverts de mouches, sèchent à l'air, suspendus à des cordes. Pendant plusieurs heures, et de loin en loin, nous ne rencontrons pas autre chose que ces cabanes d'ouvriers. Plus tard, nous apercevons des montagnes se profilant à l'horizon; ce sont les premiers contre-forts d'une grande chaîne parallèle à la Sierra Madre, laquelle continue les Monts Rocheux au Mexique. Puis des yuccas apparaissent en grand nombre; parfois des touffes d'agaves y sont mêlées. Nous croisons une caravane assez nombreuse, composée d'une quinzaine d'hommes et de femmes, tous à cheval, dans des costumes très pittoresques. Quelques instants après, nous dépassons deux cavaliers isolés, dont les montures soulèvent autour d'elles d'épais nuages de poussière; il prend à l'un d'eux fantaisie de lutter de vitesse avec nous, et le voilà galopant à nos côtés avec un entrain du diable. Le spectacle de ce cheval écumant, dévorant l'espace avec une sorte de rage

folle, aiguillonné qu'il était par son maître, avait un côté vraiment sauvage; mais naturellement le coursier de fer l'emporta sur le pauvre animal, que nous vîmes s'arrêter après nous avoir suivis de près pendant environ cinq minutes.

Le conducteur du train nous dit que nous arriverons vers midi à Lampazos, la première localité de quelque importance après Laredo. A mesure que nous nous en rapprochons, le paysage gagne en beauté. Des montagnes semblent surgir de toutes parts; leurs pics se dessinent sur le ciel avec une netteté vraiment admirable. Ces masses imposantes revêtent des teintes fort sombres, tandis que l'atmosphère au-dessus de nous est d'un bleu azuré absolument pur. La contrée que nous traversons est l'une des plus remarquables du globe par la siccité de son climat; il y fait encore plus sec qu'au sud-ouest du Texas. La pluie y est rare, particulièrement en hiver, et pendant toute l'année le degré d'humidité de l'air reste fort bas. C'est à cette sécheresse exceptionnelle qu'il faut attribuer l'aridité du sol dans ce pays, comme aussi l'absence complète de maladies des voies respiratoires. On sait que l'organisme humain s'accommode admirablement bien de ce régime atmosphérique, qui le rend indemne des nombreuses affections pulmonaires dont nos pays brumeux et humides sont affligés. Lors du voyage dont je raconte les incidents, l'air était d'une pureté telle, que les sommets des montagnes placés à plus de 25 lieues de distance me paraissaient éloignés de quelques kilomètres seulement. Toutes les aspérités de ces cimes majestueuses, les moindres échancrures de leurs contours, les forêts mêmes qui les couronnaient pouvaient se distinguer jusque dans leurs derniers détails; aucun voile de vapeurs, si faible, si mince qu'il fût, aucune trace de nuage ne venaient en altérer la netteté; elles se détachaient sur le ciel comme un décor que l'on aurait eu devant soi à cent mètres plus loin. Le spectacle de ces montagnes se croisant en tous sens, dans cette atmosphère d'une limpidité sans égale, était

réellement merveilleux; j'en conserverai longtemps le souvenir.

Lorsqu'on reportait les regards sur la plaine, un tableau non moins intéressant se dressait devant nous; les yuccas, de chétifs et clairsemés qu'ils étaient au début, se montraient ici en rangs pressés et de taille énorme; par moments ils prenaient les proportions d'arbres gros et grands et formaient de véritables forêts. On ne peut malheureusement tirer aucun parti de ces yuccas géants; leurs fibres manquent de consistance, de solidité.

Mais il est près de midi; Lampazos apparaît au loin. C'est un gros village aux maisons d'un blanc cru, éclatant. Avant d'y arriver on passe le Rio-Salado, rivière assez large rappelant le Rio-Grande par la forme de son lit, mais d'aspect moins imposant. Puis on aperçoit les premiers champs cultivés qu'offre le Mexique lorsqu'on y pénètre par le nord; le maïs domine, mais il est encore d'apparence chétive. Depuis notre départ de Laredo nous avons constamment gagné des altitudes de plus en plus élevées; à Laredo même nous nous trouvions à 200 mètres environ au-dessus du niveau de la mer; à Lampazos on domine ce niveau de 420 mètres. Les extrémités des diverses branches de la chaîne de montagnes que nous apercevons depuis le matin poussent leurs ramifications jusqu'à la région où nous venons de pénétrer Nous aurons à gravir leurs pentes jusqu'à Monterey, dont l'altitude dépasse 500 mètres.

Le train s'arrête pendant près d'une demi-heure à Lampazos, le temps de dîner et de faire connaissance avec la cuisine mexicaine. Ce début n'est pas brillant. On nous sert un potage dont il me serait difficile de définir la composition, du bœuf avec du riz, puis l'inévitable plat de *frijoles*, le mets national par excellence. Le haricot est la base de l'alimentation au Mexique; il se montre à chaque repas, accommodé de multiples façons.

Au sortir de Lampazos, on remarque à quelque distance des formations géologiques très curieuses, rappelant à s'y méprendre les fameuses *palissades* (1) des bords de l'Hudson ; la nature a dû être maintes fois bouleversée dans ces contrées anciennement volcaniques ; des affaissements gigantesques de terrains ont dû s'y produire, créant tout à coup des différences de niveau considérables là où le sol était uni à perte de vue.

Le train s'engage bientôt entre deux rangées de montagnes parallèles : il ne quittera cette espèce de large couloir qu'aux environs de Monterey. Après le développement graduel et remarquable des yuccas, dont je parlais il y a un instant, on assiste à celui des agaves. C'étaient d'abord, à la limite sud des chapparals, de faibles touffes perdues au milieu des cactus ; ce sont maintenant de superbes plantes, aux feuilles hautes de plus de deux mètres, terminées par des piquants durs comme l'acier et longs d'au moins douze centimètres. C'est l'agave américaine, ou *maguey* comme l'appellent les Mexicains, qui croît ici. L'extrait de maguey sert à fabriquer le vin de *pulque*, la boisson populaire du pays. Des parties entières du Mexique sont couvertes de cette plante. Le temps qu'elle emploie à arriver à maturité complète dépend de sa distance à la mer. La période de croissance peut varier de cinq à vingt ans. Dans les terres chaudes (*tierras calientes*), ses fleurs apparaissent après cinq à sept ans ; dans la région tempérée (*tierras templadas*), après dix à douze ans ; dans la zone des terres froides (*tierras frias*), il faut souvent attendre vingt ans avant qu'elles ne se montrent. Lorsque le maguey est en fleurs, sa tige atteint parfois un diamètre de 30 centimètres et une hauteur de 4 à 6 mètres. On ouvre cette tige et on en retire la pulpe ; dans le creux formé de la sorte, on place

(1) Sortes de murailles rocheuses, à parois verticales, atteignant parfois jusqu'à près de 100 mètres de haut et qui s'étendent, d'une manière ininterrompue, le long de l'Hudson, sur une distance de plus de 30 kilomètres.

un vase où vient tomber goutte à goutte un jus mielleux acidulé. On laisse la distillation se faire pendant une période de cinq à sept mois consécutifs. La quantité de jus qu'on peut ainsi recueillir dans l'espace d'un jour n'est souvent pas inférieure à 7 ou 8 litres. Les propriétés saccharines et mucilagineuses de cette sève provoquent une fermentation rapide, et la liqueur qui en résulte, quoique d'un goût nauséabond, répugnant même lorsqu'on en boit la première fois, est considérée, par ceux qui parviennent à vaincre cette répulsion du début, comme supérieure à toutes les autres boissons. Les Indiens, qui estiment fort la saveur de ce breuvage, lui attribuent en outre des vertus médicinales et en font un usage des plus fréquents.

Le maguey servait non seulement de vigne, mais aussi de chanvre et de papyrus chez les anciens Mexicains. Leurs hiéroglyphes étaient en grande partie peints sur un papier préparé avec ses feuilles, et ils fabriquaient, au moyen de ses fibres, un fil fort et uni, la *pita*, encore employé et très estimé au Mexique aujourd'hui.

Nous nous arrêtons encore, pendant l'après-midi, à Villaldama, puis à Salinas, sur le Rio-Pisquerto. Salinas est une ville de 4,000 âmes, assise très pittoresquement au pied d'une montagne en forme de cône, isolée, très sombre, et dont la masse se détache avec une grande netteté sur le fond du ciel. Ici la vie commence à se montrer. Plusieurs équipes d'ouvriers travaillent à la voie ferrée, et un certain nombre d'entre eux montent sur le train pour se rendre à Monterey, où nous débarquons vers 5 1/2 heures.

Monterey, capitale de l'État de Nuevo-Leon, est l'une des villes les plus importantes du NE. du Mexique. Sa population s'élève à près de 20,000 habitants. Comme son nom l'indique, elle est entourée de montagnes, à l'E., au S. et à l'O. Au N. et au NE. s'ouvre une vallée immense, couverte en partie

de champs très fertiles et parsemée de plusieurs petites villes et de nombreux villages. Une rivière assez large, le San-Juan, contourne la ville de l'ouest à l'est par le sud ; elle roule des eaux profondes et tempêtueuses en été, mais en hiver elle est presque toujours à sec. C'est ainsi que je la vis dans la dernière quinzaine de décembre 1882, et elle était, à cette époque, depuis assez longtemps déjà privée d'eau, car son lit portait la trace de plusieurs chemins allant d'une rive à l'autre, formés par le passage continuel des piétons et de véhicules de tous genres. La ville elle-même se trouve située sur la rive gauche du San-Juan ; le long de la rive droite on voit échelonnées les cabanes de la population indienne ; ces cabanes, faites de tiges de canne à sucre et recouvertes de chaume, rappellent jusqu'à un certain point celles des nègres de l'Afrique équatoriale ; il est à peine besoin d'ajouter qu'elles ont une apparence fort pauvre. Les êtres qui grouillent dans ces huttes ont un extérieur malpropre et misérable ; une multitude de chiens et quelques porcs prennent leurs ébats au milieu d'eux. Ces Indiens jouissent d'une assez triste réputation ; on me les dépeignit comme ne formant qu'une vaste association d'assassins et de voleurs, dont il était prudent de ne pas s'approcher à la tombée de la nuit. J'eus cependant la curiosité de tenter l'expérience. Je parcourus le village dans toute sa longueur, non sans exciter une vive curiosité parmi ses habitants et sans ameuter la gent canine sur mon passage ; mais j'arrivai au bout sans encombre ; je rencontrai, certes, maints visages douteux, mais je ne fus inquiété d'aucune façon.

L'impression que je ressentis en entrant dans Monterey, le soir de notre arrivée, fut profonde. Jamais je n'oublierai le calme de ces rues presque désertes, aux maisons lourdes et massives, ressemblant à autant de prisons par leurs fenêtres garnies de gros barreaux de fer. Il me semblait pénétrer dans une ville morte ou dans un grand béguinage. J'avais encore les oreilles pleines du bruit et de l'animation de San-Antonio,

que j'avais quittée depuis moins de vingt-quatre heures; ici tout était silencieux : pas un cri, pas le moindre roulement de voiture; çà et là un homme ou une femme, marchant nu-pieds, passant comme une ombre le long des maisons, rapidement, en se dissimulant le plus possible. J'avais beau, à chaque croisement de rues, les sonder du regard dans l'espoir de découvrir quelque coin ayant apparence de vie, offrant un peu de mouvement; mais rien, absolument rien. Ce n'est qu'à l'*Hôtel Iturbide,* où mes compagnons et moi descendîmes, que je m'aperçus enfin que Monterey n'était pas une ville complètement abandonnée.

Plus avant dans la soirée les choses changèrent de face; me promenant un peu à l'aventure, j'arrivai sur l'une des places principales de la ville, où se tenait une sorte de foire, et je trouvai là une foule bruyante et pleine d'entrain. Le hasard me servait à souhait pour faire des études de mœurs locales. Tout le pourtour de la place était garni de petites baraques où s'entassait un nombreux public. Dans toutes on jouait avec passion. Le jeu préféré était le loto. Rien n'était plus curieux et plus intéressant que la vue de ces gens aux costumes pittoresques, assis en rangs pressés autour de grandes tables, éclairés par une ou deux lampes fumeuses, les yeux allumés par l'espoir du gain. Il y avait de l'âpreté, des lueurs sauvages dans leurs regards; leur attitude et leurs gestes dénotaient une surexcitation nerveuse intense, à peine contenue par de visibles efforts de volonté. Parfois des querelles violentes éclataient brusquement, pour un rien : une contestation au sujet du numéro gagnant, une réclamation du patron de la baraque. On semblait prêt à en venir aux mains; mais les joueurs désintéressés dans l'affaire imposaient aussitôt silence aux querelleurs, et de nouvelles parties s'engageaient rapidement. Dans certaines de ces baraques on jouait gros jeu; les tables étaient recouvertes de pesos (pièce d'argent valant 5 francs), voire même de pièces d'or. Fait curieux : la grande

majorité de ces fanatiques du loto ne connaissaient pas la valeur des chiffres; ceux-ci étaient remplacés par de petites vignettes, comme à notre jeu de l'oie.

Au centre de la place se tenaient les promeneurs, sans doute réduits à ce rôle plus calme et plus modeste par l'état précaire de leur gousset ou par la mauvaise fortune. Drapés avec beaucoup de grâce dans leurs amples manteaux de nuances diverses, la tête couverte de larges sombreros fièrement posés, ils causaient entre eux par groupes, avec une animation et une vivacité extraordinaires, en conservant toujours dans leur allure et dans leurs mouvements cette distinction et cette élégance natives qui sont le propre des peuples de race espagnole. Les jeunes filles et les femmes restaient assises sur de grandes dalles de pierre, placées de distance en distance tout autour de la place en guise de bancs.

Comme il se faisait tard, je songeai à rentrer au logis, non cependant sans avoir bu un verre de *mezcal*, liqueur dont on m'avait beaucoup parlé à San-Antonio et qui ressemble assez au genièvre par son goût et par sa couleur. C'est encore un produit de la distillation de la sève du maguey.

En arpentant les rues désertes, je remarquai que les fenêtres n'étaient pas vitrées, fait qui avait échappé à mon attention quelques heures auparavant, au moment de notre arrivée. On pouvait ainsi parfaitement voir tout ce qui se passait dans les appartements éclairés du rez-de-chaussée; dans plusieurs maisons, où il y avait *tertulia* ou réception, des groupes de señoras causaient entre elles en se laissant aller au balancement de leur *butaca* ou *rocking-chair*. Dans les appartements non éclairés, les hôtes étaient généralement assis derrière les barreaux de la croisée. Celle-ci forme saillie sur la rue comme nos balcons et ne s'élève pas à plus de 50 centimètres au-dessus du sol; on est là en quelque sorte sur la voie publique. Le soir, on ferme ces *puertas ventanas*, ou portes-fenêtres, au moyen de volets.

Mon attention fut aussi attirée par les allées et venues des veilleurs de nuit, dont les lanternes étaient comme autant de petits phares brillant aux extrémités des rues. Ces veilleurs tiennent à la main une pique qu'il font résonner sur le pavé à certains intervalles; ils s'assoient d'habitude sur le bord du trottoir, leur lanterne posée à terre devant eux, et sont répartis de manière telle que l'un quelconque des hommes ait toujours deux de ses collègues en vue; par ce moyen l'alarme ou un signal donnés en un point peuvent se transmettre rapidement à travers toute la ville. J'eus l'occasion quelques jours plus tard, devant la garde de police, d'assister à l'inspection du corps des veilleurs; ils étaient placés sur deux rangs, pique d'une main, lanterne de l'autre; l'inspection finie, ils se dispersèrent pour regagner leurs quartiers respectifs. C'était là un spectacle très curieux.

Le lendemain, je me mis en route de bonne heure pour faire plus ample connaissance avec les divers quartiers de Monterey. Ma première visite fut pour la place de Saragoza, qui forme un admirable square aux larges dimensions, planté de beaux arbres, parmi lesquels dominent de superbes orangers; au centre du square s'élève une jolie fontaine en marbre. La place est fermée d'un côté par le Palais gouvernemental, grand bâtiment d'apparence assez insignifiante, où sont réunies les diverses administrations civiles et judiciaires; le côté opposé est en partie occupé par la cathédrale; à proximité on remarque le bureau des postes. Des maisons particulières, des magasins, des cafés terminent la Plaza de Saragoza à droite et à gauche du Palais.

Je vais voir d'abord l'hôtel de ville et le tribunal. Des employés très aimables me font passer dans une suite de bureaux et me donnent d'intéressants renseignements sur l'organisation des pouvoirs municipaux au Mexique. J'apprends entre autres que toutes les fonctions électives sont absolument gratuites. J'assiste aussi à une séance du tribunal; les accusés restent

debout au fond de la salle, tenus en respect par des hommes de police; les juges et les avocats ont le costume civil comme aux États-Unis. De là, je me rends à la cathédrale, qui, sans offrir rien de remarquable, mérite cependant une visite. Je vais ensuite au bureau des postes, mais je le trouve fermé; on me dit qu'il en est ainsi chaque jour de midi à une heure. J'y retourne après cette heure, désireux de me munir de quelques timbres pour des lettres à expédier en Europe; mais l'employé m'apprend à mon grand étonnement qu'au Mexique le débit des *sellos de correo* est prohibé et que les correspondances doivent être toutes remises au bureau, qui applique lui-même les timbres. Singulière précaution, dont, aujourd'hui encore, je ne parviens pas à comprendre l'utilité ou la nécessité.

Le coup de midi est annoncé chaque jour à Monterey par une sonnerie générale des cloches. La place se remplit de monde à ce moment, et pour l'étranger il y a alors ample matière à d'intéressantes observations. Je vois ainsi combien le Mexicain a le pied d'une petitesse extrême; il est à peine plus grand que celui d'un enfant chez nous, et cependant cette conformation paraît naturelle, elle ne présente rien de disgracieux. J'aperçois aussi sur la place de Saragoza, et pour la première fois de ma vie, un officier boiteux. Oui, boiteux, bien que le fait paraisse à peine croyable. Cet officier était cependant en activité de service, puisqu'il passait en tête de plusieurs compagnies Le fait n'avait pas trop lieu d'étonner, toutefois, eu égard au débraillé de la plupart des militaires à Monterey; jamais je n'ai rencontré de troupes régulières aussi misérablement vêtues, d'aspect si négligé et d'allure si peu martiale. Les hommes de police n'étaient pas mieux partagés sous le rapport du costume; je parle de ceux dont les fonctions me semblaient analogues à celles de nos « agents de ville ». L'un d'eux, que je coudoyais tous les jours, allait nu-pieds; il avait un pantalon de toile presqu'en lambeaux et

un semblant de veste salie par la poussière et constellée de nombreuses taches de graisse.

Le soir, la place offrait non moins d'animation qu'à l'heure de midi. Le public était surtout nombreux les jours où la musique militaire avait l'habitude de se faire entendre. Pendant le concert, les hommes se promenaient autour du square en marchant dans un sens, les dames dans l'autre; celles-ci avaient toutes la cigarette aux lèvres.

Pour moi, ce qui m'attirait chaque soir sur cette place, c'était la perspective admirable de son cadre de montagnes sous l'effet du brillant clair de lune; ces montagnes paraissaient alors plus rapprochées et leurs formes plus gigantesques que dans le jour; leurs masses grandioses se profilaient sur le ciel en prenant des contours bizarres et fantastiques. Une température d'une douceur exceptionnelle venait encore ajouter au charme de ces soirées.

Le marché de Monterey est aussi fort curieux à visiter. C'est là qu'on peut voir les types les plus caractéristiques de métis indo-mexicains. Des fruits et des légumes de tout genre, la plupart inconnus dans nos contrées du nord de l'Europe, sont étalés sur le sol ou dans les galeries du marché. En fait de fruits connus, il y a là des oranges d'un goût et d'un parfum exquis; jamais je n'en avais mangé de pareilles. Beaucoup de marchandes offrent en vente de petits pains de sucre appelés *piloncillas;* c'est une spécialité de Monterey et des environs. Ces *piloncillas* sont de petits cônes de sucre brun, d'un goût assez agréable, bien qu'un peu aigrelet; ce sucre est le produit immédiat de la cuite du jus de canne par les paysans; on fait bouillir ce jus au point de l'épaissir considérablement, puis on le laisse se coaguler dans des formes.

Un côté du marché est spécialement réservé à la vente de petits objets en terre cuite, bariolés de multiples couleurs. Il se fait un grand commerce de ces menues choses, de même que des bijoux en filigrane, d'or et d'argent.

Après deux jours passés à parcourir la ville de Monterey en tous sens, il me tardait d'aller faire connaissance avec les montagnes qui, de l'est à l'ouest, sur la rive droite du San-Juan, l'entourent d'une manière ininterrompue. L'une d'elles surtout, dont la cime isolée et majestueuse domine ses voisines, attirait particulièrement mes regards. On la nomme *silla de la señora*, selle de la dame, et, en effet, sa partie supérieure ressemble à s'y méprendre à une selle d'amazone. Une après-dînée, je partis avec l'intention bien arrêtée de la gravir jusqu'au sommet; mais je dus abandonner ce projet, ayant reconnu, après plus d'une heure de marche, que j'étais encore fort éloigné de sa base. L'air est si pur dans ce pays, que les objets situés à plusieurs lieues semblent très rapprochés, et l'on est tout désorienté quand il s'agit d'estimer les distances par la vue de repères lointains.

Je me vis donc forcé de renoncer à faire l'ascension de la *silla*, et je me rabattis sur une montagne moins éloignée; elle était aussi de moindre altitude. Après une heure d'efforts, j'arrivai au bout de mon escalade, et là un spectacle d'une beauté incomparable me tint longtemps captivé. J'avais à mes pieds plus de vingt villes ou villages, à commencer par Monterey, dont les maisons peintes en rouge, en jaune, en bleu, en vert (je crois bien que toutes les couleurs de l'arc-en-ciel avaient été mise à contribution), formaient un ensemble des plus bizarres, très original, mais aussi très pittoresque. Cette vieille cité mexicaine, restée pendant plusieurs siècles en dehors de toute relation avec d'autres contrées et même avec les régions méridionales et plus civilisées du Mexique, a un certain air oriental quand on la contemple à distance et d'un point situé à quelque hauteur. Aujourd'hui encore, à part le chemin de fer et les gens de l'hôtel, rien n'y rappelle les États-Unis ou l'Europe.

La vallée de Monterey se déploie au NE. de la ville, et elle va en se rétrécissant à mesure qu'elle avance vers le N.;

sous Monterey sa largeur est de 30 lieues environ, plus loin cette largeur varie entre 5 et 6 lieues. Le chêne et le pacanier, le bananier, l'oranger et l'ananas y croissent, entourés de vastes champs de froment et de maïs, et d'immenses plantations de sucre et de *maguey*. Cette vallée est célèbre par sa beauté, sa fertilité et sa salubrité.

Vers le sud court une ligne de montagnes élevées, de teinte bleu sombre, aux sommets déchiquetés. A certain endroit cette chaîne montagneuse tourne brusquement au SSO.; ce changement de direction me permettait d'apercevoir partiellement la vallée de Saltillo et la plupart des villes qui y sont échelonnées.

Pendant que du poste d'observation où je m'étais installé je donnais libre cours à mon admiration, je vis s'avancer à tire d'aile, de l'horizon, un vautour à large envergure, de l'espèce dont j'ai parlé à propos de la prairie vierge. Je n'y fis pas d'abord grande attention, mais un second, puis un troisième, enfin un quatrième vautour s'étant en peu d'instants montrés de divers côtés, tous se dirigeant vers la montagne où je me trouvais tranquillement assis, dans une immobilité presque complète, ma curiosité s'éveilla peu à peu et fit bientôt place à un véritable étonnement lorsque j'aperçus ces énormes oiseaux de proie, dont la troupe avait considérablement grossi, s'arrêter au-dessus de ma tête et se mettre à planer en se rapprochant constamment de moi. Je pensai d'abord que quelque animal mort gisait dans le voisinage, mais je finis par comprendre que c'était ma propre personne que ces incommodes visiteurs avaient eue pour objectif en venant de mon côté. L'état d'immobilité où j'étais longtemps resté en contemplant le splendide panorama de la vallée de Monterey les avait évidemment trompés. Ils me croyaient passé de vie à trépas et m'avaient sans doute jugé digne de leur convoitise. A certain moment plusieurs d'entre eux vinrent tournoyer si près de moi, que j'aurais pu sans peine les atteindre à l'aide d'un bâton.

Leurs ailes déployées avaient des proportions effrayantes, et dans le mouvement rapide qui leur était imprimé elles auraient pu d'un choc me renverser sur le sol. Je dus faire du bruit et lancer quelques pierres dans leur direction pour montrer à ces ennemis improvisés qu'ils s'étaient dérangés inutilement. On sait que les vautours ne s'attaquent jamais aux êtres vivants. Je n'avais donc pas à craindre d'être assailli par la bande qui m'avait dérangé de si désagréable façon, mais je jugeai toutefois plus sage de quitter ces lieux où, pendant qu'on admirait le paysage, il fallait se livrer à des gesticulations pour éviter le contact des oiseaux de proie. Je descendis la montagne du côté opposé à celui par où j'étais venu. J'arrivai, non sans peine, dans une vallée étroite, d'une grande beauté, puis j'atteignis un chemin qui conduisait directement à la ville. C'était le 25 décembre, jour de Noël; le temps était superbe; il faisait une chaleur sèche, piquante, mais très supportable, bien que le thermomètre à l'ombre marquât plus de 35° C. Le soleil n'incommode jamais dans ces pays où l'air contient si peu de vapeur d'eau.

Le lendemain fut consacré à diverses promenades et excursions. Nous partons en voiture, le matin, pour un petit village bâti à 7 kilomètres de Monterey, et près duquel plusieurs sources sulfureuses jaillissent à la base des montagnes. Ces sources ne sont aucunement utilisées; on va les voir comme sujets de curiosité, et cependant deux ou trois d'entre elles sont très abondantes.

De là nous allons visiter la caserne d'artillerie, installée dans les bâtiments de l'ancien évêché de la province, au point culminant d'une colline assez escarpée. Les chemins qui y conduisent sont couverts d'une épaisse couche de poussière fine, que les chevaux soulèvent sous leurs sabots; nous sommes constamment au milieu d'un nuage suffocant, si compact qu'il nous empêche de rien distinguer à vingt mètres de distance. C'est surtout sur la route qui mène de Monterey à

Saltillo que nous nous trouvons incommodés par cette espèce de simoun, dont l'effet est d'imprégner tous nos vêtements d'une épaisse couche de sable jaune. Et il paraît qu'en cette saison tout le chemin que nous suivons, sur une longueur de plus de 75 kilomètres, forme ainsi comme un véritable fleuve de poussière.

Nous arrivons enfin à la caserne, but de notre excursion. On nous en permet l'entrée. La plupart des hommes sont dans la cour intérieure, assis par terre le long des murs, ayant presque tous une compagne à côté d'eux. Dans certains groupes on cause, dans d'autres on travaille; l'homme répare ou nettoie quelque objet de son fourniment, la femme raccommode quelque article de sa toilette. La scène est curieuse à observer. Nous pénétrons dans les chambres des soldats. Elles ont un pauvre aspect; on sent que le bien-être est ici complètement inconnu. Quel contraste avec nos casernes-modèles, où les locaux sont propres, soigneusement entretenus; où les hommes sont bien vêtus et n'ont pas cet air hâve, misérable, qu'avaient les artilleurs de Monterey.

Nous regagnons la ville peu après. Je remarque pour la première fois que certaines maisons ont au-dessus de la porte d'entrée de petits drapeaux rouges. Ce sont, paraît-il, des boucheries, et le petit fanon rouge sert d'enseigne. J'aperçois aussi plusieurs vastes magasins aux murs entièrement garnis de rayons et de casiers, depuis le plancher jusqu'au plafond; sur ces rayons et dans ces casiers sont alignés méthodiquement quantité de paquets renfermant les marchandises les plus hétéroclites; ici des vêtements, là des ustensiles de ménage, plus loin des outils. Ces magasins sont des monts-de-piété. On en trouve à chaque coin de rue, et parfois, en y jetant un coup d'œil, on peut assister à l'épilogue de petits drames intimes ou au prologue de comédies divertissantes. Je vis un jour entrer dans l'un d'eux un homme encore jeune, accompagné de sa femme ou de sa fiancée. Après quelques

pourparlers avec le prêteur, l'individu enleva prestement sa jaquette et la déposa sur le comptoir, en échange d'un peu de monnaie qu'il glissa dans son gousset; puis il sortit en manches de chemise, paraissant heureux et content, ayant sa compagne au bras. Intrigué, je marchai à leur suite et fus conduit ainsi jusqu'à la place où se tenait la foire dont j'ai parlé précédemment, et où le couple s'empressa d'entrer sous l'une des tentes où l'on jouait au loto. Tout cela s'était passé le plus tranquillement du monde, comme une chose des plus ordinaires. Il est vrai de dire que la douceur du climat permet ici de se débarrasser, avec cette désinvolture, de ses habits.

Ces traits de mœurs locales sont peut-être destinés à disparaître dans un avenir plus ou moins prochain. Depuis l'ouverture de la ligne de chemin de fer qui a mis en communication directe et constante les États-Unis et le Mexique, un flot de Yankees aventureux s'est abattu sur le nord de ce dernier pays. Monterey s'est trouvée la première sur leur route et en a retenu un bon nombre. Ils sont venus troubler le calme séculaire de cette cité antique, la réveiller brusquement de l'engourdissement où elle était depuis si longtemps plongée. Jusqu'ici, à la vérité, l'influence américaine ne fait encore que prendre racine; les métis indo-mexicains glissent silencieusement le long des maisons comme jadis; les lourds chariots attelés de dix à douze bœufs sont, à part trois ou quatre mauvaises carrioles branlantes, les seuls véhicules que l'on rencontre dans les rues, et les conducteurs, de peur sans doute de troubler la tranquillité publique, osent à peine élever la voix pour ranimer ou encourager leurs bêtes; de temps à autre ils lancent un timide *psst,* qui suffit à ces animaux dociles pour les inciter à avancer plus vite. Les *frijoles* constitueront encore pendant de longues années, sans doute, le mets principal, la base de tous les repas. Mais l'Américain, si peu qu'il ait été en contact avec les habitants de Monterey, a déjà par divers côtés exercé une action sur leur vie inté-

rieure : les vivres ont renchéri d'une manière sensible, des bars se sont ouverts, les journaux du Texas commencent à se répandre, l'ancienne et unique hôtellerie mexicaine a trouvé un concurrent américain ; enfin, détail infime mais caractéristique, un petit décrotteur de San-Antonio s'était aventuré jusque-là un peu avant l'époque de mon arrivée ; malgré sa déception en débarquant de ne rencontrer que des gens marchant nu-pieds ou chaussés de sandales, il n'avait pas abandonné la place et, grâce aux étrangers, il commençait à gagner de quoi vivre honnêtement.

Tous ces faits considérés isolément, et même dans leur ensemble, n'ont certes pas une importance bien apparente, mais ce sont autant d'indices de changements dans l'existence future d'une population restée jusqu'à ce moment à l'écart des agitations, du mouvement et des progrès du monde extérieur.

Nous quittâmes Monterey le 26 décembre, à 8 heures du matin. La société était très nombreuse au départ. Il y avait surtout plusieurs dames et demoiselles mexicaines très enjouées. A peine le train est-il en branle qu'elles se mettent à chanter. Le temps est beau, quoique un peu nuageux. Nous passons devant Salinas et Vilaldama, puis je revois les paysages désolés et silencieux qui continuent, au nord du Mexique, la prairie texane. Toute cette région est d'une beauté sauvage qui provoque l'admiration. Après avoir dépassé Lampazos nous remarquons au loin, venant dans notre direction, une troupe d'au moins vingt à trente cavaliers. Lorsqu'ils sont plus rapprochés de nous, leurs costumes pittoresques et la rapidité de leur allure attirent l'attention de tous les voyageurs. On dirait qu'ils veulent rejoindre le train. Celui-ci les dépasse alors qu'ils ne sont plus qu'à une centaine de mètres de la voie ferrée. Je les vois ralentir le pas à ce moment et finalement disparaître du côté des montagnes. Que faisaient-ils en si grand nombre au milieu de ces soli-

tudes? Personne ne put me le dire, mais j'appris quelques heures plus tard que le personnel du train avait reçu avis que nous serions attaqués par des bandits près du Rio-Grande. Six hommes armés jusqu'aux dents avaient été adjoints aux gardes et se tenaient prêts à tout événement. Le reste du voyage s'accomplit sans autre incident, et le 27 décembre, après 24 heures consécutives de chemin de fer, nous étions de retour à notre station astronomique.

Nous n'avions plus que quelques jours à rester à San-Antonio. Notre mission scientifique avait pris fin, toutes nos observations étant terminées. L'emballage des instruments avait même déjà commencé. J'eus toutefois encore le temps d'assister à deux fêtes d'un genre bien différent, mais très intéressantes toutes deux par leur caractère local. La première était une séance d'exercices militaires, donnée par une société de jeunes filles, la *Broom's Brigade Association*. Leur arme était le balai, *broom* en anglais. Toutes ces demoiselles, appartenant aux meilleures familles de la ville, avaient revêtu un costume de troupier élégant et coquet. Elles avaient l'air très crâne en exécutant, avec une précision remarquable, les divers mouvements que commandait un capitaine également du sexe faible. On aurait cru voir manœuvrer une compagnie de soldats éprouvés. De pareilles femmes ne doivent pas être craintives en présence du danger, car elles seraient certainement à même de se défendre au besoin; le maniement du balai n'ôtait rien à leurs grâces féminines. Ces Broom's Brigades sont assez répandues au Texas.

L'autre fête à laquelle j'eus la bonne fortune d'assister était une course de chevaux et de voitures. Ce genre de fête a naturellement un grand attrait pour les San-Antoniens, si bons cavaliers en général et si familiarisés avec les chevaux. Aussi la foule des spectateurs était-elle considérable. La course de voitures fut celle qui m'intéressa le plus; les voitures texanes sont d'une légèreté extraordinaire, bien qu'elles soient

en même temps d'une solidité à toute épreuve ; leurs roues sont en bois de fer (black ironwood, *Carpinus ostrya*), dont la dureté est très grande.

Les courses officielles terminées, le public en organisa d'autres sur-le-champ, mais où les concurrents étaient pris parmi les spectateurs et où n'intervint aucun jockey de profession ni aucun cheval dressé pour la piste. Cette seconde partie de la fête, quoique non prévue au programme, n'en fut pas la moins curieuse. Quelques boys entre autres — il y en avait de blancs et de couleur — s'offrirent à un groupe de parieurs pour lutter de vitesse entre eux, et leur proposition ayant été acceptée, on les vit bientôt se livrer à une série de courses folles, vertigineuses, où ils risquèrent cent fois de se rompre les os. Ces gamins avaient en quelque sorte le corps collé au cheval, et la rapidité avec laquelle leurs monture fendaient l'air était réellement terrifiante. Le public, en proie à l'exaltation la plus vive, poussait des cris sauvages pour les exciter. Les joueurs surtout semblaient de vrais énergumènes. Le tumulte et l'agitation atteignirent à leur comble lorsqu'un négrillon, âgé tout au plus de 10 ans et haut de quatre pieds seulement, parvint à l'emporter sur tous ses concurrents. Les nègres qui se trouvaient là songèrent un instant à le porter en triomphe. Pendant ce temps les parieurs réglaient leurs comptes, source nouvelle d'effervescence et de surexcitation. Les dollars passaient par centaines des mains des perdants dans celles des gagnants. Des enfants de 10 à 15 ans avaient les poches bourrées de *greenbacks* et pariaient avec fureur. La passion du jeu et du cheval, si dominantes au Texas, se donnaient là toutes deux libre cours.

Notre dernier dimanche à San-Antonio fut assez triste. C'était le 31 décembre, et malgré la pensée du retour prochain, on ne pouvait éviter de songer avec mélancolie au pays, à la famille, aux amis. Et puis, la monotonie et l'ennui qui sont inséparables des dimanches en Amérique comme en Angleterre,

n'étaient pas de nature à rendre nos réflexions plus gaies. L'observation du repos dominical est poussée dans certaines parties des États-Unis à l'extrême rigueur, si pas même à l'extrême ridicule; tout mouvement, toute activité cessent complètement. La loi, du reste, impose en beaucoup d'endroits cette sorte de suspension de la vie pendant vingt-quatre heures. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, à Vicksburg, pendant mon séjour au Texas, l'édilité ordonna à la population de cesser tout travail à partir de minuit le dimanche, sous peine d'emprisonnement ou d'amende. Les voyageurs venant du train avaient à transporter eux-mêmes leurs bagages à l'hôtel; la circulation des voitures était interdite; les presses des imprimeurs ne pouvaient plus marcher, etc., etc. Il y avait donc chômage absolu et forcé parmi toutes les classes de travailleurs. Qu'on se figure l'aspect morne et silencieux des rues d'une ville où de telles mesures ont force de loi!

La nuit du 2 au 3 janvier fut la dernière que nous passâmes à notre station astronomique. Nous ne pûmes goûter grand repos. Vers 2 heures du matin, les lueurs d'un vaste incendie vinrent se refléter jusque dans nos chambres et mirent tout le monde sur pied. Un immense brasier s'apercevait au nord de la ville; de la hauteur où nous nous trouvions on pouvait le voir très distinctement. La prairie vierge en était entièrement éclairée, et le vif reflet des flammes lui donnait un aspect sinistre. C'est le seul incendie important que nous eûmes occasion d'observer durant les quatre mois de notre séjour à San-Antonio. Et pourtant la grande majorité des maisons sont en bois; mais les habitants, il est vrai, montrent une extrême prudence à l'endroit du feu. Il existe d'ailleurs des ordonnances de police punissant sévèrement les négligences à cet égard ; c'est ainsi que tout locataire d'une maison où se déclare un feu de cheminée est frappé d'une amende de 25 dollars (plus de 125 francs).

VIII

GALVESTON. — HOUSTON.

C'est le 3 janvier, à 8 heures du matin, que nous fîmes nos adieux à la « Reine des Prairies ». Le ciel était gris, l'atmosphère brumeuse ; la *guara* régnait depuis plusieurs jours. On donne ce nom de *guara* à un brouillard extrêmement épais et humide, qui règne depuis la mer des Antilles jusqu'à l'extrême sud de la côte occidentale de l'Amérique méridionale ; il est bien connu des marins le long de cette côte. Toute la région du Pacifique voisine du Pérou, du Chili et de la Patagonie se trouve parfois plongée dans ce brouillard ; l'automne est la saison où il est le plus fréquent.

Nous avions pris le train au Sunset-Depot à destination de Galveston. Jusqu'à Rosenberg on suit la route que j'avais déjà parcourue quatre mois auparavant, en venant à San-Antonio. Il était 11 1/2 heures du soir quand l'arrivée à Galveston fut annoncée. Un obligeant *coachman* nous offrit avec empressement son fiacre pour nous conduire à Tremont-House, l'hôtel où nous devions descendre. Nous acceptâmes, vu l'heure avancée et les difficultés de s'orienter dans une ville inconnue, par une profonde obscurité. L'hôtel était à deux pas de la gare, ce qui n'empêcha pas notre aimable cocher de nous réclamer pour prix de sa course la modeste somme de 5 dollars (au delà de 25 francs). Notre premier mouvement fut de protester, mais, après information auprès des gens de l'hôtel, nous apprîmes que ce prix de 5 dollars était conforme au tarif. Les courses en voiture se payent partout énormément cher aux États-Unis, et il n'y a vraiment que les étrangers qui, dans leur ignorance des choses, fassent usage de ce moyen de locomotion. L'Américain prend de préférence le tram-car, qu'il a constamment et

partout à sa disposition, et qui lui coûte la bagatelle de 5 cents (25 cent.) seulement.

On se rappellera que j'ai dit, en parlant des quatre villes principales du Texas, que Galveston était la métropole commerciale de ce vaste pays. Ce port du golfe du Mexique paraît appelé à un grand avenir. Aujourd'hui déjà son importance est considérable et il commence à rivaliser avec la Nouvelle-Orléans comme centre d'exportation du coton. Grâce aux nombreuses lignes de chemin de fer qui le relient aux principales régions du « Lone Star State », tout le commerce de la contrée peut y être dirigé facilement et avec rapidité. Galveston est aussi en relation plus directe que la Nouvelle-Orléans avec les ports de la côte orientale du Mexique. Son influence et sa prospérité progresseront en même temps que se développera le Texas.

La ville de Galveston est bâtie à l'extrémité NE. de l'île du même nom. Cette île a 45 kilomètres environ de long sur 2 1/2 à 5 1/2 de large; une belle plage la termine au sud. Le port est le meilleur de toute la côte texane. Il est en relations journalières avec la Nouvelle-Orléans, Indianola et Corpus-Christi, hebdomadaires avec New-York et la Havane, semi-mensuelles avec Liverpool, sans compter les communications incessantes avec les nombreux petits ports situés à l'ouest jusqu'au Rio-Grande, et avec Houston par le bayou Buffalo. La navigation est très active dans toute cette partie du golfe du Mexique, et cette activité va chaque jour en augmentant.

C'est surtout l'industrie cotonnière qui provoque le grand mouvement d'affaires de Galveston. Cette ville occupe aujourd'hui le troisième rang parmi les marchés cotonniers des États-Unis. On y embarqua en 1882 près de 500,000 balles. Aussi, lorsqu'on visite les docks et le « quartier du coton », ne voit-on de toutes parts que montagnes formées par les ballots contenant la précieuse fibre. D'immenses usines sont spécialement affectées à la « compression » de ces ballots, afin de

les réduire au plus petit volume possible. De puissantes machines (*cotton-presses*, presses à coton) sont employées à cet effet. Le mécanisme est tel, qu'il comprime le ballot en même temps dans tous les sens et l'enserre dans des lanières de fer croisées. L'opération pour chaque ballot dure à peine quelques instants.

La ville est très intéressante à parcourir. Ses rues sont larges et presque partout bordées de superbes lauriers-roses, très touffus et de taille élevée; certains de ces lauriers ont jusqu'à 6 mètres de haut. Ailleurs ce sont des orangers, des rosiers et des magnolias qui longent les trottoirs. Un délicieux parfum s'échappe de toute cette verdure. Du côté de la mer, on remarque un grand nombre de belles maisons en bois, la plupart peintes en blanc, à deux étages et à toits plats; les volets et le grillage des vérandas sont en vert; de beaux jardins règnent tout autour de ces élégantes demeures.

Au centre de la ville, les maisons ont toutes une galerie qui s'avance au-dessus du trottoir. De vastes magasins rappellent ceux de New-York et de Chicago, et comme eux ressemblent à des palais.

Les bâtiments publics sont nombreux à Galveston : on y compte une université, trois théâtres, trois marchés couverts et un collège médical. Mais on n'y voit pas de monuments proprement dits. On ne peut donner ce nom aux quelques temples groupés au centre de la ville. *Tremont-House* seul, l'hôtel où nous étions descendus, par ses proportions gigantesques, son dôme hardi surmonté du drapeau américain et son apparence architecturale, aurait pu prétendre jusqu'à un certain point au titre de monument. Même après les hôtels grandioses de New-York, de Chicago et de Saint-Louis, celui de Galveston faisait encore une vive impression. Chacun de ces hôtels est un vrai monde. Il n'y a pas là qu'un certain nombre de chambres destinées à loger les voyageurs, mais tout un ensemble de magasins,

de salles de lecture, de conversation, de correspondance, d' « offices » de négociants, sans oublier les débits de tabac, de liqueurs, de journaux, de tickets pour le chemin de fer, les bureaux du télégraphe et du téléphone, etc., etc. Les salles à manger sont immenses : on peut commodément y installer de trois à quatre cents personnes au minimum. L'hôtel américain est comme une ville en raccourci; le « hall », grande salle située au rez-de-chaussée, est ouverte à tout venant; elle ressemble à nos passages couverts avec leurs élégants étalages. Des ascenseurs vous portent au dining-room ou à votre chambre. Le soir, la lumière électrique éclaire l'hôtel jusque dans ses moindres recoins.

Dans la journée, la physionomie du hall est fort curieuse à étudier; il y règne une animation, un mouvement extraordinaires. Ici vous remarquez des négociants faisant des offres de service, là des amis et connaissances de voyageurs nouvellement débarqués, puis des solliciteurs de tous genres, des aventuriers en quête de quelque bonne âme disposée à se laisser prendre à leurs filets, une foule de désœuvrés, de curieux, de passants désireux de se reposer pendant un moment, ou venant faire leur correspondance, lire leur journal. Des chaises et des fauteuils en grand nombre sont mis librement à la disposition du public, qui ne se fait pas faute d'en profiter. Au milieu du bruit des conversations qui animent le hall, on entend à tout instant le cri perçant du décrotteur : *shine! shine!* Dans les hôtels américains, on n'entreprend pas de cirer les chaussures des voyageurs comme chez nous; les domestiques croiraient s'avilir en acceptant une pareille besogne, au-dessous de leur dignité d'employés — car les domestiques sont des employés aux États-Unis — et bonne tout au plus pour les nègres. Aussi les abords des hôtels et toutes les rues fréquentées sont-ils le domaine de nombreux gamins qui, moyennant une modique rétribution (5 à 10 cents), s'acquitter du soin de faire reluire vos bottes comme nulle part au monde

on ne saurait y parvenir. Chez tout gentleman yankee qui se respecte, c'est d'ailleurs une sorte de point d'honneur que d'avoir toujours la chaussure irréprochablement cirée.

L'air des salles à manger, dans tous les hôtels et restaurants américains, est sans cesse agité et renouvelé en été au moyen de ventilateurs automatiques. Ce sont des ailettes couplées, fixées à une tige, qu'un mécanisme d'horlogerie fait mouvoir. L'appareil est placé sur les tables ou suspendu au plafond. L'air est ainsi toujours en mouvement; tandis qu'il rafraîchit les mangeurs, il éloigne d'eux également les moustiques et autres insectes, qui sans cela viendraient désagréablement l'importuner.

L'hôtel américain a enfin sur celui de nos pays d'Europe ce grand avantage, de n'avoir qu'un prix uniforme et invariable, comprenant le logement, la nourriture, le service, et tous accessoires divers qui chez nous se payent séparément. Dans les établissements de tout premier ordre, ce prix varie entre 3 et 5 dollars par jour; dans ceux de second et de troisième ordre, entre 1 et 2 1/2 dollars. Que vous ayez beaucoup ou peu d'appétit, que vous profitiez ou non de tout le bien-être qui vous entoure, on vous « chargera » conformément au tarif, mais vous n'aurez pas un cent de plus à donner. Du reste, on ne vous remet pas de note au moment du départ; le clerk consulte son registre, s'assure du nombre de jours que vous avez passés à l'hôtel, puis vous dit : C'est autant. Il reçoit votre argent, sans même se croire obligé de vous adresser un remerciement, et vous vous en allez simplement, sans occuper l'attention de personne. Si vous avez des bagages, un homme de peine est là prêt à s'en charger, à moins que la compagnie du *baggage-express* n'ait été prévenue de les faire prendre. Pas de valetaille, la main tendue, pour vous escorter jusqu'à la porte, vous entourant obséquieusement si elle espère ressentir l'effet de votre générosité, maugréant devant vous sans pudeur si vos pourboires n'ont pas répondu à son attente.

Notre séjour à Galveston ne fut pas de longue durée; nous avions hâte de gagner la Nouvelle-Orléans, où nous savions devoir trouver une population, des mœurs, une ville absolument différentes de tout ce que nous avions vu jusque-là au nord des États-Unis et au Texas. Notre désir, cependant, était de faire une courte halte à Houston avant d'y arriver, Houston étant une localité non moins importante que Galveston et San-Antonio.

Comme je l'ai dit, Galveston est bâtie sur une île; pour gagner la terre ferme, le train doit franchir un bras de mer large de plus d'une lieue, sur un pont des plus primitifs, sorte de *trestled work* uniquement composé de traverses en bois posées sur pilotis, et sans garde-fou. A certain moment, l'eau vous entoure de toutes parts, à perte de vue; les côtes étant marécageuses et très basses, elles se confondent avec la nappe liquide et on peut aisément se croire en plein océan. Le pont est d'ailleurs à claire-voie, comme la plupart de ceux dont j'ai eu occasion de parler jusqu'ici; il suffit donc de mettre la tête à la portière pour voir les flots se balancer à quelques mètres au-dessous de soi. Le spectacle de ce train qui paraît glisser sur l'eau — et de fait les vagues les plus hautes viennent parfois le raser et l'embrun jaillir jusque dans les voitures — provoque un sentiment singulier, où la curiosité se mêle à la crainte. Cette crainte est assez justifiée, la stabilité des ponts n'étant rien moins qu'assurée aux États-Unis. On met vingt minutes environ à faire ce trajet au-dessus de la mer. On traverse ensuite, jusqu'à Houston, des terrains plats, entrecoupés de nombreux marécages; la végétation y est très maigre; elle consiste presque uniquement en une herbe longue et fine. Avant de débarquer à Houston on passe sur le bayou Buffalo, à l'extrémité duquel elle est bâtie, et qui est fort encaissé. Ce bayou, sorte de canal, communique directement avec le golfe, mais les grands navires ne peuvent le remonter qu'à certaines époques de l'année. Sa longueur totale est de 72 kilomètres.

Houston est la seconde ville du Texas par le chiffre de sa population et par l'importance de son commerce, mais au point de vue de l'industrie manufacturière elle occupe le premier rang.

Cette ville date de 1836 seulement. Elle a été la capitale du Texas pendant quatre ans, de 1837 à 1841. En 1842 elle n'avait encore que 3,000 habitants; aujourd'hui elle en renferme plus de 25,000. L'instruction y est très répandue; elle possède 14 écoles publiques et 12 écoles privées. Ses journaux sont au nombre de 5. Les diverses confessions religieuses y sont partagées en 17 organisations paroissiales, ayant chacune leur temple.

Houston occupe le centre du réseau des chemins de fer texans; actuellement neuf lignes rayonnent de ce point. On conçoit aisément l'influence de cette situation sur le mouvement commercial et industriel de la ville, placée en outre à proximité de régions agricoles fertiles et non loin de la mer, à laquelle elle est reliée par une ligne de vapeurs. Ses fonderies, ses scieries mécaniques, ses ateliers de construction, ses nombreuses fabriques de toute espèce se multiplient rapidement. Le commerce des grains paraît aussi devoir y prendre un grand développement. Il y existe déjà un élévateur, pouvant contenir 150,000 boisseaux (5 millions et demi de litres).

La ville en elle-même n'offre rien de remarquable. On peut cependant y admirer de superbes parcs et jardins, mais où il n'y a pas la profusion de fleurs qu'ont ceux de Galveston. Les habitants sont très fiers de leur Market-House, construction d'assez grandes dimensions, surmontée d'une tour qui a près de 40 mètres de haut, mais sans mérite architectural particulier. Elle forme un rectangle à la base, de 60 mètres de long sur 35 de large.

De Houston à la Nouvelle-Orléans l'aspect du pays est en partie le même que de Galveston à la première de ces villes. Toujours des terrains plats et marécageux. De temps à autre le

train passe à proximité de grands lacs ou traverse des forêts vierges. A mesure qu'on se rapproche de la Louisiane la population devient plus dense. Nous arrêtons à plusieurs villages où n'habitent que des nègres et où j'entends pour la première fois ce jargon mi-français mi-anglais que parlent les anciens esclaves des planteurs créoles. Le climat change aussi pendant que nous avançons, quoique la direction suivie soit à bien peu près de l'ouest à l'est; mais nous gagnons insensiblement la région des côtes, où, à latitude égale, la température est plus élevée que dans l'intérieur des terres. Comme signe évident d'un climat plus chaud, nous apercevons çà et là des palmiers nains.

Nous avions quitté Houston à 10 heures du soir; le lendemain, vers 3 heures de l'après-midi, nous atteignions la Sabine, large rivière qui forme la limite entre le Texas et la Louisiane. Pendant que le train franchit cet imposant cours d'eau, je jette un dernier regard sur la terre texane, où j'ai passé quatre mois d'une existence si remplie, si féconde en incidents de tous genres, apportant chaque jour de l'imprévu, des émotions nouvelles, et que très probablement je quitte pour ne la revoir jamais plus. De grands bateaux à vapeur sillonnent le fleuve pendant que nous le traversons.

Le contraste entre la région du Texas que nous venons de quitter et la partie occidentale de la Louisiane où nous entrons est sensible. Les villages sont ici très voisins les uns des autres; la vue peut à tout instant s'arrêter sur quelque ferme ou sur des groupes d'habitations. A certains signes, certains indices peu apparents d'abord, on sent l'approche d'une contrée industrielle. On ne tarde pas en effet à remarquer au loin des cheminées de sucreries. Parfois un bout de forêt vierge témoigne encore de la lutte de l'homme contre la nature sauvage, mais on ne doute pas que les efforts du pionnier ne finissent par avoir un jour raison de ces vestiges destinés à disparaître. Un peu plus loin je vois se profiler à l'horizon

une ligne jaunâtre, que les accidents du terrain empêchent sans doute de distinguer d'une manière continue. J'apprends que c'est le Mississipi. L'aspect du pays s'anime de plus en plus; les fabriques et les usines se multiplient, les noirs panaches des cheminées forment au loin comme une ceinture de brumes. La ligne jaune qui tantôt n'apparaissait que par intermittences reste maintenant toujours visible; elle s'élargit et déjà quelques voiles semblent s'y mouvoir. Nous avançons rapidement dans la direction du fleuve; à 4 heures j'aperçois la Nouvelle-Orléans au travers d'un vrai rideau de mâts, et à 4 1/2 heures nous arrêtons sur la rive droite du Mississipi. Comme la ville est bâtie de l'autre côté, sur la rive gauche, nous avons à passer l'eau; mais nous allons effectuer ce passage sans pour cela nous déranger le moins du monde; les gardes du train nous disent de rester dans les voitures, et bientôt la locomotive se remet en marche pour nous conduire sur un *ferry-boat* amarré au quai. La machine, avant d'arriver à ce ferry-boat, descend d'abord un plan fort incliné, puis remonte une seconde pente, non moins raide. Cet embarquement du train se fait très promptement. Au moment où le bateau quitte la rive, un épais brouillard se forme autour de nous. On dirait vraiment de la fumée qui sort de la rivière, comme on voit la vapeur s'échapper du sein de l'eau bouillante. Je n'avais jamais assisté à pareil phénomène météorologique. Cette fumée est d'une blancheur éblouissante et les navires près desquels nous glissons semblent véritablement enfouis sous la neige. Le brouillard se dissipe avant que nous touchions à l'autre bord du Mississipi, et au moment où nous débarquons une pluie torrentielle se déclare.

IX

CONCLUSION.

Les tristes événements que nous avons vu se produire en Belgique il y a quelques mois, ont fait naître dans l'esprit de tout patriote la préoccupation de la recherche des moyens propres à améliorer la situation chaque jour plus malheureuse de l'ouvrier. Les hommes politiques et les économistes ont tour à tour préconisé telle ou telle manière d'arriver à une solution plus ou moins complète et plus ou moins pacifique de la question, mais, à mon humble sens, tous viennent se heurter contre un fait brutal qui n'a pas été assez pris en considération dans l'étude du problème, c'est-à-dire l'énorme densité de la population sur ce petit coin de terre que nous habitons. Comme le disait fort bien l'infatigable secrétaire général de la Société belge de Géographie, M. Du Fief, lors de la dernière assemblée générale de la Société, « la population relative de la Belgique, 194 habitants par kilomètre carré, est hors de proportion avec ses moyens d'existence possible ». Or, cette proportion ne fait qu'augmenter d'année en année; tous les ans la population de notre pays s'accroît de un pour cent environ et le moment n'est pas très éloigné où près de sept millions d'habitants occuperont notre étroit territoire. Chaque nouveau venu doit naturellement se nourrir, se vêtir et se loger, et ce n'est que par le travail qu'il peut arriver à subvenir à ces premiers besoins de l'existence. Mais nous savons combien il est difficile, aujourd'hui déjà, pour les populations qui précèdent cette société future, de se procurer le travail nécessaire; la difficulté sera bien plus grande encore dans l'avenir, et cette difficulté ne fera que croître en raison du nombre des années et de la

généralisation des mesures protectionnistes en matière de commerce et d'industrie, qui, à l'heure présente, se font jour presque partout.

Nous n'avons plus de terres à défricher; il n'existe pas un coin du pays qui ne soit exploité. Le nombre d'individus engagés dans les travaux agricoles est donc arrivé à sa limite maximum.

La concurrence étrangère nous dispute avec acharnement et non sans succès les débouchés de notre industrie dans les régions lointaines: ici encore on ne peut songer à un accroissement possible du nombre des travailleurs; il y aurait lieu plutôt de souhaiter le voir diminuer.

Il y a surabondance de bras en Belgique, et on aura beau accumuler remèdes sur remèdes, compliquer les rouages administratifs en faveur de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, rendre l'intervention de l'État plus efficace dans les démêlés entre patrons et ouvriers, on aura beau réunir les efforts et la bonne volonté de tous pour aboutir à des solutions momentanées plus ou moins acceptables, chaque fois qu'un pas de plus aura été fait pour conjurer la crise, celle-ci surgira de nouveau bientôt après, car elle sera toujours à l'état latent, toujours prête à éclater. La population ne cessant de s'augmenter dans une proportion assez forte, et chaque surcroît d'habitants venant évidemment réduire d'autant la part de travail et de ressources de la masse, on ne pourra que tourner dans un cercle vicieux, sans parvenir jamais à conjurer le mal. Un seul remède, à mon avis, est de nature à donner un résultat : l'émigration. De même que dans une chambre où il y a place pour cinq personnes seulement, où la provision d'air est insuffisante pour en réunir davantage et permettre à dix personnes, par exemple, de respirer à l'aise, de même dans un pays il y a une limite de densité de population qu'on ne peut dépasser sans que toute la société en souffre; la lutte pour l'existence devient alors des plus ardentes, des plus

aiguës, à mesure que le nombre des lutteurs augmente, et rien, si ce n'est l'émigration, ne peut en atténuer les tristes conséquences.

Comme le disait M. Prins, il y a quelques jours à peine, en un langage clair et sensé, « une préoccupation qui s'impose à la Belgique, comme, sous le nom de politique coloniale, elle s'impose en ce moment à tous les États, c'est la nécessité de l'émigration. Nous avons des ouvriers sans travail et sans pain. Que faut-il en faire?... Le vrai remède pour un pays trop peuplé, c'est de déverser son trop-plein dans des régions moins encombrées... Il faut choisir des contrées où la lutte pour la vie soit moins vive qu'en Belgique. Il n'en manque certes pas; l'Australie et l'Amérique acceptent des bras; la Nouvelle-Zélande et les îles de l'océan Pacifique sont ouvertes au travail, et bien que le Belge ne soit pas émigrant, il devra bien se résigner à s'expatrier. A côté de l'émigration des gens aisés qui partent pour accroître leur fortune, il y a celle des malheureux qui partent pour ne pas mourir de faim. Jusqu'à présent, ce genre d'émigration a été toujours à la merci d'exploiteurs qui spéculaient sur la misère; il faut que les autorités agissent, qu'elles organisent l'émigration, contrôlent le départ et le transport et veillent sur les premiers pas des émigrés (1). »

Il faut donc favoriser l'émigration vers les contrées lointaines, dans des pays où, comme le Texas, on compte à peine deux habitants par kilomètre carré, où le sol, encore vierge pour ainsi dire, est fertile et propre à tous genres de cultures. Je ne parle pas du Congo, qui ne pourra devenir pays d'émigration que dans un avenir encore éloigné, et dont le climat dans les terres basses est fort malsain ; mais dans les deux Amériques notamment, n'existe-il pas des territoires immenses qui appellent le travailleur et qui offrent à son

(1) *Revue de Belgique,* livraison du 15 avril 1886.

activité toutes les variétés de labeur? Certaines de ces régions ont en plus l'avantage de jouir d'un admirable climat, auquel s'adapterait aisément l'organisme de l'habitant de nos contrées, et dont l'influence sur sa santé serait même des plus bienfaisantes.

L'émigration telle que je l'entends — et M. Prins est aussi de cet avis — devrait être organisée sous le patronage du gouvernement. Il ne s'agirait évidemment pas de renouveler l'affaire de l'Adels-Verein, dont j'ai parlé en racontant l'histoire de la petite ville de New-Braunfels, située entre San-Antonio et Austin. L'émigrant serait mis en rapport avec des agents officiels, établis depuis de longues années dans les pays où il se rendrait, en connaissant à fond la langue, les mœurs, les ressources, et, de plus, fort entendus en affaires. Il ne serait plus la proie d'individus ou de sociétés sans scrupule, dont l'unique souci est de pressurer le pauvre expatrié autant que faire se peut, puis, cette besogne accomplie, de l'abandonner au milieu d'un monde inconnu, découragé, aigri, parfois dénué de tout moyen d'existence.

Le Texas est, pour nous autres Belges, l'un des pays d'immigration les plus recommandables. La terre y est à si bon marché et en général si fertile, les facilités pour l'élevage du bétail et pour la culture y sont si grandes, le climat en est si agréable et si sain, et la majeure partie de l'État est actuellement si facilement accessible par chemin de fer et par bateau, qu'il présente réellement aux émigrants des avantages exceptionnels.

Comme nous l'avons vu déjà, le Texas a une superficie de 713,350 kilomètres carrés et toutes les variétés possibles de sol et de productions naturelles. Cette superficie est équivalente à 24 fois celle de la Belgique, pour une population plus que trois fois moindre. Près de 200,000 kilomètres carrés sont susceptibles d'être cultivés, mais 120,000 seulement constituent des terres de premier choix. Jusqu'ici on n'a défriché

que 30,000 kilomètres carrés environ; et encore, pour une bonne part, le défrichement n'a-t-il été fait qu'imparfaitement et sans beaucoup de soins.

Dans la région côtière du Texas on peut récolter le coton, la canne à sucre, le riz, la patate douce et des fruits, entre autres la banane, l'olive, la figue, l'orange, le citron, la goyave, la pêche, le raisin, etc. (1)

Le Texas oriental est sablonneux et d'une fertilité médiocre, mais il renferme d'immenses forêts. Le commerce de bois y est très productif.

Le centre du Texas est très riche et il possède, sur une largeur de plus de 300 kilomètres, la meilleure région cotonnière de tous les États-Unis. L'ouest du Texas central est éminemment favorable à la culture des céréales; le tabac, le chanvre, la ramie, le lin y viennent bien également, lorsqu'ils sont cultivés avec soin. Les petits fruits et les légumes sont particulièrement d'un bon rapport dans cette zone. Les pêches, les cerises et le raisin y sont d'excellente qualité et ce dernier peut servir à la fabrication d'un vin très agréable. La culture de la pêche, faite avec intelligence, peut à elle seule conduire assez rapidement à la fortune. On consomme des quantités effrayantes de pêches aux États-Unis. C'est par centaines de mille qu'on en vend chaque jour, en été, dans les grandes villes du Nord. A certains moments, le samedi surtout, on ne voit dans les rues que gens porteurs de paniers de pêches, coquettement recouverts de gaz rouge. A Chicago, le marché aux pêches occupe plusieurs larges rues et les paniers s'y entassent en nombre incalculable. Par les chaleurs accablantes de juillet et d'août, rien n'est plus rafraîchissant qu'un de ces fruits savoureux.

La culture des légumes est également très fructueuse au Texas; actuellement elle y est en quelque sorte inconnue ou

(1) Plusieurs des renseignements donnés dans ce chapitre, sur les ressources qu'offre le Texas, sont tirés de l'ouvrage de Brockett déjà cité : *Our Western Empire.*

très peu répandue. Un émigrant qui s'installerait dans le voisinage d'une petite ville ou d'un village de l'ouest, notamment dans le pays minier, et qui consacrerait 10 à 20 ares de sa ferme à la culture bien entendue des légumes, réaliserait une assez belle fortune en peu d'années. Les légumes à cultiver sont les asperges, les céleris, les pois, les haricots, les pommes de terre nouvelles, les salsifis, les choux-fleurs, les choux ordinaires, les oignons, les carottes, les navets, l'ail, les poireaux, les courges, etc. Aujourd'hui tous ces légumes viennent du nord, d'où ils sont expédiés au Texas par trains entiers; mais ils perdent naturellement beaucoup de leur fraîcheur avant d'être arrivés à destination.

La canne et le sorgho fournissent d'énormes quantités de sucre au Texas, mais la récolte de la première y est toujours assez incertaine. La canne n'est pas une plante indigène au pays et elle n'y arrive jamais à complète maturité. Elle s'y propage au moyen de boutures, qui s'épuisent au bout de peu d'années et qui ont besoin d'être renouvelées par des importations de provenance plus méridionale. La canne, au surplus, est très sensible aux variations de climat, et c'est pour cette cause que la récolte peut parfois manquer complètement. Le sorgho, au contraire, ne souffre pas des changements de température et mûrit rapidement.

Le Texas occidental est plutôt une terre de pâturages que de labour, et le nord-ouest du territoire, comme j'ai eu maintes fois l'occasion de le dire, est comparativement un désert; ses terrains miniers méritent cependant d'attirer un certain nombre d'émigrants.

L'élevage du bétail s'ajoute généralement à la culture des terres au Texas et donne lieu à de beaux bénéfices, mais il exige, pour réussir sur une vaste échelle, une connaissance approfondie des affaires et une grande science du métier, à défaut de capitaux considérables. L'homme qui débute avec un petit pécule seulement, mais qui prend beaucoup de soin de

son bétail, qui s'efforce de lui procurer de bonne et abondante nourriture et qui le surveille constamment pour éviter les désertions, pourra se trouver, après un laps de dix à douze ans, à la tête de troupeaux qui lui rapporteront d'importants revenus chaque année.

Au Texas, l'éleveur jouit d'avantages particuliers. Il a d'abord pour lui le climat, qui le dispense de pourvoir à la nourriture de ses bêtes en hiver; ensuite la libre jouissance de la prairie vierge. Lorsque les troupeaux deviennent trop nombreux, il peut les faire garder par des conducteurs, à raison d'un homme par 1,500 ou 2,000 têtes. Ces conducteurs reçoivent un salaire de 12 à 18 dollars par mois.

Le prix coûtant d'une vache et de son veau varie de 8 à 15 dollars; celui d'une bête seule de 4 à 7 dollars.

Il y a des éleveurs qui possèdent de 40,000 à 100,000 têtes de bétail, plus 15,000 à 20,000 chevaux et 20,000 à 50,000 moutons, à côté d'autres qui n'ont que 80 à 100 vaches, 2 ou 3 taureaux, et peut-être 100 ou 200 moutons. Mais bien souvent, tel propriétaire qui aujourd'hui compte ses troupeaux par dizaines de mille têtes, a débuté, il y a 25 ou 30 ans, dans des conditions aussi modestes que celles où se trouve actuellement son humble voisin. On entend parfois citer des cas intéressants de fortunes immenses ainsi acquises par des individus sans ressources, mais courageux et actifs. En 1855, un Irlandais s'engagea comme domestique chez un éleveur. Il était logé et nourri, et en échange de gages en argent, il fut convenu qu'il recevrait chaque mois une vache et son veau. Vingt-cinq ans après il envoyait lui-même chaque année, au marché, de 15 à 20,000 têtes. Un matelot, de condition tout à fait inférieure, qui avait abandonné la mer pour s'occuper de l'élève du bétail, possède en ce moment six steamers sur le Rio-Grande, 80,000 vaches, bœufs et veaux, 25,000 chevaux, 12,000 moutons et 150,000 acres de terres (60,000 hectares). Thomas O'Connor, soldat de la

guerre d'émancipation du Texas, licencié en 1837, avait pour tout avoir, au moment de sa libération, son cheval, sa selle, deux pistolets d'arçon, dont un en mauvais état, et un vieux rifle; il vendit ces maigres biens et se fit éleveur; quarante ans plus tard il était propriétaire de 80,000 bestiaux, de 500 chevaux de selle ou de trait, et de 26,664 acres de terre. En 1851, un gentleman du nom d'Adams vint s'établir près de San-Antonio; son avoir consistait en 200 têtes de bétail; en 1877, à sa mort, ses fils vendirent le ranche qu'il possédait et qui contenait 68,000 têtes.

L'un des exemples les plus célèbres de fortune rapide faite dans l'élevage de bétail, est celui de Richard King, surnommé *the Cattle King of Texas* (le roi du bétail du Texas). Il vint se fixer au Texas en 1858, apportant avec lui un riche capital d'énergie et d'activité au travail, mais pas un sou vaillant en poche. C'était un ancien garçon de cabine à bord d'un bateau de cabotage. A l'heure présente, son ranche de Santa-Gertrudis renferme 100,000 têtes de bétail, 10,000 chevaux, 7,000 moutons et 8,000 chèvres; 300 gardeurs et vaqueros (vachers) sont nécessaires pour surveiller ces troupeaux immenses.

Certains grands ranches couvrent des superficies de 50 à 100 milles carrés (13,000 à 26,000 hectares), et présentent un développement de *fences* ou de clôtures qui atteint ou dépasse 50 kilomètres.

Des quantités énormes de bétail sont dirigées chaque année du Texas vers les marchés du Nord ou expédiées par bateaux à la Nouvelle-Orléans et ailleurs. Les troupeaux envoyés dans le Nord vont par voie de terre, à travers les plaines sans fin, sous la conduite d'escouades de *cow boys,* placés eux-mêmes sous le contrôle d'un capitaine et d'officiers choisis dans leurs rangs. Ces troupeaux voyagent à raison de 15 milles par jour environ (25 kilomètres), et plus rapidement encore lorsqu'ils ne rencontrent pas trop souvent de rivières ou de ruisseaux sur leur route.

Il résulte de renseignements publiés par le Bureau de statistique de Washington que le nombre total du bétail existant au Texas et dans la région des *ranches* située au nord de cet État, est de 16,500,000 ou presque 28 p. c. de la valeur totale du bétail existant aux États-Unis.

Le nombre des animaux de boucherie expédiés du Texas et des ranches du Nord, en 1884, s'est élevé à 1,025,000, ou à 75 p. c. de la valeur des exportations en bétail et produits dérivés, effectués des États-Unis à destination de l'étranger (1).

Les éleveurs qui commencent sur une modeste échelle, avec un capital d'une quinzaine de mille francs, par exemple, peuvent au moyen de cette somme acquérir 200 acres de terre, 100 vaches avec leurs veaux et 2 bons taureaux d'Hereford ou de Durham. Au bout de douze ans, ainsi que l'ont prouvé de nombreuses expériences, ce petit troupeau se sera accru de plus de 14,000 têtes. En vendant chaque année une partie des bêtes, et à l'expiration des douze ans le troupeau tout entier, le total des recettes accumulées atteindra le chiffre de 100,000 dollars, sans compter le prix du ranche, dont la valeur aura certainement plus que doublé dans l'espace de temps que nous considérons. Déduisant de cette somme le salaire des conducteurs devenus nécessaires après quelques années d'exploitation, on arrive encore à un chiffre de plus de 95,000 dollars, ce qui représente un beau bénéfice. La nourriture, comprenant le laitage, le beurre, le fromage, les légumes, le pain, la viande, le gibier, etc., aura évidemment été obtenue sur place, sans bourse délier.

Les gains sont naturellement plus considérables encore, lorsqu'il s'agit de vastes ranches bien entretenus, peuplés d'un nombreux bétail. Certaines sociétés, fondées dans le but de pratiquer l'élève du bétail en grand, réalisent, au bout de sept ans seulement d'exploitation, des bénéfices de 50 p. c.

(1) *Journal de la Société agricole du Brabant*, 29e année, p. 744

du capital engagé ; ces bénéfices vont toujours en croissant et peuvent atteindre 100 p. c. après la dixième année.

L'élevage des chevaux est aussi une importante branche d'industrie au Texas. La plupart des chevaux élevés dans les ranches de ce pays sont des mustangs (nom donné aux descendants des chevaux espagnols introduits au Mexique il y a trois siècles), très vigoureux et d'un bon emploi, mais vicieux et rusés, ou le produit de croisements entre ceux-ci et les chevaux américains de haute taille ; cette race de chevaux — on les appelle communément *bronchos* — est un peu plus forte et moins difficile à manier que le mustang, mais elle n'est pas aussi dure à la fatigue. Les *ponies* des Indiens appartiennent à cette classe.

L'élevage des mules est également très fructueux, plus fructueux même que celui des chevaux, parce que la mule a une marche plus assurée, plus ferme que le cheval, et qu'elle coûte moins cher à nourrir. Elle rend surtout de grands services dans les districts miniers. D'une manière générale, le prix des mules est supérieur à celui des chevaux.

Il y a diverses manières d'obtenir des terres au Texas : 1° en acquérant la qualité de colon conformément à la loi du *homestead* ou du foyer ; 2° en se procurant un *certificat ;* 3° en achetant directement des terres à l'État.

D'après le premier mode, tout chef de famille qui ne possède pas encore de propriété peut acquérir un titre de 160 acres (65 hectares environ), et tout célibataire, âgé de 18 ans au moins, 80 acres, mais à la condition de s'établir immédiatement sur le terrain cédé et de le cultiver pendant trois années consécutives. On peut faire soi-même le choix des terres en s'adressant au *surveyor* (géomètre-arpenteur officiel) du comté où l'on veut se fixer. Après trois ans d'occupation, le colon est déclaré propriétaire du lot. Les frais d'enregistrement et de mesurage s'élèvent de 75 à 100 francs.

Dans le second système, on cherche à se procurer des *certificats* de cession de terres, certificats délivrés anciennement aux soldats de la guerre d'indépendance du Texas ou à des compagnies d'irrigation et de chemins de fer. La valeur de ces certificats dépend naturellement de la superficie et de la fertilité des terres qu'ils concèdent à leurs possesseurs. Un certificat de 200 acres, par exemple, peut valoir de 20 à 70 dollars, mais les terres auxquelles il donne droit ne sont généralement pas de première qualité.

Par le troisième mode, enfin, on achète les terres directement à l'État, qui emploie les sommes perçues à constituer le fonds gouvernemental des écoles publiques, de l'université et des asiles. Les terres de cette espèce sont rangées parmi les plus fertiles et on peut s'en rendre acquéreur par lots de 80 à 160 acres, à raison de un dollar ou un dollar et demi l'acre.

Une dernière manière de se procurer des terres, mais sans intervention aucune de l'État, est de s'adresser aux compagnies de chemins de fer qui ont créé les grandes lignes du Far-West. Le gouvernement a généreusement abandonné à ces compagnies de vastes étendues de prairies situées de chaque côté des voies établies, jusqu'à une distance de 10 milles (16 kilom.). Ces concessions forment des bandes de terrains de 20 milles de large, se développant parfois sur des espaces immenses. Chaque ligne a son tarif de prix, lesquels varient suivant la situation, la distance aux marchés, la fertilité du sol et la durée du crédit accordé. Au Texas, les prix sont de 2 à 5 dollars l'acre, avec long crédit. Dans la région du NO., peu propre à la culture, mais qui peut fournir de bons pâturages, les prix sont encore moins élevés.

Il y a au Texas de l'occupation certaine pour diverses classes d'artisans : pour les charpentiers, les peintres, les vitriers, les plombiers, les carrossiers, les selliers et les fourreurs, les boulangers et les bouchers, les serruriers, les

charrons, les forgerons et surtout les mécaniciens. L'ouvrier de ferme peut toujours se procurer de l'ouvrage, sauf au cœur de l'hiver, pendant une période de deux mois tout au plus. Dans les districts miniers, il y a du travail en abondance pour des bras alertes et vigoureux. Par contre, certains métiers n'ont pas grande chance de succès : tels sont ceux de cuisinier, de pâtissier, de charretier, de plafonneur, de jardinier, de paveur, etc.

L'ouvrier qui habite les petites villes ou qui est employé dans les grandes fermes ou sur les ranches, a cet immense avantage de pouvoir se loger à peu de frais, en allant s'installer dans la prairie; il peut aussi acquérir un lopin de terre pour une bagatelle : son champ lui fournira presque tout ce dont il a besoin pour sa nourriture. Avec le temps ce morceau de terre augmentera de valeur et il constituera un petit capital qu'un esprit actif et d'initiative saura aisément faire fructifier, sans trop de dépenses et en se donnant peu de peine.

L'individu qui désire émigrer doit avoir moins de 45 ans, car passé cet âge on a contracté des habitudes et un genre de vie dont il est fort difficile de se départir.

Il faut aussi jouir d'une bonne santé, et ne pas bouder au travail, parce que pour réussir aux États-Unis il faut déployer une grande activité en toutes choses et en toutes circonstances. Ce sont du reste les plus ardents à la tâche qui, dans ce pays, l'emportent dans la lutte pour l'existence. Il ne faut pas, surtout, se décourager si, au début, on rencontre quelques difficultés et même quelques revers. L'homme persévérant et courageux *doit* finir par réussir. Lorsqu'on a une famille, il est presque nécessaire de posséder un petit pécule, afin de pouvoir parer aux premiers frais d'installation et s'assurer de quoi vivre pour soi et les siens dans les premiers temps La devise *help yourself* doit être bien présente à l'esprit de l'émigrant, car aux États-Unis on ne trouve

généralement pas le temps de s'occuper les uns des autres.

Les débuts sont assez durs pour celui qui, en arrivant, se trouve absolument dénué de ressources, parce que pour lui tout est à créer; mais il a cette satisfaction d'être entièrement libre et indépendant, d'organiser sa vie comme il l'entend et de pouvoir se déplacer aisément si l'endroit qu'il a choisi tout d'abord ne répond pas à son attente. Si c'est un homme de volonté, il sera pénétré de l'idée qu'après un petit nombre d'années de travail sa position sera notablement améliorée. Et même, pendant cette première période de rude labeur et d'existence plus ou moins précaire, il sera plus heureux qu'il ne l'était dans son pays, et sa vie matérielle sera moins misérable. Auparavant il n'avait pas chaque jour de quoi manger, parce que l'ouvrage faisait souvent défaut; ici il ne sera jamais talonné par la faim, parce qu'il y a place au soleil pour des milliers d'individus et que les voies sont largement ouvertes à tous ceux qui ont du courage, de l'esprit d'entreprise et la volonté de parvenir.

DE LA

NOUVELLE-ORLÉANS A LA HAVANE

I

LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Lorsqu'on débarque à la Nouvelle-Orléans venant de l'ouest, c'est avec le quartier français que l'on fait d'abord connaissance. Pour l'habitant de nos pays il y a un instant d'illusion : il peut se croire revenu en Europe et s'imaginer avoir été transporté subitement dans une grande ville du midi de la France. Cette partie de la capitale louisianaise a, en effet, un aspect tout français. Les noms des rues, l'extérieur des maisons et jusqu'aux enseignes des magasins y rappellent la France ; les gens que l'on croise sur le trottoir parlent le français, et avec un accent d'une grande pureté; leur tournure même se ressent de la patrie d'origine. Les femmes en particulier ont conservé toute la grâce et la vivacité de leurs sœurs d'au delà l'Océan, au point que l'observateur même le plus indifférent est amené à en faire la remarque. Mais c'est au marché que l'illusion est le plus complète. Là tout est absolument français ou paraît tel : les vendeurs, les acheteurs, les étalages, les inscriptions. Seules,

quelques Indiennes au teint olivâtre, accroupies dans un coin et offrant en vente des ochras pilés (1), y représentent l'Amérique. Une visite à ce marché est chose fort intéressante; aussi est-on sûr d'y rencontrer tous les étrangers qui descendent à la Nouvelle-Orléans.

Le quartier français, berceau de la ville, est séparé du quartier nouveau, ou américain, par un boulevard dans le genre des grandes artères du centre de Bruxelles, mais avec plus de largeur, plus de luxe — non pas de constructions, mais de magasins — et surtout beaucoup plus d'animation, de mouvement. C'est *Canal street*. Elle commence au Mississipi et s'étend en ligne droite jusqu'à une distance de trois à quatre kilomètres du fleuve; sa largeur est de 70 mètres. C'est là que se concentre ou plutôt que vient aboutir toute la vie développée dans les deux quartiers entre lesquels Canal street forme comme une démarcation naturelle; c'est là aussi que se réunissent, soit pour le départ, soit pour l'arrivée, les nombreux tramcars qui sillonnent la ville en tous sens.

Le soir, des lampes électriques placées au sommet de mâts très élevés versent à profusion la lumière dans cette belle avenue. A l'époque où je me trouvais à la Nouvelle-Orléans, c'est-à-dire au commencement de janvier, la circulation dans Canal street était vers 8 heures vraiment extraordinaire. Des flots de promeneurs y arrivaient de toutes parts, occasionnant en maints endroits des encombrements comme on n'en voit chez nous qu'aux jours de fêtes. Cette énorme affluence de monde ne cessait qu'assez tard dans la soirée.

Les différents lieux de récréation et de plaisir : théâtres, cafés, maisons de jeu, concerts, etc., se trouvent du reste groupés dans le voisinage de cette rue célèbre, et tous, sauf quelques rares exceptions, dans le quartier français. La Nou-

(1) L'ochra (*Hibiscus esculentus*) est une plante indigène des Antilles. L'ochra pilé forme une poudre verte appelée *gombo* par les créoles de langue française; cette poudre se met dans une sorte de bouille-abaisse qu'elle fait filer à la manière du macaroni.

velle-Orléans possède un Opéra français et un Opéra italien, des cafés semblables aux nôtres et non pas de simples bars comme dans les autres villes américaines, des concerts à l'instar de Paris, et, en fait d'établissements originaux, particuliers à la ville, de nombreuses maisons de jeux publiques, véritables palais bâtis en marbre blanc, où chaque soir s'entassent quantité de gens qui viennent tenter la fortune. L'entrée de ces maisons est libre; les joueurs seuls payent une légère rétribution, prélevée sur la masse des enjeux.

La société qui fréquente habituellement ces sortes de temples du jeu n'est pas de tout premier choix, mais elle peut passer pour très distinguée à côté de celle qui hante les cafés-chantants voisins.

J'eus un jour la curiosité d'entrer dans un de ces cafés. A la porte se tenait adossé un policeman, chargé de s'assurer près de chaque nouvel arrivant s'il n'était pas porteur d'armes quelconques. Je dus lui remettre mon revolver et mon couteau-poignard. Une autre personne qui entrait au même instant que moi fut fouillée de la façon la plus rigoureuse; elle se disait non munie d'arme, réponse qui avait sans doute été jugée peu sincère. Ces précautions de la police sont assez justifiées : la clientèle ordinaire des cafés-concerts et des estaminets borgnes de la Nouvelle-Orléans se recrute dans les pires classes de la société, et sous l'excitation de la boisson, des querelles violentes surgissent à tout propos dans ces endroits suspects. Aussi les meurtres y étaient-ils fréquents avant l'institution du dépôt des armes à l'entrée. La société que je rencontrai dans le café où je m'étais risqué me rappelait celle qui se tenait aux abords des bars à San-Antonio. Les individus qui composaient l'une et l'autre devaient certainement être de la même famille quant à l'honnêteté et à la moralité.

Le lendemain de mon arrivée à la Nouvelle-Orléans c'est vers le fleuve que je me dirigeai tout d'abord. Je m'y sentais attiré comme malgré moi, ayant aperçu de loin, le soir précé-

dent, une vraie forêt de cheminées hautes et étroites, d'aspect des plus bizarres, et paraissant disposées par couples. Il y avait là de l'inconnu, de la nouveauté, et c'est toujours vers eux qu'on se porte de préférence.

Je ne regrettai pas de m'être laissé aller à ce penchant naturel. Quelle vie, quelle animation, quel intéressant spectacle offre le port de la Nouvelle-Orléans! Des centaines de grands navires s'y trouvent serrés les uns contre les autres, beaucoup d'entre eux disparaissant presque sous les montagnes de balles de coton qui y sont entassées, et d'où émergent à peine les longues et minces cheminées qui, vues de loin, intriguent si vivement celui qui les remarque pour la première fois. Les navires affectés au transport du coton sont seuls munis de ces tuyaux énormes.

Tout le long des quais s'agite fiévreusement une armée de portefaix, d'ouvriers, de loafers, parmi lesquels les noirs sont en grande majorité. C'est une vaste fourmilière, d'où monte vers le ciel comme une immense clameur, formée des cris les plus divers. On sait que le nègre au travail est extrêmement remuant; il gesticule sans cesse, s'époumonne sans raison — peut-être pour se faire croire à lui-même qu'il est tout activité; on ne saurait mieux le comparer qu'à la mouche du coche. Les noirs du port de la Nouvelle-Orléans possèdent ces diverses qualités au superlatif, et je vous laisse à penser quel vacarme, quel tohu-bohu doivent résulter de la présence d'au moins 2,000 de ces personnages turbulents. Ajoutez-y le bruit provoqué par le chargement et le déchargement des tonneaux, des caisses, des ballots qui encombrent les steamers ou le quai, puis le va-et-vient de toute cette multitude rassemblée au bord du fleuve, et vous n'aurez encore qu'une faible idée du tableau pittoresque, unique, mouvant, bruyant, étourdissant, devant lequel je restai souvent de longues heures en contemplation.

Pendant tout le temps de mon séjour à la Nouvelle-Orléans,

je ne laissai pas passer une seule matinée sans venir faire ma promenade le long du Mississipi, me mêlant à la foule des travailleurs, examinant de près la façon dont ils s'acquittaient de leur besogne, observant leurs manières et écoutant leurs propos, jetant un coup d'œil sur la grande variété de marchandises accumulées sur le *wharf*. Je prenais à ces scènes un intérêt qui chaque jour me faisait revenir avec empressement de ce côté de la ville. En m'en éloignant les rues me semblaient désertes, mornes, bien qu'elles me parussent cependant fort animées quand je ne me trouvais plus sous l'influence du bruit et du mouvement intenses du port.

La Nouvelle-Orléans n'a pas que son port, d'ailleurs. Comme on l'a vu plus haut, le quartier français a bien aussi de quoi attirer l'attention et tenir en éveil la curiosité du voyageur, et quant au quartier américain, il mérite non moins qu'on le parcoure et même qu'on s'y arrête assez longuement. Toute une partie de ce quartier est occupée par de superbes *residences*, entourées de vastes jardins où croissent les essences d'arbres les plus rares. Nulle part, dans aucun pays, je n'ai vu un tel ensemble d'habitations aussi remarquables d'aspect et de proportions, et de jardins aussi bien entretenus. Ce sont les maisons de plaisance des riches planteurs de la Louisiane; beaucoup ressemblent à de vrais palais.

Plus loin on entre dans Carollton, le quartier ouvrier de la Nouvelle-Orléans; il est certes moins beau que celui de Jefferson City, auquel il fait suite, mais il est non moins curieux à visiter. Ses dernières maisons sont à près de deux lieues de Canal street, et certaines de ses rues, parallèles au fleuve, sont la continuation d'autres qui courent ainsi sans interruption sur une distance de plus de quinze kilomètres.

Les monuments sont aussi rares à la Nouvelle-Orléans que dans les autres villes américaines. Il n'y a guère à citer que le *Custom House* (la Douane), le plus grand édifice des États-Unis

après le Capitole de Washington, le *State House* (Palais du Gouvernement), autrefois un hôtel, la Monnaie, l'Hôtel de Ville, tout en marbre blanc et qui présente quelque mérite artistique, la cathédrale catholique de Saint-Louis et enfin l'hôtel Saint-Charles, qui est de tous les établissements du même genre que j'ai vus aux États-Unis le plus beau et le plus monumental. Il y a aussi de jolis squares, dont quelques-uns ornés de statues. Les maisons sont en général fort élevées, principalement dans le quartier français, où on en voit beaucoup avec des galeries couvertes et des balcons en fer ouvragé.

L'une des institutions les plus curieuses à visiter dans le quartier américain est la Bourse du coton (Cotton's Exchange). Grâce à l'obligeance de notre consul, M. Landauer, nous eûmes le libre accès des locaux de la Bourse pendant toute la durée de notre séjour à la Nouvelle-Orléans. Dans la salle de réunion principale les murs sont tapissés de dépêches télégraphiques venant de tous les points du globe et de grandes cartes donnant la répartition des régions cotonnières dans le monde entier; des tableaux noirs reçoivent des renseignements divers sur la valeur probable ou sur l'aspect de la récolte prochaine; on trouve là aussi les principaux journaux des États-Unis et d'Europe, des cartes du temps du Signal Office très complètes, toutes les indications commerciales et maritimes possibles. Il se fait chaque jour, au Cotton's Exchange, des transactions pour des sommes énormes; la spéculation y entre naturellement pour une bonne part. C'est ainsi qu'on y vend ou achète les récoltes de plusieurs années à l'avance.

L'Association des marchands cotonniers de la Nouvelle-Orléans compte près de 400 membres, dont les cotisations annuelles réunies forment un total de 80,000 dollars. Elle se faisait construire, en 1883, un nouveau local, qui doit être aujourd'hui l'un des plus beaux monuments de la ville.

Nous fîmes aussi une visite à la Douane et à son directeur, M. Flanders, l'un des amis de M. Houzeau lorsque celui-ci

habitait la Nouvelle-Orléans, il y a quelque vingt-cinq ans. M. Flanders nous fit voir le caveau de la Douane, où sont rangés, en longues files plusieurs fois répétées, des sacs d'or et d'argent. Dans les bureaux de recette il y a également de ces sacs, mais ouverts, et posés sur des sortes de rayons, fixés aux colonnes qui soutiennent le plafond; des carabines chargées se trouvent à côté; le directeur a de même, dans son cabinet, deux carabines placées à portée de la main.

L'hôtel où nous étions descendus était situé dans Carondelet street. Ce nom de Carondelet est belge et rappelle un ancien gouverneur de la Louisiane sous la domination espagnole. Les Carondelet ont occupé une place brillante dans l'histoire de notre pays aux xve et xvie siècles.

La Nouvelle-Orléans porte le surnom de *Crescent City*, la ville du Croissant, parce que devant la cité ancienne le Mississipi forme une courbe immense. La ville est entièrement bâtie en contre-bas du fleuve ; à marée haute, le sol est de deux à quatre pieds au-dessous du niveau des eaux, contre l'irruption desquelles elle est protégée par une sorte de digue en terre, appelée *levée*. Cette levée à 5 mètres de large sur près de 5 mètres de haut et s'étend en amont de la Nouvelle-Orléans sur une longueur de 150 kilomètres.

D'immenses marécages existaient autrefois à la place qu'occupe la ville aujourd'hui, et on en rencontre encore aux environs, surtout du côté du lac Pontchartrain. Cette situation sur une terre boueuse est cause de l'insalubrité bien connue du climat de la Nouvelle-Orléans ; en été la chaleur y est extrême et les marais dégagent des miasmes qui donnent naissance à la fièvre jaune, toujours à l'état plus ou moins endémique dans la cité du Croissant. Parfois des épidémies intenses surgissent, comme en 1878, et des milliers de victimes payent alors leur tribu au terrible fléau.

L'un des buts d'excursion favoris des habitants de la Nouvelle-Orléans est le lac Pontchartrain, qui se trouve à 8 kilomètres du centre de la ville. On s'y rend en tram à vapeur, en suivant tout d'abord Canal street jusqu'à son extrême limite nord, où sont groupés les différents cimetières de la capitale louisianaise. Sans être aussi luxueux ni aussi vastes que la fameuse nécropole de Greenwood à New-York, sans avoir des tombes ni des monuments aussi grandioses que ceux de ce célèbre champ de repos, et d'un mérite artistique qui soit comparable au leur, les parcs funéraires de la Nouvelle-Orléans n'en peuvent pas moins être cités parmi les plus beaux et les plus grands des États-Unis, ce qui n'est pas peu dire. On sait qu'il est entré dans les mœurs de ce pays de faire des cimetières non pas des lieux d'affliction, portant à la mélancolie, aux pensées tristes, mais de vrais jardins, des parcs riants, pleins du gazouillement des oiseaux, parsemés de fleurs aux couleurs les plus vives, ornés de tombes taillées dans le marbre le plus rare, par les sculpteurs les plus en renom. Dans bien des villes américaines le cimetière est pour le touriste ce qu'il y a de plus intéressant à visiter. A la Nouvelle-Orléans, entre autres, l'une des premières questions posées à l'étranger auquel on parle des curiosités de la ville, est de savoir s'il s'est déjà fait conduire aux cimetières. Ceux-ci y sont au nombre de 33, et, outre la beauté de leurs tombes, ils offrent ceci de particulier de n'avoir aucun cadavre enterré dans le sol. Comme la terre est imprégnée d'eau à une profondeur de deux à trois pieds sous la surface, les cercueils sont, pour la plupart, déposés dans des cellules en forme de niches, superposées jusqu'à une hauteur de 2 à 3 mètres au-dessus du niveau du terrain ; l'entrée de chaque cellule est hermétiquement maçonnée dès qu'elle a reçu son occupant. C'est le système de sépulture que l'on a inauguré partiellement à Laeken, il y a quelques années.

Mais poursuivons notre promenade à destination du lac

Pontchartrain. Le tram à vapeur qui nous a transportés jusqu'aux cimetières continue sa route en longeant un canal qui communique avec le lac. Ce canal coupe des terrains marécageux, où l'on remarque çà et là de maigres plantations de canne à sucre, de maïs et par places aussi des restes de la forêt vierge. Le lac est fort étendu : il a treize lieues de long sur près de huit de large; ses eaux sont salées et soumises aux mouvements de marée. Du côté où s'arrête le tram il y a de belles promenades, des jardins, de jolis chalets. C'est un charmant lieu de plaisance.

La situation maritime de la Nouvelle-Orléans peut jusqu'à un certain point être comparée à celle d'Anvers. Comme notre grand port, la métropole commerciale du sud de l'Union se trouve assez distante de l'embouchure du fleuve qui la baigne. Trente lieues la séparent de l'Océan, mais l'entrée des navires dans le Mississipi et leur sortie dans la mer sont loin d'être aussi aisées et aussi sûres que la navigation à l'embouchure de l'Escaut. Le « Père des eaux » forme un delta immense avant de se perdre dans le golfe du Mexique; il se divise en une infinité de bras étroits, minces filets d'eau à côté de l'ampleur du fleuve à quelques lieues en aval de la Nouvelle-Orléans. Aussi a-t-il fallu des travaux d'art gigantesques, de longue durée et fort coûteux, pour assurer le passage plus ou moins régulier des bâtiments qui fréquentent le port louisianais. La partie navigable du delta du Mississipi consiste en un chenal d'abord assez large — je parle dans la supposition qu'on descende le fleuve — mais qui se rétrécit peu à peu et finit, à sa jonction avec l'Océan, par n'être plus qu'une sorte de canal passablement étroit. Les steamers se tirent facilement d'affaire, mais les bateaux à voiles, lorsque la mer est fort agitée, ont parfois beaucoup de peine à entrer dans ce canal.

II

LE GOLFE DU MEXIQUE. — LA FLORIDE.

Nous quittâmes la Nouvelle-Orléans le 11 janvier, à bord de l'*Hutchinson*, qui fait le service entre cette ville et la Havane, en touchant à la Floride. Nous eûmes quelque peine à lever l'ancre ; nous devions embarquer un assez nombreux convoi de chevaux, opération qui fut des plus difficiles, et non exempte de danger pour ceux qui en étaient chargés. Les malheureuses bêtes paraissaient affolées, et à chaque nouvelle tentative de les introduire dans les boxes qui leur avaient été préparés, elles s'échappaient des mains des hommes qui les conduisaient et couraient dans tous les sens en lançant de vigoureuses ruades.

Parfois, au moment où elles allaient être presque toutes réunies sur le pont volant qui devait les conduire au vapeur, une terreur subite s'emparait de l'une d'elles et la bande entière remontait le pont dans une déroute complète, les pauvres chevaux s'écrasant les uns les autres, et cherchant à se dégager en faisant des bonds énormes et furieux. C'était alors un sauve-qui-peut général parmi leurs gardiens. Avec beaucoup de patience, et grâce surtout à l'emploi de la ruse, on parvint à caser un à un jusqu'au dernier des 40 à 50 chevaux qui allaient faire avec nous le voyage de la Havane.

Les passagers étaient en assez grand nombre sur le pont de l'*Hutchinson*, ce qui ne laissait pas que de m'étonner. J'avais peine à comprendre comment tant d'Américains pouvaient se trouver dans la nécessité de se rendre à Cuba, dont l'éloignement, la différence complète de mœurs et de langage devaient, me semblait-il, être autant de barrières à de fréquents rapports entre cette île, soumise à un régime colonial

sévère, despotique, et les États-Unis, terre de liberté et d'indépendance. J'appris, dans le cours du trajet, que la plupart de mes compagnons de route étaient des chasseurs, qui s'étaient réunis en société pour aller dans les marécages du nord de la Floride se livrer à leurs exploits cynégétiques. Nous devions, en effet, faire escale à Cedar-Keys et à Key-West avant d'atteindre la Havane.

De la Nouvelle-Orléans à la mer le Mississipi a un cours fort sinueux; sa largeur varie peu; elle est en moyenne comme celle de l'Escaut un peu au-dessus d'Anvers. Ses bords sont très plats et tout le long on voit échelonnés des sucreries, de grandes fermes, des champs de canne à sucre, de vastes orangeries; au delà on aperçoit la forêt vierge ou des marécages. De temps en temps on passe devant un petit village. La population paraît très clairsemée dans ces parages. Nous laissons bientôt derrière nous les installations de la Quarantaine, puis les forts Jackson et San-Felipe, et vers 4 heures de l'après-midi nous entrons dans le delta du fleuve. Une demi-heure plus tard nous sommes dans la passe.

J'avais fait connaissance sur l'*Hutchinson* avec un « sergeant-observer » du Signal Office de Washington, le célèbre Institut météorologique américain annexé au service des signaux de l'armée. Le Signal Office est administré par un général et, sauf quelques rares exceptions, tout son personnel est composé de militaires : d'une dizaine d'officiers et de plusieurs centaines de sous-officiers. Le sergent-observateur dont je parle changeait de poste; il avait été désigné pour Key-West, après être resté pendant deux ans dans le Michigan. A l'extrémité du chenal qui permet la navigation entre le Mississipi et le golfe du Mexique, le Signal Office a installé une station météorologique, vraie sentinelle perdue au milieu des mille méandres que forme le delta du « Père des eaux ». Cette station consiste en une maisonnette tout à fait isolée, bâtie sur une étroite langue de terre qui semble à peine sortir des

flots. Je la contemplai non sans émotion; il y avait un certain caractère de grandeur dans le spectacle de cette vigie placée en un endroit aussi périlleux; il avait fallu l'audace de la science et le dévouement des hommes du Signal Office pour oser tenter de l'y établir. Grâce à elle, le marin, au moment d'entrer dans l'Océan, sait s'il peut naviguer sans crainte ou si quelque danger le menace.

Le sous-officier qui voyageait avec nous entretint une longue conversation — par signes naturellement — avec son collègue du Mississipi. C'est à l'aide de leurs mouchoirs qu'ils poursuivirent cette mimique, et il aurait fallu voir avec quelle adresse et quelle rapidité ils s'en servaient. Nous fûmes ainsi complètement renseignés sur l'état de la mer et les conditions météorologiques dans le golfe; la situation se présentait sous un aspect favorable.

Lorsqu'on passe des eaux d'un fleuve dans celles de l'Océan, c'est, le plus souvent, d'une manière insensible, à peine appréciable, la largeur du fleuve augmentant peu à peu à mesure qu'on se rapproche de son embouchure, et l'ampleur des vagues se modifiant par degrés, sans brusque variation; au début elles sont toutes petites, puis leur hauteur croît graduellement, jusqu'à l'instant où le navire aborde franchement la mer. A ce moment aussi on n'aperçoit plus autour de soi qu'une vaste plaine liquide, tant dans la direction du fleuve que du côté opposé, tant à droite qu'à gauche de soi. C'est à peine si au loin on distingue encore la terre, qui ne se révèle plus que sous la forme d'une ligne grise à l'horizon. On n'éprouve alors, je le répète, aucune sensation particulière due au contraste entre un cours d'eau limité, d'allure plus ou moins paisible, et l'Océan sans bornes, toujours plus ou moins agité.

Quand on atteint au point extrême du Mississipi, au contraire, l'impression est fort vive, et le spectacle qui s'offre aux regards a quelque chose de majestueux et de solennel. Derrière soi, aussi loin que la vue peut porter, s'étale l'immense

delta du fleuve; la terre domine, mais envahie de tous côtés par les eaux, comme hachée par les multiples issues qui leur permettent de parvenir jusqu'à l'Océan; pas d'arbres, pas d'herbe, pas d'habitations, à part le poste sémaphorique dont je parlais tout à l'heure; c'est une vraie terre de désolation. Devant soi on a la mer à l'infini, paraissant d'autant plus reculée qu'en arrière l'œil trouve à se reposer et sait mieux apprécier les distances. Jusqu'au bout de la passe le steamer a une marche paisible; il n'est aucunement ballotté, tandis qu'à peine en a-t-il dépassé le seuil qu'il se met à osciller en tout sens, comme s'il n'était plus gouverné; le changement d'allure est pour ainsi dire instantané et il procure une sensation étrange, indéfinissable. On se rend bien compte, à cet instant, de la fragilité de cette grande coquille de noix, — qu'on lui donne le nom de navire, vaisseau ou steamer — forcée de subir tous les caprices des flots. Mais on se fait bientôt à la situation nouvelle et la stabilité du bateau semble se raffermir peu à peu; puis, à mesure que les terres disparaissent, on retrouve la monotonie habituelle des voyages en mer.

Un spectacle intéressant nous était cependant encore réservé avant la tombée de la nuit. Le soleil se trouvait déjà fort bas sur l'horizon; il brillait dans un ciel sans nuages et chacun s'apprêtait à contempler sa disparition prochaine. Tout à coup un arc de lumière se forme sur l'Océan juste au-dessous de l'astre, puis quelques instants après l'arc et le soleil se rejoignent, d'une manière qui rappelle assez exactement le phénomène de la *goutte noire* dans les passages de Vénus sur le disque solaire. A ce moment, le soleil et son appendice représentent à s'y méprendre un aérostat de couleur rouge sang, avec une bande grise au milieu du globe. Le spectacle est merveilleux. Mais cette apparence se modifie assez rapidement, au fur et à mesure que le soleil s'enfonce dans la mer, puis tout disparaît.

Nous restons jusqu'au surlendemain sans voir la terre. Vers 7 heures du matin la côte de Floride apparaît au loin, et deux

heures après nous sommes en vue de Cedar-Keys; mais au moment d'entrer dans le port le capitaine donne brusquement l'ordre de stopper, le navire venant d'échouer sur le sable. Il faut prendre patience et attendre la marée haute; on fixe un piquet au fond de l'eau pour suivre les progrès du flot et calculer à l'avance l'instant précis où on pourra aborder. La mer est très calme, le temps superbe et doux. Nous avons la ville de Cedar-Keys devant nous, à droite et à gauche une multitude d'îlots ou de petits bancs de sable, sur lesquels viennent se reposer des mouettes en nombre incalculable; leurs rangs sont si pressés qu'on n'aperçoit plus la terre sous elles; on ne distingue plus qu'une succession de plaques blanches qui semblent émerger de l'eau. Quelques-uns de ces îlots sont assez étendus et leur sol est assez élevé pour que la marée haute ne les fasse pas disparaître; ils sont en partie couverts de végétation; j'y remarque notamment des cocotiers et diverses espèces de palmiers.

Les chasseurs que l'*Hutchinson* avait embarqués à la Nouvelle-Orléans à destination de la Floride profitèrent du temps d'arrêt du steamer devant Cedar-Keys pour se livrer à une fusillade ininterrompue contre les mouettes dont je viens de parler. Tout le long du voyage ils s'étaient ainsi exercés à tirer sur chaque oiseau qui venait à passer dans le voisinage du navire, cela au grand dam des autres voyageurs, qui risquaient à tout instant, en restant sur le pont, d'être les victimes de la maladresse ou de l'insouciance de ces compagnons incommodes. J'avais là un nouvel et singulier exemple du sans-gêne des mœurs américaines; le capitaine n'adressa pas la moindre observation à ces enragés chasseurs, et cependant le danger était sérieux, car ils couraient tantôt d'un côté du navire, tantôt d'un autre, sans avertir personne, tout entiers à la préoccupation d'abattre le pauvre volatile en vue.

Ils descendirent heureusement à Cedar-Keys, où ils allaient pouvoir se livrer à leur aise aux plaisirs de la chasse. Tout le

nord de la Floride et les environs de Cedar-Keys en particulier sont réputés très giboyeux; les forêts qui couvrent cette région abondent en daims, et les marécages qui se trouvent dans le voisinage des côtes sont peuplés de canards sauvages.

Cedar-Keys est un village de quelques centaines d'habitants, la plupart de couleur; on y fait le commerce de bois de cèdre et de pin, de tortues, de poisson et d'éponges. Bien que située au bord de la mer, son climat est sec et très sain. Les chemins sont formés de débris de coquillages; à certaines places il y a de véritables montagnes de ces coquilles, sur lesquelles croissent même des arbres. Il y a partout profusion de petits palmiers et de pins très élevés. L'aspect du pays est fort beau et l'air très pur; la vue du côté de la mer est surtout admirable : celle-ci est unie comme un miroir; les nombreuses petites îles et les barques qui la couvrent en rendent le tableau très varié.

Nous levons l'ancre à 5 heures et jusqu'au surlendemain matin longeons toute la côte de Floride. Cette côte est peu favorable à l'atterrissage des navires; elle descend dans la mer en pente trop douce, de sorte qu'elle n'offre qu'un très petit nombre de bons ports. Mais en revanche elle est couverte d'une luxuriante végétation et une grande quantité d'oiseaux aquatiques y jettent l'animation. Le flamant entre autres n'y est pas rare.

Pendant toute la durée de notre voyage de Cedar-Keys à Key-West, petite île qui forme la pointe extrême sud des États-Unis, les eaux du golfe du Mexique furent très peu agitées. Elles avaient une teinte vert pâle, dont le contraste avec le bleu intense du ciel donnait lieu à des effets de coloration vraiment magiques. Le soir la lune les éclairait de sa douce lumière. L'air était d'une douceur, d'une tiédeur qui m'étaient absolument inconnues, et dont j'appréciais d'autant plus le charme que nous étions au 14 janvier, époque à laquelle on ne peut guère espérer pareille température à Bruxelles. Ces nuits

passées sur le pont de l'*Hutchinson* — on ne sentait pas venir le sommeil — étaient vraiment enchanteresses. Mais vers minuit, cependant — toute médaille a son revers — il fallait bien regagner ses cabines ; le rayonnement nocturne était tel qu'au bout de quelques heures tous les objets étaient recouverts d'un dépôt considérable de rosée; le passager qui, à ce moment, serait monté sur le pont après être resté à l'intérieur du bateau depuis le coucher du soleil, aurait pu croire qu'il venait de pleuvoir abondamment; une couche d'eau était répandue partout.

Nous débarquons à Key-West le lendemain matin; comme les jours précédents, le soleil brille dans un ciel sans nuages. A peine ai-je mis pied à terre et fait quelques centaines de pas dans l'île, que je me sens transporté d'admiration à la vue de la splendide nature qui m'entoure. Ici c'est la végétation tropicale sous son aspect le plus beau, dans toute sa richesse. Les rues sont comme des chemins dans une suite ininterrompue de jardins, où croissent quantité d'arbres de toute espèce: des cocotiers, des dattiers, des figuiers, des tamariniers, des palmiers, des bananiers, des magnolias; il y a partout aussi à profusion des rosiers, des lauriers énormes, des cactus à colonnes. C'est un séjour qui véritablement vous captive. Chaque extrémité de rue offre une échappée sur la mer, dont la couleur est ici également d'un vert d'émeraude prononcé, tandis que le ciel est d'un bleu d'une pureté incomparable.

L'île est de bien petites dimensions, cependant; elle n'a que 10 kilomètres de long sur 1 1/2 à 3 de large. La ville de Key-West en occupe tout le côté ouest. C'est une des localités les plus importantes de la Floride, tant par sa population que par son commerce. Le port est excellent. L'île de Key-West est l'un des points stratégiques principaux des États-Unis : bien que son nom signifie réellement *Caye* (1) *de l'Ouest*, on

(1) *Cayes*, nom donné dans la mer des Antilles aux petites îles basses, aux groupes de rochers, etc.

pourrait non sans raison le traduire aussi par *Clef* (1) *de l'Ouest*, parce qu'elle commande en quelque sorte l'entrée du golfe du Mexique. Elle est entourée de plusieurs forts. L'ouvrage de défense le plus considérable est le fort Taylor, bâti sur un îlot artificiel situé un peu en avant du port.

Cette île minuscule est de formation coralienne; des matières végétales en décomposition l'ont recouverte d'une faible couche d'humus. Le sol s'élève de 3 à 4 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il n'y a pas de sources, et les habitants en sont réduits à boire de l'eau de pluie. La végétation naturelle est un *chaparral* épais, formé principalement de plusieurs variétés de cactus. On cultive à Key-West les fruits des tropiques, entre autres la noix de coco, la banane, l'ananas, la goyave et la sapotille. L'air y est pur et le climat sain. Le thermomètre dépasse rarement 32° C. et n'arrive jamais jusqu'au point de congélation ; il ne descend même qu'exceptionnellement aussi bas que 10°. La température moyenne du printemps est de 24°5, celle de l'été de 28°, de l'automne de 25°7, de l'hiver de 21° (2). Les variations thermométriques ne sont pas fort étendues, comme on voit.

La population est en grande partie orginaire de Cuba et des îles Bahamas. C'est une race hardie et aventureuse, célèbre par ses prouesses dans l'art de la natation. Les habitants de Key-West sont surtout d'habiles plongeurs, et j'eus l'occasion de m'assurer *de visu* de leur talent sous ce rapport. Pendant que nous faisions la sieste sur le bateau, après le dîner, une troupe de jeunes drôles — noirs pour la plupart — vint offrir de nous montrer son savoir-faire en fait de plongeons, moyennant quelques pièces de menue monnaie à donner comme récompense aux plus habiles. Ils ne demandaient pas que cet argent leur fût remis directement, mais qu'il fût jeté au fond de l'eau, où ils s'engageaient à l'aller rechercher. C'est ce qu'ils

(1) Clef se dit Key en anglais.
(2) *Appleton's* General Guide to the United States and Canada.

firent, en effet, et avec une adresse, une agilité, une sûreté de coup d'œil qui nous émerveillèrent. Tous s'élançaient à la fois, tête en avant, du haut d'un vieux bateau amarré près de notre steamer. Certains d'entre eux restaient parfois jusqu'à trois et quatre minutes sous l'eau.

L'après-midi j'allai faire une longue promenade dans Key-West. Je vis beaucoup de lézards, et au bord de la mer quantité d'éponges et de jolis coquillages. L'un d'eux, que je ramassai, servait d'asile à deux énormes scorpions. En passant peu après le long d'un petit étang, je remarquai des milliers de crabes microscopiques qui couraient vivement sur le chemin; c'étaient des *Bernard-l'Ermite;* d'autres crabes, de forte taille ceux-là, prenaient leurs ébats dans l'étang même.

On parle l'anglais et l'espagnol à Key-West, ou plutôt un patois de cette dernière langue. L'industrie principale est la fabrication d'une sorte de cigares que l'on vend aux États-Unis comme cigares de la Havane. On sait que c'est de Key-West que partent toujours les bandes d'insurgés qui caressent l'espoir de soulever Cuba, ou les pirates qui de temps à autre cherchent à opérer une descente sur les côtes de cette île. Aussi le gouvernement de la Havane surveille-t-il attentivement tous les arrivages de navires annoncés de ce point.

Nous quittons Key-West à regret, vers 5 heures de l'après-midi. A peine en mer, un roulis assez fort secoue le steamer et ce balancement désagréable va sans cesse en grandissant. Pendant la nuit les mouvements du bateau deviennent effrayants et des lames énormes le secouent. Mais peu à peu les vagues se calment et vers 2 heures du matin nous stoppons en vue du port de la Havane. L'entrée du port même nous est interdite avant le lever du soleil; le règlement de Cuba est formel à cet égard et bien téméraire serait celui qui tenterait de le violer.

III

LA HAVANE.

Lorsque enfin la lumière du jour paraît, nous nous remettons aussitôt en marche. On aperçoit déjà le fameux fort du Moro, l'imposante forteresse qui domine l'entrée du port de la Havane. Cette entrée est fort étroite, mais à mesure qu'on avance la baie s'élargit et finit par se transformer en une sorte de lac immense, qui constitue l'un des plus beaux et des plus sûrs ports du monde. Sa configuration rappelle un peu celle du port de New-York, mais avec des proportions plus modestes.

A peine sommes-nous à portée des quais, qu'une nuée de barques surgissent de tous côtés et ont en peu d'instants entouré l'*Hutchinson*. Elles se mettent à le suivre, comme on voit parfois en pleine mer une troupe de marsouins plonger dans le sillage des navires avec l'espoir de recueillir les reliefs de la table. Chacune de ces barques porte un ou plusieurs interprètes d'hôtel, qui bientôt vont se disputer nos personnes, en nous offrant leurs services intéressés et en nous vantant l'excellence de leur maison. Les patrons des barques, à leur tour, se réservent de nous proposer de transporter nos bagages jusqu'à la douane. Ceux-ci sont plus calmes, étant plus sûrs de leur affaire. Comme nous sommes nombreux, presque tous s'apprêtent, en effet, à être réquisitionnés.

Les navires ne peuvent se mettre à quai à la Havane; il leur est défendu sous les peines les plus sévères d'enfreindre cette disposition réglementaire, qu'aucun capitaine, du reste, ne songe jamais à transgresser; ils sont tenus de jeter l'ancre à une assez grande distance des approches de la ville.

Au moment où notre steamer s'arrête enfin, il est immédiatement envahi par les interprètes et commissionnaires d'hôtel que je signalais il y a un instant. Ils n'attendent même pas que l'escalier volant soit descendu pour grimper à l'assaut du navire. Et alors règne pendant un gros quart d'heure sur le pont, dans les salons et jusqu'au fond des cabines, un brouhaha et une animation indescriptibles. Dix individus vous parlent à la fois, qui en anglais, qui en espagnol, en français, en italien, voire même en chinois. On se croirait dans une tour de Babel. Le pauvre voyageur ne sait plus où donner de la tête au milieu de ce monde bruyant, qui gesticule plus encore qu'il ne parle ou ne crie. L'un vous tire par les pans de votre habit, pendant qu'un autre charge votre malle sur ses épaules, sans attendre votre permission, prenant ainsi de force possession de votre personne. La confusion est telle, on est pris si au dépourvu, que les personnes voyageant de compagnie se trouvent sans le savoir séparées, et sont tout étonnées, plus tard, de s'apercevoir qu'elles sont descendues dans des hôtels différents. C'est ce qui arriva aux membres de la mission astronomique belge. Croyant, sur l'affirmative de l'interprète qui m'avait vanté les avantages de la Fonda de la Quinta Avenida, que mes collègues s'étaient déjà décidés pour cet établissement, je le suivis sans aucune arrière-pensée, et quel fut mon étonnement, une heure après, de ne pas les trouver au susdit hôtel! Comment les rejoindre, ne connaissant naturellement pas la maison où les avait menés un autre interprète? Le hasard me fit heureusement rencontrer l'un d'eux le même jour, et tout s'arrangea alors au mieux.

La douane est d'une sévérité excessive à la Havane, non pas tant au point de vue de la recherche des objets de nature à être frappés de droits, comme c'est le cas aux États-Unis, où la douane est également très tracassière, mais sous le rapport de la régularité des papiers d'identité et du contenu des documents, livres, etc., que l'on peut avoir avec soi. Tous mes

carnets de notes, ma correspondance, les quelques volumes qui étaient restés dans ma malle, furent fouillés, retournés et examinés avec le plus grand soin. Encore un peu et l'on se disposait à me les enlever, afin de permettre aux employés de les étudier plus à l'aise. Tant de paperasses ne pouvaient évidemment appartenir qu'à un conspirateur. Le gouvernement espagnol est très ombrageux aux Antilles, à Cuba surtout, où dans ces vingt dernières années il a eu à réprimer, non sans beaucoup de peine et au prix de luttes sanglantes, plusieurs soulèvements populaires; il est toujours dominé par la crainte d'une nouvelle insurrection. La population de la Havane, qui compte 200,000 habitants, est gardée par une force armée de 20,000 hommes, casernés sur les collines fortifiées qui entourent la ville du côté de l'ouest; une grêle de boulets et d'obus peut en quelques instants s'abattre sur la cité cubaine et la mettre à la merci de ceux qu'elle considère comme ses oppresseurs.

La Habaña (dont les Français ont fait la Havane et les Anglais Havannah) est une grande ville, pleine d'animation, très curieuse à parcourir. On ne peut pas dire qu'elle soit belle, et cependant elle a une physionomie caractéristique qui fait oublier qu'elle n'a ni monuments remarquables, ni rues larges bordées de riches demeures, ni parcs ombreux comme dans nos villes d'Europe. Une seule partie de la Havane rappelle jusqu'à un certain point ces dernières : c'est celle qui forme la séparation entre l'ancienne et la nouvelle ville, et qui comprend une agréable promenade ayant quelque ressemblance avec nos boulevards extérieurs; aux extrémités de cette promenade se trouvent deux places aux vastes proportions, véritables jardins où se déploie une végétation luxuriante — de superbes palmiers y attirent surtout les regards — et ornés à profusion de gracieuses fontaines en marbre.

Le vieux quartier de la Havane a un cachet tout particu-

lier. Il est adossé à la mer, et comme autrefois il comprenait la ville entière, dont les limites s'arrêtaient à une enceinte fortifiée aujourd'hui démolie, on ne doit pas s'étonner de n'y voir que des rues extraordinairement étroites. Plusieurs de ces rues sont si peu larges que deux voitures ne pourraient y passer de front. Aussi des écriteaux fixés à chacun de leurs bouts indiquent-ils dans quel sens peuvent s'y engager les attelages. Les villes du sud de l'Espagne, Cadix, Séville et Grenade, ont à cet égard beaucoup d'analogie avec la Havane.

Au milieu du jour, et pour atténuer l'ardeur trop vive du soleil, on tend une toile au-dessus de la plupart des rues, et sur toute leur longueur. On apprécie bientôt les avantages de ces parasols d'un nouveau genre; il suffit de passer d'une rue où ce système de protection est en usage, dans une autre à ciel ouvert, pour sentir de suite la différence.

Le mouvement des piétons, des voitures et des chariots chargés de marchandises est très grand dans la vieille ville. Certaines rues, comme la calle del Obispo, par exemple, ne présentent qu'une succession de magasins et de boutiques. Les maisons ont un extérieur assez pittoresque; de même qu'à Monterey, au Mexique, elles sont peintes de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, mais où le bleu azuré, le jaune et le rouge dominent cependant. Les bâtiments tant soit peu considérables, tels que ceux des principales administrations publiques, les banques, etc., ont généralement leur rez-de-chaussée en arrière d'une galerie à colonnades. C'est là encore une précaution contre l'effet trop direct du soleil.

La Havane a peu ou point de monuments ; la cathédrale est le seul édifice religieux qui puisse être cité, et encore doit-elle surtout cette préférence à l'honneur qui lui échoit de renfermer le tombeau de Christophe Colomb. On sait que le célèbre Génois mourut à Valladolid en 1506 et qu'après bien des pérégrinations ses cendres furent portées à la Havane en 1796. Ce n'est pas un cercueil qui contient celles-ci, mais

une urne en marbre blanc, placée dans une niche près du maître-autel. Un buste de Colomb est posé sur un piédestal au-devant de cette niche.

La cathédrale se trouve à proximité de la Plaza de las Armas, où s'élèvent, d'un côté le palais du gouverneur, de l'autre le palais de la Loterie. A la Havane comme à la Nouvelle-Orléans, la loterie occupe une large place dans l'existence des habitants; on peut dire qu'elle règne là dans son état le plus florissant. Partout, chaque jour, au coin des rues, dans les magasins, dans les cafés, vous voyez se dresser devant vous des marchands de billets. Ceux qui font la consommation la plus grande de ces petits papiers, qu'ils acquièrent le plus souvent au prix des plus lourds sacrifices, sont naturellement de pauvres diables. C'est, il est vrai, leur seul bonheur ici-bas; ils vivent ainsi continuellement dans une atmosphère d'espérance, toujours déçue après chaque tirage sans doute, mais renaissant bientôt par l'achat d'un nouveau billet. Les esclaves nourrissent l'espoir de gagner d'un seul coup leur liberté, les déshérités de la fortune de voir se réaliser leurs rêves de richesse, tous enfin de pouvoir un jour se payer le bien-être et les plaisirs dont ils ont été sevrés jusque-là. Rarement, bien rarement, l'un ou l'autre de ces vœux parvient à sortir du domaine des chimères.

Dans la ville nouvelle les rues ont plus de largeur et les maisons sont moins hautes que dans la ville ancienne; l'animation y est moindre par contre, bien qu'elle soit encore assez extraordinaire. Les plus belles habitations sont de ce côté; plusieurs constituent de vrais palais, non par le mérite architectural de leurs façades — toutes, à ce point de vue, ont un aspect banal à la Havane — mais par la richesse décorative de leur intérieur, où le marbre domine; les escaliers et les corridors y ont des allures monumentales; les appartements sont vastes et nombreux; l'ensemble de la construction revêt un cachet de grandeur qui jure le plus souvent avec sa destina-

tion du moment. Beaucoup de ces pseudo-palais ont dû être abandonnés par leurs anciens propriétaires, nobles castillans que de malheureuses spéculations ont ruinés ou que les soulèvements des Cubains contre la domination espagnole ont fait fuir; aujourd'hui ces demeures princières sont tombées au rang de boarding-houses ou de logements ouvriers, et ceux qui les occupent se soucient fort peu de les préserver des détériorations.

Le quartier nouveau renferme, comme l'ancien, plusieurs rues très commerçantes et fort longues. L'une des principales finit par une belle promenade qui conduit à une place ornée de statues, et voisine du Jardin botanique. Une allée de palmiers gigantesques mène à ce dernier. Le Jardin botanique est situé au pied des collines qui entourent la Havane à l'ouest, et sur lesquelles, comme je le disais tout à l'heure, sont casernées la majeure partie des troupes. Du haut de ces collines l'œil embrasse un majestueux panorama, aussi étendu que varié : à gauche, un coin de la mer, ensuite la ville, et en face d'elle, de l'autre côté de la baie, le faubourg de Regla ; à droite, la campagne à perte de vue, puis au loin une ceinture de montagnes dont la teinte bleu sombre contraste avec le bleu limpide du ciel.

La population de la Havane comprend un assez grand nombre de Chinois. D'aucuns en évaluent le chiffre à 40,000, mais ce chiffre doit être exagéré ou s'appliquer à l'île tout entière. Beaucoup de ces Chinois sont esclaves; ce sont d'anciens coolies, débarqués à Cuba à l'époque où régnait encore d'une façon rigoureuse la loi qui faisait, de tout homme de couleur mettant le pied sur le sol cubain, un esclave. Les nègres étaient naturellement aussi les victimes de cette mesure inhospitalière. Après la guerre de sécession, les États-Unis eurent beaucoup de peine à obtenir que son application cessât, en tant qu'elle visait les noirs qu'ils venaient d'affranchir. Dans

tous les cas, ceux-ci sont mis au ban de la société à la Havane, et la population chinoise libre est seule parvenue à pouvoir frayer avec les blancs.

Il y a dans la capitale cubaine un consul général et un vice-consul de Chine; dans toutes les villes un peu importantes de l'île on rencontre de ces fonctionnaires. J'eus l'occasion, dans une réunion assez nombreuse, de me trouver avec les consuls de la Havane et de Matanzas, et je pus constater combien l'accueil qu'on leur faisait était plein d'amabilité. Le peuple havanais se distingue d'ailleurs par une affabilité et une cordialité de manières qui m'ont vivement frappé : les hommes aussi bien que les femmes se montrent empressés auprès des étrangers et s'ingénient à leur être agréables; tout cela sans apprêt, sans affectation, avec un air de bon ton et de distinction qui chez eux semble inné.

Mais revenons aux Chinois. De même qu'à San-Francisco, ils occupent à la Havane tout un quartier; c'est comme une petite ville chinoise au milieu de la population havanaise. J'ai à peine besoin de dire qu'une visite à ce quartier est chose des plus intéressantes et qu'elle tient la curiosité sans cesse en éveil. Il y a là des auberges, des restaurants et des cabarets chinois; de riches magasins et d'humbles boutiques, contenant tous les produits du Céleste-Empire; des théâtres dont les acteurs sont des fils du Ciel; des établissements aménagés spécialement pour les fumeurs d'opium; des maisons de jeu, etc. Une remarque que je ne tardai pas à faire, c'est que le degré d'aisance d'un Chinois peut facilement s'estimer d'après son plus ou moins de corpulence et son apparence de santé. Tout Chinois à large carrure et à mine rubiconde est certainement un homme « bien dans ses affaires », possédant de la fortune, propriétaire de magasins achalandés; vous le verrez toujours mis avec recherche, vêtu d'étoffes rares. Le Chinois besogneux a, par contre, la mine famélique, les membres décharnés; et les pauvres vieux coolies qui sont encore esclaves, et que

l'édilité emploie comme casseurs de pierre ou comme balayeurs de rues, tiennent plus du squelette que de l'être vivant. C'est bien d'eux que l'on pourrait dire, sans trop s'écarter de la vérité, qu'ils n'ont réellement que la peau sur les os. Pour tout vêtement, ils portent un méchant pantalon en lambeaux; le reste du corps est entièrement nu. Ces malheureux font pitié à voir; on ne peut songer sans commisération à leur existence misérable et machinale ; il y a chez eux un détachement complet des choses de ce monde, que dénotent leur physionomie empreinte de résignation et leurs regards constamment tournés vers la terre.

Les nègres havanais sont loin d'avoir un aussi pauvre aspect; je les trouvai bien membrés, avec cet air de santé qu'on leur voit partout. Les négresses surtout avaient en général des formes plantureuses; j'en rencontrai même plusieurs dont la haute stature et la corpulence en faisaient de véritables femmes-colosses. Toutes étaient vêtues d'une robe légère à volants, faite d'une sorte de barège, avaient des fleurs dans les cheveux, marchaient nu-pieds, et laissaient leur poitrine tout à fait à découvert; elles se promenaient ainsi d'un pas majestueux, un énorme cigare à la bouche, par les rues les plus fréquentées. Le contraste avec les maigres Chinois qui les coudoyaient était à la fois comique et navrant. Je dis Chinois et non Chinoises, car celles-ci font absolument défaut à la Havane; s'il s'en trouve en certain nombre, il doit être extrêmement restreint. On a voulu sans doute, par l'interdiction apportée à l'immigration de femmes chinoises, empêcher un accroissement trop rapide de la population jaune à l'île de Cuba.

Les théâtres chinois de la Havane sont, pour l'étranger, l'une des curiosités principales de la ville. Je passai une soirée dans l'un d'eux. En y entrant, on a l'organe olfactif saisi par une odeur insupportable, fade, nauséabonde; l'atmosphère de la salle est lourde et portée à une température d'au moins

35°C. J'ai hâte d'ajouter que tous les spectateurs, sans exception, sont Chinois. Le rez-de-chaussée comprend, comme dans nos théâtres, un parquet et un parterre; au-dessus et tout autour de la salle règne une galerie ou une sorte de balcon, et plus haut encore une suite de gradins en forme d'amphithéâtre. La musique est ce que je trouvai de plus bizarre dans la représentation; on aurait cru entendre une douzaine de crinscrins joués au hasard par des personnes n'ayant aucune notion de l'art musical. Tout d'abord cela paraît une cacophonie sans nom, mais on finit à la longue par distinguer certains motifs qui reviennent d'une manière assez régulière et par reconnaître une certaine mesure dans l'exécution ; la monotonie de cette musique est en tout cas désespérante. Les acteurs sont revêtus de costumes de soie fort riches; par moments ils s'expriment à la façon ordinaire, d'autres fois en montrant une affectation de langage des plus grotesques; ils font alors des contractions de mâchoire qui transforment complètement l'expression de leur visage. Souvent, en marchant, ils se dandinent, et d'une façon poussée à l'excès. Les musiciens sont installés sur la scène, à droite et à gauche des acteurs. Il n'y a pas d'entr'acte, et le drame que l'on représente se poursuit ainsi pendant plusieurs heures, sans aucune interruption, toujours avec accompagnement de musique.

Dans le voisinage du théâtre dont je parle il y avait plusieurs cafés et quelques restaurants. Dans les uns on jouait aux cartes ou aux dés, avec un acharnement qui faisait contraste avec la placidité habituelle des Chinois; dans les autres des fils du Ciel mangeaient gravement, posément, à l'aide de leurs petits bâtonnets faisant office de fourchettes. Plus loin j'aperçus deux ou trois maisons de fumeurs d'opium; par une fenêtre entr'ouverte de l'une d'elles, je vis la chambre où se tenaient les fumeurs; les murs de cette pièce, peu spacieuse, mais assez haute, étaient entièrement garnis de larges rayons espacés les uns des autres d'un mètre environ ; sur ces rayons

étaient étendus une douzaine d'individus, paraissant endormis; une faible clarté régnait dans la place. Ce spectacle n'était rien moins que lugubre; les corps étaient dans un état d'immobilité telle, que sous la pâle lueur qui les éclairait on aurait cru voir autant de cadavres. Je détournai les yeux, et comme il se faisait tard, je rentrai à l'hôtel.

Les heures du soir sont les plus agréables de la journée à la Havane. La température accablante du matin et de l'après-midi a fait place à une chaleur plus douce, et une légère brise rafraîchit l'air. *El paseo de Tacon,* le boulevard qui sépare la Havane ancien de la ville nouvelle, prend alors un aspect féerique. La place Isabelle, à laquelle on a donné le nom et où on a élevé la statue de l'ex-reine d'Espagne, devient le rendez-vous d'une société choisie, mise avec beaucoup de recherche, tant du côté des hommes que du côté des dames; celles-ci sont coiffées à la mode espagnole, c'est-à-dire avec la mantille, qui leur sied naturellement beaucoup mieux que le chapeau.

Deux ou trois fois par semaine la musique militaire se fait entendre sur la place Isabelle. Cette place et le paseo de Tacon sont, chaque soir, éclairés plus brillamment que ne le sont nos boulevards ou nos places publiques. La lumière du gaz y est répandue avec une prodigalité sans pareille. Tout le pourtour *del parque Isabel* est occupé par des restaurants et des cafés assez semblables aux nôtres, où, entre 8 et 11 heures, se presse la foule des promeneurs. Je fus très surpris, un jour que des Belges résidant à la Havane m'avaient conduit dans l'un des plus beaux de ces établissements, d'entendre commander du genièvre par l'un d'eux. C'est la liqueur à la mode, et le petit verre se paye 60 centimes. J'appris ensuite que notre pays exporte par Anvers des quantités considérables de genièvre à Cuba, où toutes les classes de la population le prisent fort. Mais on le boit rarement pur; on l'additionne toujours d'un peu d'eau.

Comme à Monterey, il y a à la Havane des veilleurs de nuit ou *serenos* qui gardent les issues des rues principales et surtout celles des quartiers mal famés. Mais dans la capitale cubaine ces *serenos* sont, en partie, affublés de costumes copiés exactement sur ceux des hallebardiers du temps passé; ils tiennent du reste une hallebarde d'une main et une petite lanterne allumée de l'autre. D'autres hommes de police, vêtus d'un costume plus sévère et moins lourd, sont à cheval; leur rôle doit certainement être plus efficace que celui des hallebardiers, dont les mouvements sont gênés par le costume, et dont les mains sont privées de liberté par les objets qu'elles ont à tenir. Je me demandais en les voyant comment ils doivent s'y prendre pour arrêter un malfaiteur. Il n'y a cependant pas de ville qui ait plus besoin que la Havane d'une police bien organisée, composée d'hommes alertes et résolus. Le vol et le meurtre y sont choses communes, car c'est le refuge des bandits et des mauvais gueux de tout Cuba et même des îles voisines. Ces êtres dangereux opèrent avec une audace incroyable. En plein jour, au milieu de rues animées par le passage incessant de nombreux piétons, ils ne craignent pas d'arracher violemment les montres, avec les chaînes auxquelles elles sont fixées; aux femmes ils enlèvent leurs bijoux. Les voyageurs fraîchement débarqués et non prévenus sont rarement à l'abri des tentatives de ces hardis voleurs.

La vie est chère à la Havane; par certains côtés elle coûte trois et quatre fois plus que chez nous. Je dois cependant faire exception pour les fiacres et pour les hôtels. Une course en voiture se paye 60 centimes. Aussi, bien peu de personnes vont-elles à pied, et il en résulte un mouvement de *volantes* — c'est le nom donné aux voitures de louage — des plus extraordinaires. Nulle part je n'en ai constaté de semblable. On est vite gagné de la contagion de l'exemple, et l'on en

arrive à héler un cocher pour se faire conduire à quelques cents mètres plus loin. Quant aux hôtels ou *fondas*, leur tarif n'est pas supérieur à celui des maisons de deuxième ou de troisième ordre aux États-Unis, sur l'organisation desquelles leur régime est calqué.

L'un des grands inconvénients de la Havane, c'est sa monnaie ou plutôt son papier-monnaie, qui consiste en de petites coupures de valeur minime, vrais chiffons graisseux, la plupart du temps en lambeaux et méconnaissables. Il en faut une poignée pour former une somme de deux à trois francs. L'étranger a beaucoup de peine à se tirer d'affaire lorsqu'il a quelque achat à solder au moyen de cette monnaie primitive. Il doit s'en remettre à la bonne foi des gens du pays pour arriver à faire la somme nécessaire. Pour ma part, les trois quarts des billets qui m'ont passé par les mains étaient complètement illisibles.

Lorsqu'on prononce le mot de *la Havane* devant un fumeur, on voit aussitôt ses yeux s'allumer de convoitise. Ce nom exerce sur son esprit un effet magique. Ne lui parlez pas de l'aspect de la ville, ni des mœurs de ses habitants ; il ne s'en préoccupe guère, une seule chose l'intéresse : le tabac ou plutôt les cigares de la Havane. De fait, par le goût exquis et le parfum de ses produits, l'île de Cuba est vraiment l'Éden ou le Paradis terrestre du fumeur. Je ne crois pas qu'il existe une autre ville au monde où l'on fume autant qu'à la Havane. Tous ses habitants ont constamment le cigare aux lèvres, et partout dans les rues, sur les places publiques et jusque sous le porche des maisons, on ne voit que marchands de cigares en plein air. Beaucoup de ces marchands n'ont à présenter à votre choix que six, douze ou vingt cigares tout au plus, posés à terre sur un morceau de papier blanc ou sur une feuille de bananier. Les connaisseurs prétendent que ces cigares sont les meilleurs ; ils sont longs et gros, mal façonnés, mais, paraît-il,

d'un goût délicieux. Comme preuve de la passion du tabac chez la population cubaine, je citerai ce simple fait, dont j'ai été maintes fois témoin : des négresses, trop pauvres pour s'acheter un *régalia* ou un *panatella*, arrêtaient les passants pour leur demander le bout du cigare qu'ils achevaient de fumer.

La fabrication des cigares est naturellement l'une des plus importantes branches d'industrie de la Havane. Plusieurs maisons sont connues dans le monde entier par l'excellence de leurs marques ; un grand nombre d'ouvriers travaillent dans leurs ateliers. On ne doit pas se figurer, toutefois, comme on serait assez tenté de le croire, que le prix du cigare est peu élevé à Cuba. Un cigare ordinaire coûte sur place de 30 à 40 centimes, et les plus fins peuvent atteindre jusqu'à 2 et même 3 francs pièce. Le prince de Galles se fait envoyer des cigares fabriqués spécialement pour son usage, et dont la caisse de mille revient, à la Havane même, à plus de 5,000 francs. Ces prix élevés sont la cause des difficultés que l'on éprouve, en Europe, à se procurer de vrais cigares de la Havane. Si l'on tient compte des frais de transport, des droits d'entrée et du bénéfice à prélever par le vendeur, on ne sera pas étonné d'apprendre qu'un cigare ordinaire doit coûter, ici, au moins 1 franc. Aussi a-t-on adopté un système autre que l'exportation de cigares fabriqués à Cuba même pour donner satisfaction aux exigences des fumeurs. On expédie à l'étranger des feuilles de havane, auxquelles on mêle, dans les pays d'importation, des tabacs indigènes ou autres, moins chers ; les cigares confectionnés avec ces deux sortes de feuilles sont considérés comme de provenance havanaise et peuvent être livrés à des prix relativement modérés. L'une des grandes manufactures de la Havane, que j'eus l'occasion de visiter, envoyait tout au plus 500 caisses par an en Europe.

La fabrication des cigarettes est aussi très active dans la capitale cubaine. Mais — et ceci montre bien à quel degré d'infériorité l'industrie en général se trouve encore dans ce

pays — le papier à cigarettes, l'enveloppe des paquets et les étiquettes sont de provenance européenne. Grâce à l'obligeance du directeur d'une fabrique de cigarettes dont je fis connaissance par hasard, je pus parcourir son établissement dans tous les sens et assister aux moindres détails du travail des ouvriers. Ceux-ci étaient des jeunes gens, plutôt des enfants, de 8 à 12 ans en moyenne; ils travaillaient dans une vaste salle, que de prime abord l'on aurait pu prendre pour une école, chaque enfant se trouvant installé devant un pupitre, où il se livrait à sa besogne dans le recueillement que met un élève à étudier ses leçons. Certains de ces bambins étaient d'une dextérité extraordinaire. Ils arrivaient à confectionner plusieurs milliers de cigarettes en une journée.

Le dernier dimanche que je passai à la Havane coïncidait avec une grande revue de la garde nationale. Elle eut lieu le matin, vers 10 heures. Des autels avaient été dressés à l'extrémité du paseo de Tacon et sur la place Isabelle. Lorsque les troupes furent toutes réunies et qu'elles eurent pris position, des prêtres en grand costume célébrèrent la messe sur chacun de ces autels, puis on fit une distribution de médailles. Plusieurs musiques prêtaient leur concours à ces diverses solennités. La garde nationale de la Havane est surtout composée d'Espagnols et de fils d'Espagnols; elle a été créée dans le but de servir de frein à l'ardeur révolutionnaire de la population d'origine cubaine; celle-ci, naturellement, ne la voit pas d'un bon œil et ne lui ménage pas ses lazzis quand l'occasion s'en présente. Ces gardes nationaux avaient une curieuse façon de marcher; ils faisaient de petits, tout petits pas, ne mesurant que quelques centimètres. Il y avait assez bien de nègres parmi eux.

L'après-dînée du même jour, je pris le train pour Maranao, petite ville située à 15 ou 20 kilomètres de la capitale, et comme elle assise au bord de la mer.

Les voitures de chemin de fer rappellent celles des États-Unis, mais avec de moindres dimensions toutefois. Au départ, j'achète à la gare un livret *del ferro carril*, afin de connaître les heures des trains de retour. J'y jette un coup d'œil, et, sous la rubrique : *Disposiciones sobre viageros*, je remarque plusieurs clauses du règlement des chemins de fer cubains intéressantes à noter. L'une, entre autres, porte que tout passager qui monte dans le train sans billet paye le double du prix de parcours ; il en est de même pour celui qui perd son billet et qui ne peut pas justifier de cette perte. Le voyageur n'est autorisé à prendre avec lui, dans la voiture, qu'un étui à chapeau et un sac de nuit ou une valise ayant 24 pouces de long, 12 de large et 9 de haut; les autres objets doivent être placés dans le fourgon à bagages.

On ne peut introduire d'animaux dans les wagons de première classe, si ce n'est un coq en cage par personne. Dans les autres voitures on tolère les chiens muselés et six poules par voyageur. Les individus de couleur sont exclus des voitures de première classe. On n'admet pas les vases contenant de la glace ou du poisson, de nature à détériorer les banquettes. Une fois le train en marche, il ne s'arrête pas pour recevoir les passagers en retard ; on ne peut de même modifier l'itinéraire des trains; etc., etc.

Le voyage de la Havane à Maranao dure 40 minutes. Le train parcourt de riches campagnes et s'arrête à plusieurs petites localités avant d'arriver à destination. Je ne m'attarde guère à Maranao même, qui n'offre rien de particulier, et je m'engage à l'aventure dans les environs, où je me sens attiré par la beauté et la grande variété de la végétation. J'ai devant moi une succession de paysages superbes. Le temps est d'ailleurs propice pour venir admirer cette nature admirable ; la lumière du soleil est intense et fait ressortir tous les objets, chaque arbre, chaque plante, avec une netteté sans pareille. Je retrouve ici, comme à Key-West, un ciel d'un bleu éclatant,

surplombant une mer d'un vert tendre, à la teinte bien uniforme. Près du rivage, une forêt de palmiers géants, d'aspect grandiose, se détache comme un amas sombre sur le paysage d'alentour. La vue de toutes ces splendeurs pénètre l'âme de sensations inconnues et fait battre le cœur d'émotion.

En rentrant le soir à l'hôtel, je remarque un va-et-vient inusité dans le voisinage. Je me dirige du côté où la foule semble se porter, et bientôt les lueurs d'un vaste incendie m'expliquent l'animation exceptionnelle du quartier. Peu de temps après des coups de sifflet stridents se font entendre dans toutes les directions. Ce sont des appels aux hommes de police et aux pompiers. Ceux-ci ne tardent pas à arriver, conduisant avec eux deux pompes à vapeur, qu'ils ont bien vite installées et mises en état de fonctionner. Ces machines font un bruit d'enfer et crachent dans les airs des colonnes de feu ; on croirait assister à une éruption volcanique en miniature. La chauffe me paraît poussée aux dernières limites, et une explosion surviendrait que je n'en serais nullement étonné. Cet accident n'arriva pas heureusement, mais il survint un autre événement, qui ne me donna pas une très haute idée du savoir-faire des pompiers havanais. A peine les pompes eurent-elles marché d'une demi-heure, que toutes les rues voisines du lieu de l'incendie furent transformées en de véritables lacs, où, par places, il était absolument impossible de s'aventurer. J'eus même assez de peine à fuir cette inondation d'un nouveau genre, et je dus patauger dans l'eau jusqu'au-dessus de la cheville pour regagner l'hôtel de la Quinta Avenida.

Quelques jours plus tard, je prenais passage sur le vapeur la *Coruña*, des malles royales espagnoles, en destination de Cadix. J'avais eu primitivement le projet d'aller de la Havane aux Canaries, mais au dernier moment, et contrairement à toutes mes prévisions, j'appris qu'il n'existait pas de service pirect de Cuba vers ces îles. Je débarquai à Cadix le 9 février, après quinze jours de traversée.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Avant-propos : L'Amérique et l'émigration, par J. C. Houzeau V

Quatre mois au Texas.

I. — Du Colorado au Texas 1
II. — Géographie sommaire du Texas 24
III. — San-Antonio. — Les Texans. — Mœurs et coutumes du Texas . . 41
IV. — Les environs de San-Antonio. — La prairie vierge 104
V. — La capitale du Texas. 150
VI. — Le passage de Vénus 160
VII. — De San-Antonio à Monterey 170
VIII. — Galveston. — Houston 195
IX. — Conclusion 204

De la Nouvelle-Orléans à la Havane.

I. — La Nouvelle-Orléans 217
II. — Le golfe du Mexique. — La Floride 226
III. — La Havane 235